

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



BRUXELLES
PALAIS DES ACADEMIES

SOMMAIRE

Les amitiés belges de Louis de Gonzague Frick (communication de M. Marcel Lobet à la séance mensuelle du 21 septembre 1974)	189
Un « Portrait » de Benjamin Constant, par Madame de Charrière (communication de M. Roland Mortier à la séance mensuelle du 9 novembre 1974)	239
Séance publique du 30 novembre 1974	248
Roger Caillois et le fantastique	
Discours de M. Marcel Thiry	248
Un nouveau fantastique	
Discours de M. Roger Caillois, de l'Académie française	259
Allocution de M. Henri-François Van Aal, Ministre de la culture française	268
Hommage à Charles Plisnier	
par M. Charles Bertin	273
Robert Vivier, romancier	
par Albert Ayguesparse	277
Hommage à Paul Palgen	
par M. Carlo Bronne	287
 CHRONIQUE	
Séances mensuelles de l'Académie	291
Table des matières du Tome LII	293
<i>Catalogue des ouvrages publiés</i>	295

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm. réservées pour tous pays.

Les amitiés belges de Louis de Gonzague Frick

Communication de M. Marcel LOBET
à la séance mensuelle du 21 septembre 1974

Voyageant en Périgord, il y a quelques mois, je me suis arrêté, à Sarlat, devant la maison d'Étienne de La Boétie, en me disant que l'auteur de *Contr'Un* (ou *Discours de la servitude volontaire*) serait oublié sans les *Essais*. Montaigne et lui se trouvent jumelés par l'amitié littéraire, inscrits dans la durée comme tant de couples d'amis et d'amants sauvés du néant par l'écriture. Sainte-Beuve a trouvé une belle image pour désigner l'amitié classique vouée par Montaigne à son *alter ego* : « L'image de La Boétie demeura jusqu'à la fin dans sa vie et s'y maintint debout comme la colonne isolée d'un temple. »

Si la vie littéraire n'est trop souvent qu'une foire aux vanités, elle se trouve justifiée, me paraît-il, quand elle suscite des amitiés. Un livre peut être la longue lettre adressée à des amis connus ou inconnus.

A défaut d'une histoire complète des grandes amitiés littéraires, nous disposons d'innombrables correspondances entre écrivains majeurs ou mineurs. Il suffit de se référer aux lettres échangées entre Jacques Rivière et Alain Fournier pour mesurer le rôle de ces écrits dans l'élaboration de l'histoire littéraire. Depuis lors, les éditions de correspondances n'ont cessé de se multiplier pour le plus grand profit des lettrés.

Le bilan des relations amicales qui se sont nouées, depuis un siècle, entre les écrivains de France et ceux de Belgique, cet

inventaire de nos échanges épistolaires avec les concitoyens de notre patrie intellectuelle, nul ne pourrait l'établir. Ce serait une tâche surhumaine et peut-être inutile, la frontière littéraire franco-belge relevant d'une géographie cordiale dont Georges Duhamel fut un des pionniers.

Le hasard m'a permis de rassembler un certain nombre de lettres écrites par le poète Louis de Gonzague Frick à quelques écrivains de chez nous. Cette correspondance, curieuse à maints égards, a suscité en moi des réflexions qui vont au-delà de la petite histoire. Je voudrais les commenter brièvement, parce qu'elles peuvent intéresser la psychologie littéraire.

Que Louis de Gonzague Frick soit de ces *minores* dont le nom apparaît furtivement dans les manuels classiques, cela importe peu à mon projet qui est d'esquisser, tout d'abord, le portrait moral du dernier représentant d'une espèce aujourd'hui disparue : le gentilhomme de lettres.

Qui était Louis de Gonzague Frick ?

Le seul nom de l'écrivain a éveillé la méfiance ironique de ses contemporains. J'ai même lu, dans une revue sérieuse, que Louis Frick avait emprunté le nom de Gonzague à une grande famille italienne. Pour élucider tout cela, j'ai recherché les actes de naissance et de baptême de l'usurpateur prétendu. Ces documents établissent que l'écrivain, né à Paris, le 13 mars 1883, porta toute sa vie le nom de sa mère et qu'il fut appelé Louis de Gonzague en vertu du choix d'un parrain qui était peut-être le père de l'enfant.

Louis de Gonzague Frick prétendait que son père avait participé, aux côtés du maréchal de Saint-Arnaud, le vainqueur de l'Alma, à la guerre de Crimée et au siège de Sébastopol, au milieu du siècle dernier. Il écrivait à Berthe Bolsée, le 28 octobre 1954 :

Excusez-moi d'être si peu littéraire, mais je me ressens de ma sortie dans un cimetière qui ne me plaît point, encore que mon père y ait sa sépulture avec cette inscription : Il a passé en faisant le bien. Il échangea une correspondance avec le maréchal de Saint-Arnaud, son ami, dont on vient de célébrer les hauts faits ¹.

1. Nous n'avons pas trouvé trace de cette correspondance dans les deux tomes des *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud* publiées à Paris, en 1855, chez Michel Lévy.

Quoi qu'il en soit, les exploits militaires ne furent guère le fait du poète, simple agent de liaison durant la guerre de 1914 où il eut pour compagnon d'armes Pierre Mac Orlan, tandis que son ami Apollinaire était sur un autre front ¹.

Frick a servi de modèle à Roland Dorgelès pour le personnage de Crécy-Gonzalve dans le *Cabaret de la Belle Femme*. Il transmettait les ordres militaires avec élégance et humour : « Mon capitaine, le P.C. du régiment m'envoie vous mander que Messieurs les Allemands ont dessein de vous attaquer dès que l'aube rougeoira. » Toute une légende ² s'est créée autour du poète aux armées.

De même notre gentilhomme usait de la langue la plus choisie pour s'adresser, à Paris, aux péripatéticiennes de la place Clichy, avec la bonne grâce de Louis XIV saluant les chambrières d'un coup de chapeau. Ou encore avec la discrète ironie de Barbey d'Aurevilly aidant une « flâneuse » à traverser la rue et lui disant, sur l'autre trottoir : « Voilà, Madame, vous êtes chez vous. »

Laurent Tailhade ³ disait : « Je plains Louis de Gonzague Frick. Ce gentilhomme, tel don Quichotte de la Manche, prend les porchers pour des caballeros. »

Dans ses lettres, le poète déplore d'ailleurs l'impolitesse croissante des gens du monde ou qui se prétendent tels. Il traitait ses compatriotes de « Velches », — en quoi il imitait Voltaire.

1. Apollinaire et Louis de Gonzague Frick avaient été condisciples au collège Saint-Charles, à Monaco. Parmi les *Œuvres poétiques* d'Apollinaire recueillies dans la Bibliothèque de la Pléiade, on trouve plusieurs poèmes dédiés à Louis de Gonzague Frick. Voir notre article « L'amitié d'Apollinaire et de Louis de Gonzague Frick », dans le bulletin de l'Association internationale des Amis de Guillaume Apollinaire, *Que vlo-ve ?* n° 5, janvier 1975.

2. On dit aussi qu'André Malraux s'est inspiré de quelques traits de Louis de Gonzague Frick pour son personnage de Clappique, dans la *Condition humaine*.

3. L'amitié entre Laurent Tailhade et Louis de Gonzague Frick devrait faire l'objet d'une étude particulière. Dans *Laurent Tailhade au pays du Musée* (A. QUIGNON, éditeur, Paris, 1927), M^{me} Laurent Tailhade évoque les visites de Sacha Guitry à son mari, puis elle ajoute : « Les autres jours, lorsque des crises d'asthme ne forçaient pas Laurent Tailhade à consigner momentanément sa porte, entraient Louis de Gonzague Frick, les mains chargées de friandises et, en langage symbolique, expliquant au poète les difficultés qu'il avait eues à composer, dans les tranchées, le *Bélier de Mars*. »

On retrouve cette civilité raffinée, un peu affectée, dans les dédicaces de l'écrivain. Il était fier à l'excès de son titre de « prince de la dédicace » qui lui avait été donné, disait-il, par un jury très averti.

Il n'est pas surprenant que Jean Cocteau, Paul Léautaud et d'autres non-conformistes, aient accordé leur amitié à cet écrivain fantasque, irréaliste, qui s'était forgé un vocabulaire bien à lui, avec une recherche de grand seigneur. Il était plus proche d'un Villiers de l'Isle Adam et d'un Barbey d'Aurevilly que d'un Laurent Tailhade coquillard, un peu bouffon ou prétendument aristophanesque. Il arrivait au poète de s'indigner, mais avec mesure, avec le souci de rester un homme de bonne compagnie ¹.

Outre Apollinaire, Cocteau, Léautaud et Tailhade déjà cités, Louis de Gonzague Frick fut l'ami d'Aragon, de Breton, d'Éluard, de Picasso, de Tristan Tzara. Il fut mêlé de près à l'aventure littéraire de deux générations où se coudoyaient survivants du Parnasse et attardés du Symbolisme. Le nom d'Albert Mockel revient plusieurs fois dans ses lettres. Il écrivait à Berthe Bolsée :

J'ai rencontré une dizaine de fois Albert Mockel, et notamment aux dîners « Stéphane Mallarmé » que son gendre, le docteur Edmond Bonniot, organisait. Mes propos échangés avec le poète et critique de Wallonie (*sic*) roulaient, d'une façon générale, sur l'esthétique symboliste. Vous connaissez sans doute l'opuscule qu'Albert Mockel fit paraître au *Mercur* sur l'auteur d'*Hérodiade* qu'il qualifiait, en sous-titre, de héros. Je l'ai relu hier, mais d'autres et nombreux commentateurs mallarméens ont surgi et le problème a pris une ampleur considérable, de sorte que la plaquette de votre compatriote est oubliée comme sont oubliés maints ouvrages parus au début de ce siècle.

Dans une lettre antérieure, non datée, Louis de Gonzague Frick avait déjà cité le nom de Mockel :

Il m'a été donné de connaître vos compatriotes Henri Vandeputte, très curieux essayiste, et le symboliste Albert Mockel, qui célébra Mallarmé dans un opuscule du « *Mercur* de France ». A Bruxelles,

1. L'extrême courtoisie du gentilhomme dissimulait, dit-on, un érotisme exacerbé qui se déliait dans des poèmes impubliables.

j'ai une relation charmante ; il s'agit de Julien de la Doès qui tient une galerie de tableaux et donne à ses chroniques un tour vraiment savoureux. Sa fille Monique Mélin a tiré mon portrait !

Julien Deladoès est l'auteur du seul livre consacré à Louis de Gonzague Frick de son vivant. Cette étude très mince porte en sous-titre : « Glose contenant plusieurs poèmes nouveaux de l'auteur d'*Abrupta Nubes* et un portrait par Monique Mélin. »

Le 1^{er} septembre 1956, Frick écrit à Berthe Bolsée :

Notre compatriote bruxellois Julien Deladoès nous prépare un Baudelaire durant son séjour chez son éditeur Poulet-Malassis.

Je n'ai pu entrer que tout récemment en contact épistolaire avec Julien Deladoès. Je ne le connaissais jusqu'ici que par une étude de Jean Stevo¹. Julien Deladoès eut pour « amis très chers », disait-il, Jean Lorrain, Max Jacob et Jean Cocteau. Il est longuement question de ses relations amicales avec Ghelderode et avec Ensor dans l'important ouvrage de Roland Beyen sur Ghelderode².

Ce que nous savons de Julien Deladoès et de Louis de Gonzague Frick nous fait comprendre toutes les affinités qui ont pu exister entre deux hommes vivant en marge de leur temps.

Parmi ses chers amis belges, Louis de Gonzague Frick cite aussi Charles-André Grouas³ que j'ai bien connu dès mes débuts dans le journalisme, à l'*Indépendance belge*, en 1937. D'origine

1. *En écoutant Julien de la Doès*, par Jean STEVO. *Revue Nationale* n° 440 (décembre 1971). C'est grâce à un cousin, Pierre de Belay, peintre parisien, que Ch. J. van der Does (Julien de la Doès) entra en relations avec Louis de Gonzague Frick. Pierre de Belay mourut vers 1950, à Ostende, au moment où il devait faire une exposition de ses œuvres en compagnie de James Ensor. Bien qu'il ait écrit aussi sur Camille Lemonnier et sur Georges Eekhoud, Deladoès disait à Jean Stevo : « On ne peut pas dire que je suis un écrivain, ni même un écrivain belge, puisque je suis né de père hollandais. »

2. Roland BEYEN, *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. Bruxelles, Palais des Académies, 1971. Un chapitre (pp. 125-140) s'intitule : « Julien Deladoès, homme de lettres, docteur en démonologie ».

3. Né à Chahaignes, dans la Sarthe, le 20 avril 1883, Charles-André Grouas a fait toute sa carrière de journaliste et d'écrivain en Belgique. Il est mort à Bruxelles, le 8 octobre 1968, après avoir été rédacteur à l'*Indépendance belge*, à l'Agence Belga et à la *Nouvelle Gazette* de Charleroi. Membre de l'Académie des poètes, il avait publié plusieurs recueils de vers et des études : *De Stéphane*

française, engagé, par son métier de chroniqueur parlementaire, dans le maquis de notre politique, ce poète érudit, hellénisant et ronsardisant, fut attiré, lui aussi, par la préciosité raffinée de Louis de Gonzague Frick. Il lui fit visite à Paris, et les deux hommes — qui s'embrassèrent sans doute « pour l'amour du grec » comme les personnages des *Femmes savantes* — discutèrent longuement autour d'un titre que Louis de Gonzague Frick avait donné à un de ses derniers recueils : *Oddiaphanies*¹.

Après la mort de son ami parisien, Charles-André Grouas publia une biographie lyrique dont il faut bien dire qu'elle constitue, à ce jour, le principal document qui nous reste touchant la vie et l'œuvre de Louis de Gonzague Frick. Une chronique rimée, d'une trentaine de pages, célèbre Louis de Gonzague Frick sous la forme ancienne de la rotrouenge, très librement

Mallarmé à Jean Royère, La parabole d'Igitur, Un manuscrit inédit de Ronsard, André Chénier. Il a collaboré avec Luc Estang, Hélène Frémont et André Lebois au recueil *Jean de Boschère l'admirable*, publié en 1952 (« Au Parchemin d'Antan », Intercontinentale du Livre, Paris). Grand ami de Louis de Gonzague Frick, il lui a donné des poèmes pour sa revue *Le Lunain*. Un an après la mort du poète, Charles-André Grouas publiait, à Bruxelles, dans la revue *Synthèses* (N° 155 — avril 1959) une « rotrouenge » à la mémoire du disparu : *Bout de l'An pour un Ami mort* (« Bout de l'an » étant pris ici dans le sens de service religieux pour l'anniversaire d'un décès). En sous-titre : *Portrait d'un Homme à travers son Époque*. C'est un mémorial pittoresque où une poésie très libre retrace la vie de Louis de Gonzague Frick avec une fantaisie qui n'exclut pas la précision biographique. Ce petit monument de style baroque est enrichi de quelque 160 notes. Il est piquant de noter, à ce propos, que grâce au livre de Julien Deladoës, à la rotrouenge de Charles-André Grouas, aux articles de Berthe Bolsée et d'autres critiques de chez nous, l'œuvre de Louis de Gonzague Frick a peut-être trouvé en Belgique des échos plus larges qu'en France. Seule une bibliographie complète pourrait l'établir. On y verrait figurer, entre autres, *Le Caméléon*, numéro spécial de la *Nervie* où Louis de Gonzague Frick est présenté par Pierre Renaud (avec un dessin de P. Schweitzer-Arnould). L'auteur voit dans notre poète — qui aurait eu recours au pseudonyme de Céladon — un héritier d'Honoré d'Urfé. Rappelant l'amitié qui unissait Louis de Gonzague Frick à Jean Royère et à Laurent Tailhade, Pierre Renaud dit que l'auteur de *Vibones* « n'ignore rien des poèmes en forme de cithares, d'orgues, d'autels, de syrinx et de conquies marines ».

1. LOUIS DE GONZAGUE FRICK. *Oddiaphanies*. Avec une page inaugurale de Jean Cocteau, de l'Académie française. Nouvelles Éditions Debresse, Paris, 1956. La couverture porte en exergue deux vers des *Lacènes* d'Antoine de Montchrestien.

traitée. Dans un avertissement, Grouas ne dissimule pas ce qu'il appelle les « péchés véniels » de l'ami défunt. L'apologie et le dithyrambe n'entendent pas ignorer des manies qui incitèrent Louis de Gonzague Frick à « rechercher jusque dans l'alchimie et le Grand Œuvre les thèmes d'une transmutation dépassant les frontières écrites de notre lyrisme français ».

Ceci nous ramène à la forme choisie par Frick. Deladoès voyait dans notre poète le précurseur d'une révolution du langage. De fait, Louis de Gonzague Frick disait avoir pressenti ce qu'il appelait « les attrait non pareils des syntaxes futures ». Il s'agissait moins, pour lui, de désarticuler la syntaxe que de forger des mots nouveaux. On pourrait comparer cet essai de rénovation linguistique aux fantaisies très appliquées d'un J. K. Huysmans et surtout aux expériences d'un Raymond Roussel redécouvert par le structuralisme. A l'instar de Roussel, Frick se complaît dans l'ambiguïté, mais il y a peu de chances qu'il soit revendiqué par les nouvelles écoles de l'avenir et rattaché à la littérature de l'absurde ou à la mythologie du signe. Le jeu verbal de Louis de Gonzague Frick n'a pas une portée existentialiste, bien que le poète fasse appel à la philosophie. On y trouve seulement ce que Michel Foucault appelait, à propos de Roussel, « les fioritures baroques d'un langage ésotérique »¹. Frick éprouvait une vive curiosité à l'égard de l'occultisme. Son goût de l'hermétisme trouvait dans un langage abscons un moyen d'aller au-delà du signifiant. D'aucuns pourraient y voir une tentative désespérée, une tension vers un outre-langage qui serait une contrefaçon de l'absolu.

Bien que nous disposions de plusieurs dizaines de lettres adressées par Frick à des écrivains de Belgique, le champ de nos investigations reste trop limité pour que nous nous livrions ici à une exégèse où interviendraient la philosophie, l'hermétisme et les nouvelles structures du langage. L'enquête devrait porter sur tous les écrits du poète et sur les innombrables lettres qu'il écrivit à ses correspondants de France.

1. Michel Foucault. *Raymond Roussel*. Coll. « Le chemin ». Gallimard, Paris, 1963.

Par son pessimisme de décadent névrosé, Louis de Gonzague Frick apparaît çà et là comme un Des Esseintes au petit pied. De même ses sorties contre la bêtise et le grotesque pourraient évoquer les érucltations d'Alfred Jarry. On voit bien le parallèle que l'on pourrait esquisser entre Frick et Jarry : sans oublier leur extrême courtoisie et leur mépris des « merdecins », on citerait telle phrase de Jarry déclarant qu'il voulait « faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots ». Nous sommes loin, cependant, du mélange d'humour noir et de drôlerie rabelaisienne qui caractérise le père Ubu. Faut-il donc rattacher Louis de Gonzague Frick au domaine de la pataphysique où « l'exception est la règle » ? A la « nouvelle école esthétique-métaphysique » (le druidisme) de Max Jacob Frick déclarait préférer « la pataphysique de feu Alfred Jarry ».

Les théoriciens de la pathologie littéraire placeront peut-être Louis de Gonzague Frick dans le voisinage d'un Maurice Rollinat, l'auteur des *Névroses*, et on citera sans doute Gabriel Vicaire et ses *Déliquescences d'Adoré Floupette*. Malgré une opiniâtre prétention à la profondeur et au prophétisme de salon littéraire, il manquait à Louis de Gonzague Frick une certaine dimension métaphysique. Le poète était trop impliqué dans les médiocres soucis de la vie littéraire pour faire figure de chercheur faustien. Ses chroniques dans les journaux financiers, la direction de petites revues bien oubliées, cet amour des chapelles qui lui fit créer l'École du Lunain (parce qu'il habitait, à Paris, la rue du Lunain), la rédaction de manifestes littéraires ou paralittéraires¹, les mondanités parisiennes, même réduites aux manifestations artistiques, toute cette agitation factice lui a enlevé l'auréole de la solitude. En somme, l'écrivain était trop hanté par la chasse au mot rare pour creuser une idée et pour mesurer

1. Herman Frenay-Cid m'a aimablement communiqué deux de ces manifestes imprimés sur feuillet jaune in-4° : *École du Lunain* est daté d'octobre 1935. Outre la signature de Louis de Gonzague Frick, on y trouve celles de Marius Richard, Jean Gacon, Roger Lannes et Jean le Louet ; *Les Crithophages*, non daté, est le manifeste des mangeurs d'orge (« libérés intégraux pour qui l'ascèse philosophique compte au premier chef »). Il est signé par Jean et Georgette Gacon, Michel et Cécile Poissenot, la Phalérinienne, Bernard Guillemain et Louis de Gonzague Frick. (Sur l'exemplaire que j'ai sous les yeux, deux noms ont été biffés, dont celui de Charles-André Grouas.)

la portée d'une image. C'est le phénomène du verbe ravageur, de la Lettre tuant l'Esprit.

Un philologue s'arrêterait volontiers au vocabulaire de Frick, à sa manière de forger des vocables à la fois savants et puérils. Le poète justifiait la remarque de Remy de Gourmont disant : « Le grec offre aux fabricants de mots nouveaux une facilité vraiment excessive. »

Je me contenterai d'une rapide énumération pour indiquer le chassé-croisé de cette frénésie appelée aujourd'hui « langagière ».

Il y eut, d'abord, l'abus des adjectifs, insistants jusqu'à l'hyperbole : admirabonds, allicients, coruscants, égrégiennes, gravéolente, illécébrante, miracrifique, oblamineux, transverbérant, zénithal, etc. De leur côté, les adverbes étaient inutilement lourds : énixement (pour ardemment), et les lettres se terminaient par « médulleusement vôtre », « consubstantiellement à vous » ou « vérécondieusement à vous ».

Passons sur les archaïsmes dont beaucoup sont de bon aloi : frelampier, en brief (pour bientôt). Des épithètes sont forgées en partant de noms propres (oscarwildien) ou par allusion : fauströllien pour doubler l'ubuesque d'Alfred Jarry.

La plupart des lettres commentées ici sont adressées à Berthe Bolsée. Ce prénom de Berthe évoquant la mère de Charlemagne, Frick appelait sa correspondante non pas seulement Berthe au petit pied, mais Berthe « struttopode »¹.

Cette manie d'affubler les gens d'épithètes et de surnoms ridicules fait partie d'un style d'époque. Pour ses chroniques de *Comoedia*, Frick avait emprunté le nom d'un héros grec qui avait pris part au combat des Lapithes contre les Centaures : Phalère. Depuis lors, il appelait sa femme la Phalérinienne, et il ne lui donna jamais d'autre nom, aux heures les plus graves, devant ses amis et dans sa correspondance. Ce pourrait être un jeu comme celui de Jacques de Bourbon-Busset appelant sa femme le Lion pour les besoins de la fiction romanesque, dans *Le Lion bat la campagne*². Chez Louis de Gonzague Frick, il

1. Struttopode : du latin *struthopodes* (qui ont de tout petits pieds).

2. Gallimard, Paris, 1973.

s'agissait de créer une nouvelle mythologie familière, comme pour prendre ses distances avec la réalité.

Tout s'est passé comme si notre poète avait voulu redevenir le mage, le *vates*. (Dans sa propre revue, *Le Lunain*, Frick prit parfois le pseudonyme d'*Evatès*, mot celtique qui désignait une classe de druides.)

Il faudrait expliquer chacun des titres choisis par Frick pour ses recueils : *Ingrès*, *Vibones*, *Oddiaphanies*, *Abrupta nubes*, *Enif*, *joyau zénithal*...

Latiniste éperdu, Frick recourait volontiers à Cicéron pour ses formules de politesse : *ex animi sententia* ou *quaedam generosa virtus*. L'École du Lunain suivait le fondateur dans le jardin des racines grecques et latines. La Phalérinienne et les disciples qui se groupaient dans le cénacle lunanien employaient toujours, par exemple, le mot « perlustrer » quand il s'agissait de parcourir un texte des yeux.

Il faudrait appliquer à Louis de Gonzague Frick ce qu'on a écrit de J. K. Huysmans, bien que ce dernier ait eu horreur de l'emphase : « Ce qu'il aime avant tout, c'est la nouveauté, les mots ramenés à leur sens étymologique, empruntés à tous les dialectes, toutes les langues de métier, tous les argots, même aux langues étrangères, les néologismes, les expressions frappantes, les phrases semblables à des bijoux tout sertis de pierres précieuses, aux montures compliquées et entourées d'émail »¹.

Retranché derrière des dictionnaires grecs, latins ou d'ancien français, j'ai recensé des centaines de mots dont plusieurs n'ont pu être identifiés malgré de longues recherches. Les correspondants belges de Louis de Gonzague Frick se sont trouvés ainsi, aussi bien que les amis français du poète, devant des rébus.

Outre Julien Deladoès et Charles-André Grouas, j'ai relevé, dans la correspondance de Frick, beaucoup de noms qui appartiennent à l'histoire contemporaine de nos lettres : Albert Ayguesparse, André Baillon, Berthe Bolsée, Jean de Boschère, Élise Champagne, Pierre-Louis Flouquet, Herman Frenay-Cid,

1. H. Brunner et J. L. de Coninck. *En marge d'A REBOURS* de J. K. Huysmans. Dorbon-Ainé, Paris, 1929.

Albert Mockel, Henri Vandeputte¹, Fernand Verhesen. Il y a aussi des allusions à Jean-Paul Bonnami, Paul Palgen et même Clément Vautel...

Si je me suis attaché ici aux lettres à Berthe Bolsée, c'est parce que l'auteur de *Cardiogramme* fut la confidente de Louis de Gonzague Frick pendant la dernière partie de sa vie. Elle partagea ce privilège avec Élise Champagne dont la correspondance a fait l'objet d'une autre publication, dans les annales de l'université de Toulouse².

Au-delà des relations épistolaires avec les deux poétesses du pays de Liège, on découvre le drame de l'écrivain qui s'est fait de l'art une religion et qui, parvenu à fin de course, trouve dans l'écriture une ultime raison de lutter contre la maladie et contre la mort.

La correspondance avec Berthe Bolsée avait débuté, il y a plus de vingt ans, sous le signe de Verlaine. L'auteur des *Chants de bénédiction pour un poète maudit* avait envoyé ce recueil à Louis de Gonzague Frick, et les premiers échanges épistolaires ont trait au pauvre Lélian. Frick cite à sa correspondante un

1. Né à Bruxelles, en 1877, le poète Henri Vandeputte a joué un rôle d'animateur, en Belgique, dans la première décennie de ce siècle. Il a vécu ensuite aux États-Unis (où il fut professeur d'université) puis à Paris, avant de se fixer définitivement à Ostende où il écrivit de curieux recueils : *Dictionnaire, ajoutez un adjectif en ique* ; *L'œil éclairé* ; *Phrases dignes d'attention*, etc. Sa fantaisie et son style pittoresque avaient de quoi séduire Louis de Gonzague Frick. Grâce à l'obligeance de Fernand Verhesen, j'ai sous les yeux un extrait de la *Flandre littéraire* (Cahier consacré à « Henri Vandeputte et les lettres ». IV, N° 5. Février 1926. Ostende-Bruges) où Vandeputte écrit : « En 1913, Louis de Gonzague Frick, le gentil Marc Brésil et l'historien de Monti de Rézé font paraître les *Écrits pour l'Art*, avec Apollinaire, Salmon, Latourette, Roger Allard, Jean Florence, Paulhan, Paul Lombard, Carco, Divoire, Warnod, Castiaux, cette chère fine rosse d'André Dupont qui ressemblait au portrait de Montpellier par Courbet et qui fut tué à la guerre, Gabriel Arbouin qui eut le même sort, Mario Meunier alors secrétaire de Rodin, Aurel (chez qui je conférençais peu après), André Billy, Mercereau, Fernand Crémieux, Maurice Lanoire, introducteur en France d'Arnold Bennett et qui m'avait remplacé à la tête de la « Revue des Français ». Les soirées des « Écrits » se tenaient dans mon studio, rue Auber. Beau départ, peu de numéros, manque du nerf de la guerre. Suivirent les « Solstices », de Guy Rosey et Frick. »

2. *Annales* publiées trimestriellement par l'Université de Toulouse - Le Mirail. Tome XI-1975. Fascicule 2. *Littératures* XXII.

livre de Laurent Tailhade, *La touffe de sauge*¹ qui lui donnerait une image plus exacte de ce que fut Verlaine. Le poète français semble avoir ignoré les travaux de Robert Goffin sur Verlaine et Rimbaud, travaux parus en 1948.

Louis de Gonzague Frick a soixante-dix ans, l'âge où l'on se tourne volontiers vers le passé. Son repli n'est pas égoïste : il continue à s'intéresser à la vie littéraire et artistique, recommande des livres, promet des articles. Il s'enquiert des travaux et de la santé de sa correspondante belge. Déjà il souffre de la névrose d'angoisse qui va le débilitier de plus en plus.

On ne peut suivre l'écrivain dans les quelque cinquante lettres adressées à Berthe Bolsée. Le scénario est celui des correspondances entre poètes où les échanges de recueils et les politesses réciproques tiennent une large place.

Suivant la ligne de notre sujet franco-belge, notons une phrase mystérieuse, dans une lettre du 8 octobre 1954 : « Après la mort de mon père, un gentilhomme belge manifesta son désir de convoler avec ma mère qui noyait son chagrin à la roulette de Monte-Carlo. » A part cela, Frick s'est toujours montré réservé au sujet de ses origines et de sa famille. On trouve néanmoins, dans un de ses recueils, *Quantité discrète*, une allusion à sa naissance illégitime : l'auteur se disait parisien et « né des baisers de l'Amour »...

La note pittoresque est donnée sur les enveloppes des lettres dont la plupart sont ornées, au verso, de poèmes improvisés, aux assonances forcées, qui ne valent que par l'inattendu de bouts-rimés :

Dans son royaume de Belgique
Berthe Bolsée offre un magique
Poème que nous célébrons
Haut, jusqu'aux plus lointains vallons
Dont j'aime le geste attalique².

1. Après la *Touffe de sauge*, Laurent Tailhade a parlé longuement de Verlaine dans *Quelques fantômes de jadis* (Société des Trente, Messein, Paris, 1913).

2. *Attalique* : du latin *attalicus* : qui convient au roi Attale, lequel aimait le faste. Les tissus attaliques étaient luxueusement brodés. Exemple du choix inconsidéré d'un mot rare saisi pour la rime.

Dans une lettre datée du 9 octobre 1954, je relève une phrase qui intéresse directement mon sujet :

J'ai toujours eu de magnifiques amis dans votre pays et je leur ai trouvé les plus hauts enthousiasmes. Je sais comprendre les habitants d'un pays qui n'est pas le mien et en particulier les Belges. J'ai connu et fréquenté la famille de votre illustre avocat E. Picard qui accueillit si bien Laurent Tailhade !

Un peu plus tard, Frick se montrera soucieux de réparer les injustices des écrivains français qui, à l'instar de Baudelaire, se sont montrés désobligeants pour la Belgique.

Malgré sa maladie, Louis de Gonzague Frick veut favoriser les relations littéraires entre la France et la Belgique : il donne à ses correspondants des adresses de revues et de critiques. Il leur recommande la lecture du *Journal littéraire* de Léautaud, par exemple. Il leur signale ce qui intéresse la Belgique dans la presse française. Le 4 novembre 1954, il écrit :

Avez-vous lu le grand éloge de la Belgique poétique par Paul Guth (Figaro) mais il ne s'en tient qu'au journal de Flouquet que j'ai connu, à Paris, en 1935.

L'article de Paul Guth s'intitulait « Belgique, honneur de la poésie ».

Il y a de longues lettres à Berthe Bolsée où il est question de tout et de rien, de littérature, mais aussi de politique française (avec éloge de Pierre Mendès-France) et de politique étrangère (où le chancelier Adenauer se trouve exalté). L'épistolier fait écho aux conversations de ses visiteurs sur l'enseignement. Il compare musique et poésie en les plaçant bien au-dessus de la peinture. Puis il revient au mécontentement des bouilleurs de cru en disant :

La France est le pays du bistrot, des « femmes » et des fututions¹ ; ces fututions que St Jérôme qualifiait « de fumier ». C'est aussi le pays du vaudeville contre lequel, autrefois, le critique dramatique Catulle Mendès lutta avec acharnement. Il a pu réussir, dans une certaine mesure, mais le théâtre qu'il préconisait ne dura guère,

1. Fututions : copulations (du latin *futuere*).

et le vaudeville nous est revenu victorieusement. Sans admirer plus qu'il ne convient Edmond Rostand, je pense que ses pièces à la Cyrano valaient mieux pour l'éducation de notre peuple, jouisseur, vaniteux et cocardier en un sens vulgaire.

Le chroniqueur moraliste rapproche l'affaire Dominici de l'Affaire Dreyfus. Persuadé, tout d'abord, que le patriarche de la Grand-Terre est innocent, il écrit :

L'affaire n'en restera pas là, ô justice *française* caduque, *abominable* qui a condamné maints innocents. Que ne suis-je wallon ?

Tout cela est évidemment peu cohérent. Il faut savoir que ces lettres furent écrites entre deux crises aiguës d'un mal que le patient a vainement tenté de définir.

Avant de conclure, je voudrais signaler que le « dossier belge » de Louis de Gonzague Frick contient peu d'articles écrits par le poète français pour des publications de chez nous. Il faut mettre à part la réponse à une enquête menée par Robert Vivier, en 1938, pour les *Cahiers du Journal des Poètes*, sur « l'inspiration poétique et la métrique »¹. Louis de Gonzague Frick y apparaît en pleine possession de ses moyens.

1. *Cahiers du Journal des Poètes*, n° 46, 10 janvier 1938. Louis de Gonzague Frick écrivait : « Les vrais poètes écrivent pour ceux qu'intéressent le langage dans ses métamorphoses, la quête des idées et des mots, et s'ingénient à ne prendre au vocabulaire que les termes tout ensemble les plus exacts et les moins usés. » A ses yeux, les poètes transposent l'émotion éprouvée (par eux et par d'autres) « par des moyens rythmiques, syntactiques, sonores, de manière à faire entendre un son qui ait sa fraîche nouveauté ». Et il ajoutait : « Nous serions tentés de considérer la poésie comme un art des sacrifices. » En outre, il montrait qu'un « poète de race ne s'hypnotise pas sur un premier texte » et qu'il doit recourir « au critique éveillé qui est en lui ». A propos du vers régulier, il disait encore : « Un artiste familier des ressources de la logogénie en tirera encore d'excellents effets dont la surprise même ne sera pas exclue. » Quant au poème libre, « il sera utilisé de préférence lorsqu'il s'agira de traduire tels complexes de notre temps où s'entrechoquent des courants dramatiques, sociologiques. (...) Le bon poème libre ne repose pas sur la seule fantaisie d'un auteur, sur son vers-coquin. Il importe qu'il soit physiologiquement constitué, qu'il représente un organisme analysable en chacune de ses parties, en tenant compte du grand intelligible — charme indiscutable du poème. »

J'ai recensé, en outre, un poème de deux pages, intitulé « Prosule », publié dans les *Cahiers Jean Tousseul*, en 1954. Le poète y évoque Ruysbroeck l'Admirable¹.

Au *Thyrse*, le 1^{er} mars 1952, il a présenté son ami Charles-André Grouas comme « un nouvel orpailleur de l'épigraphie ronsardienne », et cet article était suivi d'un texte de Grouas sur « les marginales latines de Ronsard dans le Chant XVI de l'*Iliade* ». En juin 1957, Frick a signé, dans la même revue, un « Courrier de France » consacré à une thèse de Claude Pichois sur l'érudit français Philarète Chasles.

Un projet de collaboration à un journal de Verviers resta sans lendemain.

Une investigation plus minutieuse permettrait de compléter le dossier. C'est pourquoi, dans le programme des Concours de l'Académie, notre section de littérature demande, pour 1977, « une étude sur Louis de Gonzague Frick dans ses rapports littéraires avec la Belgique ».

Deux mots encore touchant les épîtres rédigées durant les brefs répités laissés au poète par la souffrance. On y voit les sursauts de l'homme de lettres qui cherche à dominer la douleur physique et qui n'a d'autre ressource que celle d'aligner des mots.

1. Il fut souvent question des *Cahiers Jean Tousseul* — fondés en 1946 — entre Louis de Gonzague Frick et Berthe Bolsée. Celle-ci donnait régulièrement aux *Cahiers* une chronique de poésie : « La Lyre aux sept cordes ».

Dans le premier numéro de 1955, notre compatriote a consacré à son ami parisien un article de six pages : « Louis de Gonzague Frick, arithmologue lyrique ». Après la publication de sa « prosule » sur Ruysbroeck l'Admirable, Frick rédigea une note aussi curieuse que vaniteuse en demandant à Berthe Bolsée de la transmettre à Jean-Paul Bonnami pour sa revue. Voici le texte de ce plaidoyer *pro domo* : « Dans notre dernier numéro, nous avons consacré une prosule de notre savant et fidèle ami Louis de Gonzague Frick à Johannès Ruysbroeck (*sic*), l'une des plus pures et des plus belles figures mystiques de notre pays. L'auteur de *Sous le bélier de mars*, d'*Ingrès*, de *Quantité discrète*, etc., a voulu témoigner ainsi des très hauts sentiments qui l'animent envers la Belgique, et le dandy parisien avait aussi dans l'esprit l'idée d'effacer par son noble geste les termes fâcheux dont quelqu'un (*sic*) de ses célèbres devanciers : Baudelaire, Verlaine, Tailhade et combien d'autres, usèrent à l'endroit de nos compatriotes. On sait que Louis de Gonzague Frick, qui s'honore d'écrire dans des journaux de notre nation, a été reconnu par ses confrères comme l'un des gentishommes (*sic*) les plus accomplis (Léautaud, notamment, dixit).

Ce besoin d'écrire se met cependant au service d'autrui : pendant sa maladie, Frick continue à envoyer des articles sur ses amis et sur leurs œuvres à l'*Écho de Savoie*. Ses chroniques ne sont pas publiées : elles s'accumulent sur le marbre. Le poète ne se décourage pas. Il veut lancer ses derniers feux, s'accrocher aux petites joies qui passent. Un dimanche, par exemple, il reçoit la visite de quatre poètes groupés autour de la revue *La Tour de Feu*. Toute sa semaine s'en trouve illuminée, semble-t-il.

Seule une étude approfondie des écrits (vers et proses) de Louis de Gonzague Frick ferait apparaître toutes les composantes d'une personnalité qui devait être attachante, si on en croit ses disciples fidèles. Dans un article de 1946, intitulé « L'anti-Apollinaire », Bernard Guillemain prêtait au maître le goût platonicien des Idées. Le Socrate de l'École du Lunain aurait dit : « Je nomme œuvre poétique celle qui renferme de nouvelles beautés verbales et une part suffisante de révélation pour se différencier formellement des autres aspects de l'intelligence. » Ce sont là des formules témoignant d'une curiosité intellectuelle dont on ne retrouve guère les traces dans la correspondance commentée au cours de cette brève étude.

Qu'on ne juge donc pas Louis de Gonzague Frick sur des lettres obombrées déjà par le mal qui devait l'emporter. Notre propos s'est borné à montrer comment le dernier des gentilshommes de lettres a rendu à notre pays un hommage qui valait d'être rappelé. Malgré une santé très délabrée, le poète a voulu entretenir jusqu'au bout ce feu sacré qui éclaire et réchauffe les écrivains parvenus au terme du voyage.

La littérature devenue une religion ? Nous avons aujourd'hui d'autres rites. Notre ferveur, plus discrète dans ses manifestations, plus sévère dans ses dévotions, choisit mieux ses pèlerinages littéraires. Du moins le croyons-nous. On peut sourire de l'exaltation de Louis de Gonzague Frick, Elle méritait un salut attendri.

* * *

Louis de Gonzague Frick est un « beau cas » littéraire, sans plus. Il ne nous laisse pas une œuvre digne de figurer sur les

tablettes de l'Histoire : quelques plaquettes introuvables, que leur titre ésotérique défend contre la curiosité des profanes.

Même si nous accordons aux dernières lettres du poète un intérêt apitoyé, nous devons bien convenir que la souffrance n'a pas opéré la catharsis décrite par Baudelaire dans le premier poème de *Spleen et idéal* : « Bénédiction ».

Les dernières lettres de Louis de Gonzague Frick m'ont incité à reprendre la *Doulou*, ces carnets où Alphonse Daudet tenait stoïquement le journal de sa maladie, notant les progrès de la paralysie, décrivant ses hallucinations, se cherchant des « sosies de douleur » parmi les écrivains du passé. L'immortel auteur des *Lettres de mon moulin* s'exhorte au dépassement : « Tout ce qui nous manque est le divin. » Et il crie à ses enfants : « Vive la vie »... en ajoutant : « Je ne voudrais plus être que marchand de bonheur. »

Le rapprochement entre Frick et Daudet n'implique aucune exigence, aucun jugement de valeur. Nous comparons simplement deux cas de « dépassement par la littérature », deux moments de l'histoire des hommes où la magie de l'écriture pourrait donner l'illusion d'une libération créatrice, comme ce fut le cas pour Marcel Proust et pour d'autres grabataires composant avec la souffrance.

Composer au double sens de rédiger et de transiger, afin de dominer le sordide et le tragique. Dans les ultimes sursauts de l'homme de lettres qui veut prolonger le jeu verbal jusqu'au bout, avec de pauvres mots, la charité intellectuelle peut voir cependant, au-delà du misérabilisme, un suprême hommage à l'écriture, au verbe sauveur, sinon une aspiration à l'inaccessible grandeur que le génie atteint d'un coup d'aile.

QUELQUES LETTRES
DE LOUIS DE GONZAGUE FRICK

A André Baillon ¹

(L'enveloppe — à en-tête de l'Hôtel Cusset, rue de Richelieu, 95, à Paris — porte le cachet postal du 19 février 1921. Elle est adressée à Monsieur André Baillon, II, quai d'Anjou, II, Paris.)

Samedi

Mon cher Confrère,

Je vous renvoie vos coupures en vous remerciant de me les avoir communiquées. Je compte vous voir *Dimanche 20 Février à 2 h 1/2 au Cimetière de Montparnasse* (cérémonie Laurent Tailhade). Il me sera aussi très agréable de saluer Madame Baillon — car je pense bien qu'elle vous accompagnera. Notre ami, le vicomte de Lozerme (?) sera des nôtres. Il professe pour votre œuvre et pour votre personne autant d'estime que de sympathie.

Medullitus

Louis de Gonzague Frick
44, rue Notre-Dame de Lorette

1. André Baillon était installé à Paris depuis quelques mois. Malgré la haute qualité de son œuvre, l'auteur d'*En sabots*, d'*Un homme si simple*, de *La vie est quotidienne* est aujourd'hui un oublié ou un méconnu. En attendant que tel ou tel de ses livres soit réédité, on relira les meilleures pages de ce grand écrivain dans le spicilège que présenta Adrien Jans pour la « Collection anthologique belge », La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1961. On pourra consulter, en outre : Marie de VIVIER, *Introduction à l'œuvre d'André Baillon*. Essai. Écran du Monde, Bruxelles, 1950 ; Albert DOPPAGNE, *André Baillon, héros littéraire*. Écran du Monde, Bruxelles, 1950 ; Maurice WILLAM, *La haute solitude d'André Baillon, précurseur de l'existentialisme*. Préface de Charles Vildrac. Labor, Bruxelles, 1951 ; Paul BAY, *Le suicide par somnifère*. Essai accompagné de lettres, photos, témoignages, documents. Les Éditions de la Diaspora française, Paris, 1954. Pour le concours 1977 de l'Académie, la Section de philologie demande une étude sur les particularités de style chez André Baillon.

A Jean de Boschère¹

(Ces lettres, non datées, remontent à la période 1935-1939. La première porte l'en-tête de « La France militaire », journal quotidien fondé en 1880. Adresse : boulevard Saint-Germain, 124, Paris VI^e. Toutes les lettres de Louis de Gonzague Frick portent son adresse sous la signature : I, rue du Lunain, 14^e.)

Cher Monsieur,

Merci mille fois et une pour l'envoi de votre recueil *Élans d'ivresse*, déjà lu et apprécié par la dyade lunanienne.

*Cyclone d'étincelles sans demeure.
Je serai pur dans l'incendie.
Sacrifice rouge du dieu des échanges.*

Pour moi, vous n'êtes pas seulement « pur dans l'incendie », mais aussi dans vos poèmes, même quand vous ouvrez une parenthèse pour les qualifier de poèmes impurs.

Mon excellent souvenir au dionysique de l'igagose et à Madame d'Ennetières.

Louis de Gonzague Frick

(Sur un petit feuillet séparé :)

*Exulte, ô ma porte cochère
quand arrive Jean de Bosschère (sic)
qui s'est introduit dans Paris
comme un démiurge au Paradis.*

Louis de Gonzague Frick

1. Né à Uccle, le 5 juillet 1878, Jean De Bosschère (à l'État civil, son nom s'écrivait avec un D et deux s) est mort à l'hôpital de Châteauroux, le 17 janvier 1953. Il avait été naturalisé français en mars 1951. « A côté de Milosz, il faut nommer son ami Jean de Boschère, peintre, sculpteur, romancier et poète, visionnaire dont l'univers n'est pas sans rappeler celui de Breughel, de Jérôme Bosch ou de Ruysbroek, préoccupé des secrets de la Nature, attentif aux recherches de l'occultisme, touché peut-être par le surréalisme à travers Antonin Artaud, et hanté par l'absolu. Ses poèmes (*Derniers Poèmes de l'obscur, Héritiers de l'abîme, Le Paria couronné*) comme ses romans (*Marthe et l'Enragé, Satan l'Obscur*) ne sont qu'une intense recherche mystique et douloureuse du « moi » et de son sens, dans un langage symbolique d'une richesse un peu trop ornée. » (*Littérature de notre temps*, par Joseph MAJALU, Jean M. NIVAT et Charles GERONIMI. Casterman, Paris, 1966.)

(La lettre suivante porte l'en-tête de L'Intransigeant, 10, rue Réaumur, Paris. En marge et en tête : « Bons souvenirs de Phalérine. »)

Lundi

Cher Poète Ami,

Le remarquable article qui vous a été consacré dans *L'Indépendance belge* est de

Charles-André Grouas
rue du Zodiaque, 22
Bruxelles.

Je vous reverrai bien volontiers à votre retour, — sauf rue Bonaparte, et vous offrirai de préférence à *Ingrès* — échec à tous égards — quelque autre ouvrage, *Vibones* par exemple.

A vous selon l'urbanité et la lyre.

L.G.F.

Vendredi 2 h^{es}

Cher Poète Ami,

Jean Gacon m'a remis aujourd'hui même à midi votre recueil *Portraits d'Amis*. J'ai précipité le déjeuner pour ne pas faire attendre ce livre où le lyrisme s'unit à la vafrutie (*sic*).

J'ai salué au seuil, bien bas, le haut et doux visage d'Élisabeth d'Ennetières, plume de diamant, voix d'incantation.

Grand merci pour cette heure exquise qui se renouvellera, car je reprendrai cet ouvrage à mon premier loisir.

Les très affables compliments de la dyade lunanienne.

Louis de Gonzague Frick.

A Pierre-Louis Flouquet ¹

Revue

LA GUITERNE

Bureaux :

152, avenue de Wagram

Services

108 bis, rue Championnet. Paris

Mars (1932)

Mon cher Confrère,

Je ne demande qu'à vous être agréable, qu'à vous manifester ma sympathie pour votre effort.

1. Né à Paris, au boulevard Saint-Germain (non loin des Deux Magots, précisait-il), le 21 février 1900, Pierre-Louis Flouquet était très fier d'avoir été baptisé à Saint-Germain-des-prés et d'avoir fait son service militaire avec

Envoyez-nous donc ce que vous jugerez à propos pour La Guiterne. Et n'oubliez pas de venir me voir lors de votre prochain passage à Paris ; nous aurons un entretien utile relativement à la diffusion du *Journal des Poètes*.

Pour répondre à votre cordial désir, je vous adresse, ci-annexés, quelques vers extraits de

Vibones ¹

Ce recueil paraîtra dans un mois. Le peintre et graveur Jacques Villon ² en a établi la couverture. Sa composition constitue un lumineux commentaire (graphique !) du titre, selon l'avis des critiques d'art.

Tout énixement ³ vôtre

Louis de Gonzague Frick,
44, rue Notre-Dame de Lorette, Paris ⁴.

Vibones ⁵

Marcel Arland. A Paris, il avait collaboré, entre autres, au *Monde* d'Henri Barbusse. C'est en Belgique, le pays de sa femme, Marguerite (appelée à devenir sa meilleure collaboratrice), qu'il fait sa carrière de poète, de peintre, de critique (art et architecture), d'éditeur et de directeur de revues. Flouquet fut, pendant plus de trente ans, l'animateur du *Journal des poètes* qu'il avait fondé, en 1930, avec quelques amis belges (Pierre Bourgeois, Maurice Carême, Georges Linze, Norge, Edmond Vandercammen) et français (parmi lesquels André Salmon). A ce journal (hebdomadaire, puis mensuel) collaborèrent plus de trois mille poètes du monde entier, tandis que naissaient diverses collections : *Cahiers du Journal des Poètes*, *Cahiers du Lys*, *Cahiers des poètes catholiques* (où parut le premier recueil de Pierre Emmanuel, le 7 mai 1940), totalisant quelque quatre cents ouvrages et anthologies. Flouquet rêvait d'une Anthologie universelle de la poésie. Créateur d'une « Tribune poétique » et de « Dîners du Journal des Poètes » organisés alternativement à Bruxelles et à Paris, Pierre-Louis Flouquet fonda aussi, avec Arthur Haulot, les Rencontres Européennes de Poésie (Knocke 1951) qui devinrent ensuite les Biennales Internationales de Poésie. Principales œuvres du poète : *Corps et âme* (1933), *Transfiguration du furieux* (1935), *Dialogue de l'enfant prodigue et des heures* (1936), *Le Dit du Cygne* (1941), *L'Écolier du ciel* (1941), *Exode* (1941), *Le lys noir* (1947), *Psaumes de l'amour et de la mort* (1954). Pierre-Louis Flouquet est mort à Bruxelles, le 25 octobre 1967.

1. *Vibones* : mot latin que l'on trouve dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien et qui désigne les fleurs de la *britannica herba* ou de la *rumex patientia*, — cette *patience* qui n'est qu'une sorte d'épinard perpétuel... La couverture du livre évoque-t-elle ces légumineuses à la fois singulières et familières ? Les Anciens mangeaient l'herbe des *vibones*, en temps d'orage, pour se préserver de la foudre.

2. Jacques Villon, peintre et graveur (1875-1963). Il avait illustré, entre autres, les *Architectures* de Paul Valéry.

3. *Enixement* : de l'adverbe latin *enixe* (ardemment).

4. On suppose que le poète partageait le logis de sa mère, rue Notre-Dame de Lorette.

5. Le mot *Vibones* est calligraphié une deuxième fois, là où le signataire d'une lettre cite habituellement les textes annexés. Les poèmes de Louis de Gonzague

A Fernand Verhesen ¹Chatenay, 30 mai (1939) ²

Mon cher confrère,

Les Cahiers Nouveaux ³ me sont parvenus pour la Pentecôte et, sans plus attendre, je me suis délecté de ce numéro où vous avez rassemblé des textes fort intéressants dans leur diversité.

Frick ont paru dans le *Journal des poètes* du 5 mars 1932 (N° 16) : *Métrènes* (quinze vers) et *Appétit concupiscible* (huit vers).

1. Né à Saint-Gilles (Bruxelles), le 3 mai 1913, Fernand Verhesen est directeur du Centre International d'Études poétiques qu'il a créé, en 1954, sous la présidence de M. Étienne Souriau. Il a fondé la Bibliothèque Internationale de Poésie qui compte plus de 50.000 volumes. Le *Courrier du Centre International d'études poétiques* qu'il dirige a établi des rapports avec trente-six pays, grâce à de nombreux correspondants. Mêlé de très près à l'organisation des Biennales Internationales de Poésie et à l'activité du *Journal des poètes*, Fernand Verhesen a publié des recueils de poèmes, des essais et des anthologies. Après avoir été lecteur d'espagnol à l'Université de Bruxelles, il a publié de nombreuses traductions de poètes espagnols et hispano-américains. Dessinateur et graveur, il a eu recours à l'impression artisanale pour éditer des œuvres de Maurice Blanchard, René Char, Carrera Andrade, etc. Il a été élu, le 31 mars 1973, à l'Académie royale de langue et de littérature françaises.

2. Louis de Gonzague Frick est à Chatenay-Malabry, dans le domaine de la Vallée-aux-Loups où Chateaubriand vécut de 1807 à 1817. Il est soigné dans une maison de repos appartenant au docteur Henri Le Savoureux (alors président de la Société Chateaubriand) et à sa femme, née Plekhanov. Pendant ou peu après ce séjour, Louis de Gonzague Frick publiera dans sa revue *Le Lunain*, sous le pseudonyme d'Evatès, un article intitulé : « Chez le docteur Henri Le Savoureux, à la Vallée-aux-Loups » (4^e année. N° 21. Juillet 1939).

3. Il s'agit des *Cahiers nouveaux de France et de Belgique* fondés, en janvier 1939, par Fernand Verhesen qui en était le directeur. Les numéros étaient alternativement belges et français. C'est ainsi que le numéro double 2-3 présentait des « Climats littéraires de France » avec la collaboration de Gabriel Audisio, Max Jacob, Louis Parrot, Jean Rousselot, Marie Voronca. Le même numéro commençait la publication intégrale des « Mémoires d'Adam » de Pierre Albert-Birot. Aux sommaires suivants, on trouvait les noms de Joseph d'Arbaud, Jean Ballard, Marcel Béalu, Gabriel Boissy, Henri Bosco, Joë Bousquet, Marcel Brion, René-Guy Cadou, Jean Follain, Max-Pol Fouchet, Léon-Gabriel Gros, Louis Guillaume, René Lacôte, Roger Lannes, Pierre Reverdy, Jules Supervielle, Jean Vagne, etc.

Ces *Cahiers de France et de Belgique* avaient pris, en quelque sorte, la relève des *Cahiers nouveaux* fondés à Paris, en 1937, sous la direction de M^{me} Lucien Forges, Delphine Marti étant secrétaire de la rédaction. En cette année 1937, un numéro triple (juin-juillet-août) publiait un hommage à Joris-Karl Huysmans à l'occasion du trentième anniversaire de sa mort. On y trouvait, entre autres, la signature de René Dumesnil. Fernand Verhesen y tenait la chronique des livres belges.

J'ai lu, dis-je, votre revue dans La Vallée-aux-Loups où j'ai dû venir pour réparer l'outrage de la sottise de l'infâme nosodoche Broussais¹. A ce sujet, merci pour votre écho de sympathie et mille grâces pour les lignes que vous consacrez au *Lunain* où j'espère bien vous recevoir et vous honorer, comme il se doit, quelque jour.

J'ai écrit 200 vers dans cette Vallée de chateaubriandesque mémoire où le Dr Henri Le Savoureux me remet sur pied de telle façon que je retrouve ma vaillance de naguère, avant le scandale Broussais, et qu'il me soit donné de correspondre plus souvent avec vous.

L'hebdomadaire *Aux Écoutes* (N° du 27 mai) a publié un chaleureux article intitulé *Louis de Gonzague Frick* où je suis dépeint sous mon plus véritable aspect.

Quant aux *Cahiers Nouveaux* (j'y reviens) je les ai fait (*sic*) plaisir à plusieurs personnes de mon entourage et chacune d'elles en a reconnu l'attrait pécunier².

Je suis donc heureux de vous féliciter collectivement en vous souhaitant mille choses heureuses dans le domaine des lettres et des autres.

Amy en bien fidèle amitié poétique et ma main dans la très confraternelle vôtre,

L. de G. F.

87 rue de Chateaubriand à Chatenay-Malabry (Seine)

(*Carte postale.*)

28 mars (1940)³

Mon cher confrère,

Le chef d'îlot lunanien⁴ m'a fait parvenir votre revue et votre recueil « Passage de la terre »⁵. Si notre planète ne comptait que des habitants

1. En mai 1939, Louis de Gonzague Frick s'était rendu « en consultation » à l'Hôpital Broussais pour ses maux d'estomac. Son langage précieux et ses attitudes maniérées avaient inquiété les médecins, si bien que le poète fut dirigé vers l'asile psychiatrique d'Angers. Là encore, parce qu'il se plaignait des latrines malodorantes, il fut soumis à un traitement rigoureux, puis aiguillé vers le pavillon des fous furieux qui le maltraitèrent. Il parvint cependant, dit-il, à sauver son monocle ! De cette aventure Broussais qui dura six jours, Louis de Gonzague Frick disait que ce fut son « affreux méchef ».

2. *Pécunier* : du latin *peculiaris* (spécial, remarquable).

3. Louis de Gonzague Frick s'est réfugié chez des amis, à Auxerre.

4. Chef d'îlot lunanien : concierge (ou responsable de quartier, en temps de guerre) de la rue parisienne du Lunain, dans le XIV^e où Louis de Gonzague Frick habitait depuis 1932 ou 1933.

5. *Passage de la terre* : recueil de Fernand Verhesen, paru en 1940 (Arts graphiques, Bruxelles).

de votre qualité, elle serait un lieu de délices, car votre poésie cosmique touche à tant de choses qu'elle nous prend dans ses rayons, dans le nimbe merveilleux de sa spiritualité.

Mes remerciements et mon attention la plus fidèle, la plus fervente.
L. de G. F.

actuellement 48 rue Joubert, Auxerre (Yonne)

A Herman Frenay-Cid ¹

(Carte au cachet indéchiffrable)
(1946 ?)

Lundi (de nuit)

Mon cher confrère,

Les 3 Dauphins ² ont lu avec délectation votre chronique d'une allure de grand seigneur. Vous portez un nom qui m'a toujours ravi et que j'aime faire retentir devant mes *hôtes lunaniens* ³.

Mille grâces encore. Mais quand donc m'enverrez-vous quelques uns de vos nouveaux poèmes ? Oublieriez-vous que je suis avant tout *un lecteur* transverbérant ⁴ (voir à ce sujet l'admirable Henri Vandeputte, Charles-André Grouas, etc) ⁵.

1. Herman Frenay-Cid, né à Ougrée, le 14 mars 1891, a publié des poèmes et des romans. Pendant plus d'un demi-siècle, il a multiplié les chroniques de littérature et de folklore dans la presse (quotidienne ou périodique) et à la radio. Le 31 décembre 1946, un familier de l'École du Lunain, Charles Melaye, écrivait à Herman Frenay-Cid : « Je suis encore sous le charme des propos gonzague-frickiens tenus hier dans la Maison de Lunanie sur votre œuvre... etc. Le même correspondant proposait à Herman Frenay-Cid des pastiches de Verhaeren, de Max Elskamp, de Rodenbach... Tout ceci prouve que les écrivains français de Belgique étaient à l'honneur dans le salon littéraire de Louis de Gonzague Frick.

2. Il s'agit vraisemblablement de trois dirigeants (?) ou animateurs des Éditions du Dauphin (rue de la Tombe-Issoire, 43, Paris) où parut un des recueils de Louis de Gonzague Frick, *Quantité discrète*, « avec un dessin perceptif colorié de la Phalérinienne ». La plaquette — contenant un prologue, trente-quatre poèmes inédits de Louis de Gonzague Frick — a été achevée d'imprimer, le 20 août 1946, par Paul Harambat, à Paris. La chronique d'Herman Frenay-Cid s'intitulait « Thrène pour Louis de Gonzague Frick ».

3. La *Schola lunanorum* groupait les amis et les admirateurs du poète qui collaboraient à la revue *Le Lunain*.

4. *Transverbérant* : perçant, pénétrant. Le mot appartient au vocabulaire de la mystique, mais Louis de Gonzague Frick lui restitue l'acception de l'étymologie latine. Il a eu très souvent recours à ce procédé.

5. Les lettres de Frick à ces deux amis belges semblent irrémédiablement perdus.

Ma femme La Phalérinienne ¹ vous adresse toutes ses affabilités et, quant à moi, je demeure votre affectionné sodaliste *monoclé* par la déesse myrionyme ².

Louis de Gonzague Frick

(1946)

Mon cher Confrère,

Mes éditeurs sont très contents d'être entrés en relations épistolaires avec vous. Ils trouvent que vous êtes un parfait gentilhomme et je pensais comme eux même avant d'avoir pris connaissance de votre généalogie.

Merci pour vos poèmes ; ils attachent par leur noble concentration, leur limpide émotivité — je ne prends pas ce terme dans le sens médical !

Comme il est regrettable que vous ne puissiez joindre de quelque manière que ce soit mes amis M. M. Charles-André Grouas et Henri Vandeputte.

Un ex / de *Quantité discrète* a été expédié à M. Firmin Cuypers ³. Je connais ses critiques et je me plais à croire qu'il jugera avec sagacité mon ouvrage. Je n'oublierai pas que c'est à votre bonne grâce que je devrai son article.

Paris se trouve dans un noir marasme au point que je ne reconnais plus ma ville natale... La Belgique me tenterait, mais il est fort difficile aujourd'hui de changer de résidence.

Vœux phalériniens et affection dévouée.

Luis ⁴ G. F.
1, rue du Lunain

1. Rappelons que Louis de Gonzague Frick avait choisi le pseudonyme de Phalère pour signer son rez-de-chaussée de *Comoedia*. Phalère était le nom d'un héros grec, du peuple des Lapithes, qui participa à l'expédition des Argonautes et vainquit les Centaures, symboles de la Barbarie. Comme Barrès, Louis de Gonzague Frick entendait s'opposer aux Barbares.

Quand il fonda le *Lunain*, il signa « le Phalérinien », et sa femme devint, tout naturellement « la Phalérine », puis « la Phalérinienne ».

2. Cette déesse adorée sous des noms très divers est sans doute la Poésie. Louis de Gonzague Frick tenait au titre de « monoclé ». *Sodaliste* : du latin *sodalis* (ami, compagnon, confrère).

3. Né à Tirlemont, le 15 février 1902, mort à Bruges, le 17 septembre 1948, Firmin Cuypers a dirigé, à Gand, la *Flandre littéraire* de 1922 à 1930. Il a publié des essais sur Bruges et sur James Ensor. Les chroniques auxquelles fait allusion Louis de Gonzague Frick auraient paru dans le *Journal de Bruges* ou dans le *Carillon*.

4. Luis, par affinité espagnole avec le « Cid » de son correspondant.

Mercredi 30 octobre 1946

Mon cher Confrère,

Mille grâces, que dis-je ? Deux mille puisque nous sommes deux, la Phalérinienne et moi dans *Quantité discrète* !

Votre opinion m'est très précieuse et concorde précisément avec celle de M^r Charles-André Grouas, 62, rue Joseph Bens, à *Uccle*. Comoedia, de Bruxelles, a publié une *Lettre ouverte* à L.G.F. qui peut-être ne vous a pas échappé.

Je voudrais vous faire part de *trois projets* importants qui sont sur le point d'aboutir, mais pourquoi faut-il que, depuis 3 jours, je souffre abominablement d'une recrudescence de spasmophilie ¹.

Puissé-je aller mieux avant longtemps de manière que la joie me soit donnée de vous écrire plus longuement.

Je vous prie de me savoir profondément à vous dans le *Dénaire* ² — qui est le nombre divin (O mon poète affectionné)

Louis de Gonzague Frick
1, rue du Lunain
Paris

10 novembre (1946 ?)

(Dans le coin gauche de la lettre)

Je vous ai fait envoyer un numéro de revue ³ entièrement consacré à Guillaume Apollinaire.

Mon cher Poète,

Je croyais que les vrais évatès ⁴ — et vous appartenez à cette catégorie — ne se trompaient point.

1. Allusion à un mal auquel le patient donnera d'autres noms au cours des années de souffrances qui vont suivre.

2. *Dénaire* : mot employé par les Cabalistes pour désigner le nombre *Dix*. Louis de Gonzague Frick emprunte souvent des mots à la Cabale.

3. Il s'agit vraisemblablement de la revue *Rimes et Raisons* (Albi) qui, en 1946, consacra un cahier à Apollinaire.

4. Évatès ou évates : druides qui s'occupaient spécialement de l'étude des sciences naturelles et du soin des sacrifices. On trouve des articles signés « Évatès » dans la revue *Le Lunain*. Dans le N^o 20 (avril 1939), Évatès parle de la kinésithérapie. Dans le N^o 21 (juillet 1939), un autre article d'intérêt médical s'intitule « Chez le Dr Henri Le Savoureux à la Vallée aux Loups. » La dernière phrase indique à suffisance que le pseudonyme d'Évatès dissimulait très peu Louis de Gonzague Frick lui-même : « Du reste, le docteur Le Savoureux n'est jamais

Faites-moi la grâce de croire que

La Phalérinienne

est bien ma femme, née dans le Calvados, mais parisiennisée (*sic*) depuis sa 13^e année. Notre délicieux Charles-André Grouas la connaît fort bien et admire ses compositions plastiques — mais en revanche La Phalérinienne place très haut l'œuvre de notre ami, qui fera partie de l'*Atome lunanien*¹ si mon projet aboutit. Et bien entendu je songerai à vous dès le 2^e opuscule collectif.

Mon éditeur delphinal² m'avait annoncé son départ pour Bruxelles, mardi dernier, et m'avait promis d'aller *vous voir*. Peut-être a-t-il dû écourter son voyage. J'aurais beaucoup aimé que vous prissiez contact avec lui.

Nous entendrons avec un très sensible plaisir votre voix (radiophonique)³ si vous voulez bien me prévenir.

La Phalérinienne vous adresse ses pensées délicates et je vous prie de me savoir, à vous, dans une fraternelle élévation d'âme.

Louis de Gonzague Frick
1, rue du Lunain

Sènov⁴, je veux bien.

J'ai signé Phalère le rez-de-chaussée littéraire de *Comoedia* entre les 2 guerres, puis le Phalérinien dans *Le Lunain*.

14^e

A Berthe Bolsée

Nous ne pouvons envisager de publier ici les quelque cinquante lettres adressées à Berthe Bolsée⁵ par Louis de Gonzague Frick, en

pris de court, grâce non seulement à sa science, mais encore à ses innombrables ressources introspectives, à sa subtile compréhension du cœur humain et sans doute le génie de Chateaubriand, merveilleusement étendu dans son empyrée, parmi le cortège des puissances célestes, communique-t-il à l'inclyste Contadin de la Vallée, charmeur lyrique de la jwidie, ses divines influences, ses fluides inégalables en même temps que s'orne des 'lys balzaciens' la corbeille enchantée de la doctoresse Plekhanov.»

1. *Atome lunanien* : dans le sens d'élément indivisible, — à moins qu'il ne s'agisse d'une francisation burlesque de l'anglais « at home ». Louis de Gonzague Frick se complaisait dans ces ambiguïtés.

2. *Delphinal* : des Éditions du Dauphin.

3. Allusion aux chroniques littéraires que Frenay-Cid donna à la radio belge de 1946 à 1960.

4. Le mot et la phrase sont inintelligibles.

5. Née à Vaux-sous-Chèvremont, le 21 décembre 1905, Berthe Bolsée a fait carrière dans l'enseignement, comme son amie Élise Champagne à qui

raison du caractère très personnel de cette correspondance. Ces lettres s'échelonnent entre le mois d'août 1954 et la fin de 1957, c'est-à-dire à une époque où le poète, diminué, souffrait atrocement. Il entretenait fréquemment sa correspondante de ses médecins et des remèdes qui lui étaient prescrits. En outre, des allusions à la vie privée se mêlent d'une manière bizarre aux considérations d'ordre politique. Tout cela relève d'une étude psychologique située en dehors de notre propos limité.

On se contentera donc de reproduire les premières et les dernières lettres qui donnent le ton de ces relations épistolaires. Pour le reste, quelques extraits d'intérêt général et des bouts-rimés à la sauvette suffiront à indiquer que l'ensemble de ces missives et schédules — pour adopter le langage frickien — est de nature à plaire aux fervents de la petite histoire littéraire et même aux explorateurs de la linguistique.

(Cachet postal : 2 août 1954)

1, rue du Lunain, XIV^e

Madame Berthe Bolsée
« Verlainienne »,
25, rue Boden
Vaux-sous-Chèvremont
Pce de Liège, Belgique

Madame,

J'avais lu dans *Les Cahiers Tousseul* votre étude sur Madame Élise Champagne et elle n'a pas manqué de retenir mon attention la plus sympathique.

elle a consacré un essai. Son œuvre poétique est abondante : une trentaine de recueils où chante un lyrisme fervent, parfois mal contenu. L'Académie royale de langue et de littérature françaises lui a décerné récemment le Prix Bouvier-Parvillez pour la continuité de son travail d'écrivain fidèle à un émerveillement perpétuel devant la vie. Si elle entretint une correspondance avec Louis de Gonzague Frick, c'est parce que les lettres « torrentielles » du poète parisien amusaient la « contadine » qui, s'exprimant sans vocables savants, se tenait à mille lieues des salons littéraires. Les admirations de Berthe Bolsée vont de Villon à Claudel en passant par Verlaine qui lui a inspiré un petit recueil : *Chants de bénédiction pour un poète maudit*. Voilà pourquoi, sur l'enveloppe de sa première lettre à la poétesse, Louis de Gonzague Frick lui donne le titre de « Verlainienne ». En 1959, un an après la mort de son ami parisien, Berthe Bolsée a publié un *Luminaire pour Louis de Gonzague Frick* (Éditions Bourdeaux-Capelle, Dinant) avec un « Salut » de Bernard Guillemain et Claude Pichois.

Vous voulez bien m'adresser votre plaquette fort joliment présentée sur Paul Verlaine. Il me faudrait entrer dans maints détails de la vie de (*sic*) pauvre Lélian pour vous en parler comme je le souhaiterais.

Telle qu'elle est, votre poésie chante une admiration que l'on découvre aisément dans son œuvre. Quant à sa vie, il n'était pas nécessaire d'en parler avec toutes les rigoureuses précisions qu'elle comporte. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus d'après les témoignages des écrivains qui le fréquenterent. En tout cas, vos différentes pièces contiennent, toutes, des qualités de sentiment, d'élévation et d'attachement. L'on a tellement écrit sur ce poète maudit que beaucoup se perdent dans les méandres des descriptions. Votre dessin joint la sincérité à une grâce d'admiratrice pour l'Élu, car vous déclarez que rien ne dépasse son œuvre.

J'apprécie cette bravoure, ses élans, ses évocations — conformes à ceux ou à celles de ses fervents.

Pendant la guerre de quatorze, je songeais à l'ami de Mallarmé et notais entre autres choses :

*Verlaine est dans la source et parmi les myrtilles,
Et crée une musique où la douleur scintille.*

Vous voyez, par ces deux vers, que nous ne sommes pas éloignés loin (*sic*) de l'autre.

J'ajouterai que votre recueil est bien divisé et qu'il pourra faire aimer davantage certains des lecteurs de Paulo (*sic*) ! Soyez heureuse : votre but est atteint.

Je vous prie, Madame, de vouloir bien accueillir les fleurs symboliques et oblamineuses ¹ du Lunain.

Louis de Gonzague Frick

(Cachet postal : 20 août 1954)

Chère et gentiment « curieuse » Consœur,

Quoique je sois très souffrant depuis cinq jours (cinq, premier nombre sphérique d'après les arithmologues), je tiens à répondre, sans tarder, à votre schédule du 16 août, selon mon habitude.

Il est préférable que je n'écrive point, pour vous, une vie de Verlaine, avec ses faits précis et ses velléités ! N'auriez-vous jamais eu sous les yeux *La touffe de sauge* de Laurent Tailhade, un ami proche de Lélian ² ? Donc que je ne lève pas le rideau de la comi-tragédie verlainienne. Tenez-vous-en à l'image que vous vous êtes faite du camarade de Mallarmé qui correspondit beaucoup avec lui. Je désire que votre modèle ne soit

1. *Oblamineux* : qui dure longtemps sans se corrompre.

2. Après la *Touffe de sauge*, Laurent Tailhade a parlé longuement de Verlaine dans *Quelques fantômes de jadis* (Société des Trente, Messein, Paris, 1913).

retouché en rien. Aimez, choyez, révérez le lyrique de *Sagesse*, mais soyez plus réservée à l'égard d'*Invectives* (jugées comme vous savez par R. de Gourmont), de *Chansons pour Elles*, d'*Odes en son honneur*. Je ne citerai pas d'autres recueils.

Merci pour les amabilités dont vous me comblez — et tout particulièrement pour les hauts glaïeuls dont parle l'auteur d'*Hérodiade*.

Maintes bonnes pensées à Madame Élise Champagne. J'ai remis dimanche son ouvrage à M. Bernard Guillemain (agrégé et non docteur en ce qui touche la philosophie).

Je me dis, chère Consœur, votre bien attentionné,

Louis de Gonzague Frick
1, rue du Lunain

(*En annexe*)

Sixain-mascotte !

*A Madame Berthe Bolsée,
qui porte la triple orchidée,
j'offre mon plus pur madrigal
Pour son glaïeul, chassant Baal,
Par son pouvoir anagogique,
Selon toute bonne logique.*

(Schola lunanorum)

L G F

(*Au verso de ce billet, un curieux dessin à la plume — volutes, festons, arabesques — de M^{me} Frick dite la Phalérinienne.*)

Du 29 septembre 1954 :

Il faudrait être Laurent Tailhade qui a dit dans *Vitraux* l'éclat, la fragrance et tant d'autres choses que l'on trouve en les fleurs de M^{me} Élise Champagne. Remerciez-la, je vous prie, de ma part, pour son envoi qui embaume royalement le Lunain.

Du 8 octobre 1954 :

(*Sur l'enveloppe, en haut, à gauche*)

Madrigal lunanien

*Chez Madame Berthe Bolsée
Nous ne buvons pas la bolée,
Mais une sorte de moly¹
Homérique, et croquons le fruit
D'une précellente magie
La bouche à peine cramoisie !*

1. *Moly* ; plante merveilleuse — une sorte d'ail — que Mercure donna à Ulysse (d'après Homère) pour le préserver des enchantements de Circé.

Du 9 octobre 1954 :

J'ai toujours eu de magnifiques amis dans votre pays et je leur ai trouvé les plus hauts enthousiasmes. Je sais comprendre les habitants d'un pays qui n'est pas le mien et en particulier les Belges. J'ai connu et fréquenté la famille de votre illustre avocat E. Picard qui accueillit si bien Laurent Tailhade ! De sorte que j'aimerais que vous fissiez un sort à ma note profondément déférente ¹ et amicale.

Du 17 octobre 1954 :

(Au verso de l'enveloppe)

École du Lunain, fondée en 1936, Paris XIV^e.

*L'école du Lunain
N'est pas du tout la lune...
Paris et Pampelune
Le savent — et l'humain
De tout lieu, sans lacune.
C'est la philosophie
Sérieuse, ô cher Kant
Où peu nous chaut le cant ² ;
Et puis la poésie,
Cela renouvelé
Par plus d'un penseur-né*

Le Promoteur

.....k

Quatrain catégorique

*Oui soudain, Berthe Bolsée,
Je sens mon âme envolée,
Mais vers quelle splendide région :
Celle de votre constellation.*

Une annexe à la lettre du 26 octobre 1954 représente une dame dont la crinoline est ornée d'avions batifolant parmi les nuages. La dame tient elle-même un avion... Au recto du carton, le poète a écrit :

1. Le A majuscule insiste sur l'orthographe ancienne adoptée par Louis de Gonzague Frick.

2. Cant : affectation de pruderie.

*Voici la chèvre olénienne ¹
 Et cette Flamme Oebalienne ²
 Venant de Vaux-sous-Chèvremont
 Dans un périple admirabond.*

Louis de Gonzague Frick

Au verso :

*Je la vois sur le cheval du Grand Telchius ³,
 Puis dans sa vive course et trouvant un ensemble
 De mythes zénithaux — ivresse du « Palus » ⁴
 Et parmi les relais noblement elle assemble
 Les volants velvétins ⁵, à travers plus d'un tremble,
 Car le poète peut changer le trot et l'amble
 D'après son gré lyrique et bien tel qu'il lui semble.*

L G F

Du 28 octobre 1954 :

Malgré ma crise de la nuit dernière, je me suis rendu, ce matin, au Cimetière Montparnasse où l'on célébrait le trentième anniversaire du grand artiste Edouard de Max que j'ai beaucoup admiré et aimé. Hélas ! Il n'y avait là que des gens — non vus depuis 30 ans — et qui m'ont paru très déplumés : seul Roger Gaillard, acteur et poète, a prononcé les nobles paroles qui convenaient. Mais la fidélité n'existe guère ; je l'ai encore constaté ce matin ! L'ingratitude du cœur des hommes n'est point pour surprendre un vieux loup tel que moi, et dont le masque n'a pas changé très sensiblement, me dit-on.

Que pensez-vous du chancelier Konrad Adenauer qui vient d'être accueilli *triomphalement* aux États-Unis. Il est, selon moi, tout à fait exceptionnel attendu qu'il compte 79 ans. Bismarck ne dura pas aussi longtemps que lui, je n'ai d'ailleurs pas à vous l'apprendre, et je vous ai déjà dit le très grand bien que je pense du président Mendès-France qui s'entend aussi parfaitement que possible avec le chancelier allemand. Il existe de méchants esprits qui tâchent à renverser notre président, mais je crois que celui-ci sortira victorieusement du combat. Sa présence à la tête du gouvernement est essentielle à la France, qui sans lui, tomberait en pleine collabescence ⁶...

1. De *Olénia* : nom que les Anciens donnaient à l'étoile de la Chèvre.
2. D'Oebalie, région de la Grande Grèce, aux environs de Tarente.
3. *Telchius* : un des écuyers de Castor et Pollux.
4. S'agit-il du vin que l'on récolte dans les palus de la Gironde ?
5. *Velvétins* : de velvet, velours de coton.
6. *Collabescence* : faiblesse.

En annexe à la lettre du 28 octobre 1954 :

Le seul Pays

*Derrière ton cabriolet
Mon rêve trotte coquet ;
Ne vois-tu l'inspiration
Briller, éclairs d'invention :
Car je veux que le temps se suspende
Au nadir, et puis qu'on me rende
Gai, veuf de sa roue, Ixion ;
Vite, qu'il vienne prendre place
Et qu'on le panse et qu'on le fasse
Revivre au baume de l'Amour.
Oh ! plus l'ombre d'un vastadour ¹,
Dans cet équipage mythique
Qui ne part point, — et je l'indique —
Pour le climat patagonique
Et ne se plaît, vraiment, qu'au seul
Pays de Tendre — sans écueil !*

Louis de Gonzague Frick

Du 30 novembre :

J'ai reçu dimanche dernier la visite du groupe de *La Tour de Feu*, très intéressante revue publiée à Jarnac, et comportant quelque 150 pages. J'ai donné votre adresse au directeur, le poète Pierre Boujut qui m'a promis de vous inscrire à ses services. Il y avait, notamment, avec lui Adrien Miatlev (alias Jérôme de Welstheim) tenu pour l'un de nos plus doctes écrivains en science ésotérique. Il a écrit un poème — presque spontanément — sur moi et la pudeur m'empêche d'en reproduire une strophe, l'éloge y étant mille fois au-dessus de ce que je mérite. Il a fait cinq croquis de mon visage, accompagnant chacun d'eux de quelques vers. « Il ne nous reste plus que Louis de Gonzague Frick », a-t-il écrit dans un mouvement de brûlante amitié littéraire.

Dans une lettre datée du 9 décembre 1954, Louis de Gonzague Frick recopie un certain nombre de dédicaces ornant les livres de sa bibliothèque :

A mon très cher ami L. de GF
au plus cher de mes amis,
son admirateur

Guillaume Apollinaire

1. *Vastadour* : au XVI^e siècle, soldat assurant le service de terrassier ou de mineur.

Au pur et noble artiste L. de GF

Léon Deubel

A Louis de Gonzague Frick, l'un des plus beaux noms de la littérature
Joseph Delteil

Pour L G F, au dernier aristocrate de France dans la poésie et dans
la vie, au plus fidèle des amis, avec mes plus profonds sentiments, à
Madame avec mes meilleurs hommages

Alexandre Mercereau

A mon très cher et très beau poète Louis de Gonzague Frick, fraternel
hommage d'admiration et d'amitié

Laurent Tailhade

A L G F
Prince du Lunain

Jean Paulhan

Voici un poème annexé à la lettre du 23 décembre 1954 :

EPHIALTE ¹

A Berthe Bolsée
velis plenissimis ²

Je me morfonds au nosodoche ³
Dans une solitude claustrale,
J'éloigne le narcissisme ⁴
Car il me refléterait
Sous une forme péjorative
Et je rejette mon atroce aujourd'hui
Afin de repasser les souvenirs heureux
Lorsque rien ne me faisait vaciller,
Ne mettait au tourment mon esprit,
Prompt à satisfaire le désir de mes hôtes.
Que nul ne se retourne sur moi,
Je ne suis même pas la pierre d'un chemin
Qu'une promeneuse eût prise entre ses mains
Comme un objet de jeu, deux minutes ou trois,
Eût lancé soudain au fond du la (lac ?) avoisinant
Je me trouve frigide, à tels moments,

1. *Éphialte* : cauchemar ou démon.

2. *Velis plenissimis* : à pleines voiles. Souvenir de Cicéron...

3. *Nosodochium* : hôpital.

4. *Narcissisme* : miroir.

Et presque au bord de mourir
 Tant l'angoisse m'assiège, me démembre,
 Et je n'entrevois que des ombres stygiennes ¹
 Peuplant mon avenir non défini.

Louis de Gonzague Frick

D'une lettre de fin décembre 1954 :

Jean Cocteau a dit à un ami commun que la poésie était finie maintenant, qu'il fallait se retourner vers les grands spectacles ! Je pense que la poésie peut encore exister grâce aux très *nobles esprits* qui s'y consacrent. Mais ils sont peu nombreux, et trop de recueils se ressemblent. Vous avez groupé aux *Cahiers* une équipe qui infirme l'opinion de l'ami de Raymond Radiguet que je connus le second (après Georges Gabory, l'auteur de *Dames seules* ² !).

J'ai prié M^{me} Marie-Jeanne Durry, de la Faculté des Lettres, de vous envoyer son nouvel ouvrage : *Effacé* (les deux dernières lignes du recueil expliquent ce titre). Sans doute l'avez-vous déjà reçu. Je lui consacre un petit « courrier ». C'est le moment d'exercer « vos doctes désulturations » ³ sur votre lyre heptacorde...

D'une lettre du 18 janvier 1955 (dont l'enveloppe s'orne d'un quintil ⁴ et de deux quatrains également... puérils) :

Juliette Greco dit dans un cabaret noctiluque ⁵ l'illumatin ⁶ « Enfance » ⁷. Je viens de la reprendre et, à parler net, je trouve que le chantre des Ardennes délire au point que l'on ne trouve là que des fragments sporadiques de proses rythmées, des reflets de phantasmes ! Et que les phrases sont dures, se heurtent, s'écorchent, s'assassinent les unes et les autres. Ce n'est pas là l'Arthur que je préfère ; il s'en faut de beaucoup. Il se déclare saint, savant, piéton et maître du silence !

Une lettre du 16 mai 1955 contenait un article destiné à un journal de Verviers.

-
1. *Stygien* : venu du Styx, le fleuve des enfers.
 2. Le titre exact du livre de Georges Gabory (né à Paris en 1899) est *Poésie pour dames seules*.
 3. Du latin *Desultura* : exercice de haute école, de haute voltige, art de sauter d'un cheval sur un autre. D'où le style désultoire.
 4. *Quintil* : pièce de cinq vers sur deux rimes ; ici, il est monorime.
 5. De *noctilucus* : qui luit pendant la nuit.
 6. *Illumatin* : mot inintelligible. Allusion aux *Illuminations*.
 7. *Enfance* : la deuxième des *Illuminations* d'Arthur Rimbaud.

Cachet postal : 18 août 1955

Chère rêveuse,

Vous ne me dites pas si vous avez reçu l'opuscule de l'éminent critique M. Julien Deladoès, 19, rue de la Longue Haie, à *Bruxelles*. Plusieurs articles lui seront consacrés dans la *Réforme*, l'*Avenir*, etc.

M. de la Doès (à l'état civil) est un grand gentilhomme qui écrase nos vilains *velches* qui ont de terribles ennuis, mérités, au Maroc !... Il n'est pas permis de se moquer du monde à ce point. Nos militaires au cimetière !

Il paraîtra, en octobre, une seconde édition de l'opuscule *considérablement* augmentée et contenant 6 ou 7 poésies (inédites) de votre :

Uphirien (?)
et
très affectionné,
L.G.F.

Affabilités de
La ϕ ¹

Du 3 février 1956 :

Je publie de nouveau des chroniques dans l'organe officiel de Ville-neuve-sur-Lot, et j'y ai parlé, ces jours derniers, non pas de la Virgo castissima... mais de Stendhal... et Cupidon. Vous savez que le consul-écrivain était un grand passionné, « un cochonard » en termes vulgaires et qu'il se faisait subtiliser ses napoléons par les « pallagues » ² italiennes ou autres !

S'il vous est possible d'expédier un ex. de votre ravissant ouvrage à l'érudit de très bonne souche M. Claude Pichois, 3, rue Pierre Demours, 17^e, il vous remerciera dans un langage élégantissime. La thèse qu'il prépare sur Philarète Chasles avance et elle sera richement documentée. Dites-moi à l'occasion ce que vous pensez de cet étrange Philarète, ami de Chateaubriand, de Sainte-Beuve, du baron A. de Saint-Priest et de toutes les célébrités de la 1^{re} partie du siècle chu.

Mon ami, M. Jean Cocteau, vient de m'envoyer de *Milly* une fort belle page de préface pour mes *Oddiaphanies*, mon titre le plus rare et qu'aiment beaucoup les hôtes de Lunain, meublé délicieusement par votre tendre souvenir.

1. La lettre grecque *Phi* désignant la Phalérinienne.

2. *Pallagues* : du grec *Pallax* (courtisane).

Cachet postal : 11 juillet 1956

Lettre écrite par M^{me} de Gonzague Frick mais dictée et signée par le poète. La Phalériniennne a orné chacun des trois feuillets de bandeaux horizontaux et verticaux où figurent en rouge grenat, en vert et en violet, des animaux fantastiques et ces élémentals dont il a été question précédemment. Chaque feuillet est écrit avec une encre correspondant à la couleur des dessins.

Ma très chère Amie,

Quelle bonne lettre, que d'excellentes pensées à mon égard. Vous êtes certainement l'une des amies qui me connaissez le mieux. Tout ce qui a été écrit sur moi et sur mes vagues petits livres est faux, archi-faux. Dans cette monstrueuse guerre de 14, il a été beaucoup écrit sur moi dans les livres et les revues. D'ailleurs, à vous parler franc, depuis cette époque, je suis certainement l'un des hommes les plus malheureux du monde. Quand mes rubriques sont passées dans d'autres mains que je n'ai pas à qualifier, l'on a commencé par être flagorneur à mon endroit, et peu à peu les littérateurs que j'ai connus (ah quels littérateurs ! de littérature — *sic* —) se sont rapidement éloignés de moi. Notez que je ne me suis pas laissé prendre à ce sujet ; je les ai démasqués tous et fort rapidement, ils m'ont paru odieux. Ceux que j'avais aidés par la plume et la parole sont devenus des monstres et du reste on trouverait difficilement autre chose dans le pays où j'ai eu le grand malheur de naître. Tout ce que j'ai fait alors n'est qu'une suite d'échecs, car l'on a tout fait pour que je tombe sous la joie (?) de ces êtres abjects ; vous savez d'ailleurs qu'après 14 tout a commencé à changer en pis, et qu'il ne me restait qu'une chose à faire : prendre mon chapeau et m'enfuir de l'immondice de cette troupe ; il fallait voir la tête à double jeu que me faisaient cette espèce, cette racaille, cette canaille, il n'y en a pas un seul que je quitte avec regret. Au contraire, c'est avec joie que je n'entendrai plus parler de tous ces voyous.

[Feuillet vert]

On ne peut s'imaginer ce qu'est devenue la vie de Paris, un prostibule¹ où un être quelque peu délicat et sensible ne peut pas vivre sans crever en présence d'un spectacle aussi odieux.

Je vous prie de vouloir bien tenir pour parfaitement exact ce que je vous rapporte. Dans les 2 dernières années de ma pauvre existence, j'ai eu l'honneur et l'exultation de vous connaître. Rien d'autre ne vaut

1. De *prostibulum* : lieu de prostitution.

un maravédis, et pourquoi regretter la mort puisqu'elle est l'accident irrémédiable de notre hyène d'existence. Je vous ai caché combien j'avais souffert ces temps derniers. C'était un supplice, une torture sans précédent, car je n'ai jamais eu la chance de mettre la main sur un médecin qui ne fût pas en même temps un aigrefin. Ah cette engeance, ne m'en parlez point ; elle est à vomir.

Depuis quelques jours, j'ai trouvé un masseur qui n'est pas dépourvu de notions en médecine, et croit même pouvoir me tirer de cette nevros (*sic*) d'angoisse qui me fait souffrir sans arrêt. Je ne veux pas formuler de prédictions, mais je doute que je puisse remonter le courant, car j'ai chu aussi bas qu'il est possible.

Je ne quitte pas le lit, où la vie m'a toujours paru encore plus odieuse qu'elle n'est dans la réalité. J'ai écrit 5 articles pour l'Écho de Savoie qui attendent leur tour pour paraître. Il y en a un notamment sur les médecins, mais j'ai dû, comme bien vous le pensez, réprimer mon opinion. Je ne sais où je serai quand ils paraîtront.

[*Feuillet violet*]

Il ne me serait pourtant pas désagréable que vous les lussiez, car je crois, quoi qu'il arrive, ils pourront vous intéresser quelque peu.

Pour ma poésie, je vous dirai franchement qu'elle m'a toujours laissée (*sic*) un grand doute, en ce qui concerne mes proses je suis moins sévère, parce que beaucoup de personnes m'ont dit qu'elles retenaient agréablement leur jugement.

Ne cherchons donc pas à le démolir, car je ne suis pas un entrepreneur de démolitions, mais simplement un homme très réservé dans tout ce qu'il fait.

Quant à votre poésie, elle m'a plu tout de suite par ses nombreuses qualités, de fraîcheur, de naturel, de jet d'âme et de rythme, et de leur personnalité qui ne fait aucun doute, comme j'ai écrit tout cela dans mes articles à vous consacrés et le plus sincèrement du monde.

Vous êtes une poétesse de race, et vous méritez notre net coup de chapeau. En votre présence, nous savons que nous nous trouvons face à un cœur véritablement profond et d'une âme très pure que rien ne saurait cotir¹.

J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire, mais dans l'état où je suis, voilà qui me paraît assez difficile, car n'oubliez pas que je suis dans la plus désespérante position. Nerval n'est pas grand chose à côté de la douleur que j'ai portée et qui ne s'est jamais décrochée de mon cœur. Sachez, ma très chère amie, qu'il vous appartient tout entier, et je suis heureux de pouvoir vous l'écrire sous la plume de la Phalérinienne.

L.G.F.

1. *Cotir* : meurtrir.

Plusieurs lettres furent écrites par M^{me} Frick. L'une d'elles fait allusion à un oratorio de Paul Palgen à paraître chez Seghers et à la chronique publiée par Louis de Gonzague Frick dans le *Thyrse* de juin 1957.

Et voici la dernière lettre (du 24 décembre 1957) écrite par M^{me} Frick, mais signée par le poète :

Grande et Charmante Amie,

Merci maintes fois de votre lettre si touchante, si poétique. Une belle âme comme on en rencontre peu.

Je suis extrêmement malade et peux à peine correspondre avec mes amis les plus chers, je ne sais comment cela se terminera. La vérité est que je souffre au-delà de toute possibilité, vous pensez que dans ces conditions je ne m'occupe plus de la poésie, et qui, d'ailleurs, pourrait s'en occuper dans l'état tragique où je suis.

J'ai eu l'occasion de lire quelques uns de vos poèmes fort bien tournés. Mais actuellement ce plaisir même m'est refusé.

Je vous adresse nos meilleurs souvenirs en cette fin d'année que je souhaite heureuse pour vous, et vous prie d'agréer, excellente Amie, nos affections les plus sensibles.

Louis de Gonzague Frick
1, rue du Lunain

A Elise Champagne ¹

De nombreuses lettres de Louis de Gonzague Frick à Élise Champagne ont fait l'objet d'une publication dans les Annales de l'Université de Toulouse, par les soins du professeur André Lebois

2. Née à Liège, le 14 août 1897, Élise Champagne fut longtemps professeur d'École Normale. Son œuvre de poète est dominée par l'angoisse et la pitié. Elle a chanté la tristesse des faubourgs. Les titres de ses premiers recueils indiquent une désespérance révoltée : *Le portail entr'ouvert* (1923), *Poèmes de l'impasse* (1926), *Taciturnes* (1928), *Le mur sans porte* (1929), *Mont-de-Piété* (1931), *La cité des ombres* (1935). Ses livres plus récents — auxquels Louis de Gonzague Frick fera allusion — reprennent le thème de la fraternité compatissante sur un mode élégiaque. Partagée entre le sens de l'incommunicabilité et un populisme lyrique, Élise Champagne témoigne d'une ferveur et d'une vigueur que l'on retrouve dans un récent recueil de nouvelles : *Parties de cartes*. Berthe Bolsée a écrit : « Élise Champagne, qui tient par toutes ses fibres à la Wallonie et spécialement à Liège l'Ardente, est la personnification de la mentalité et du caractère de cette ville au cœur français autant que belge. »

qui m'a demandé de présenter ces lettres et de les commenter. Nous en donnons ici une autre série annotée tant bien que mal, laissant à ces lettres leur valeur documentaire, — le document étant parfois plus humain que littéraire.

[Cachet postal : 24 (?) octobre 1954]

Bien chère Amie in....o (?)

Vous devez jubiler, car M. Paul Guth écrit dans le *Figaro littéraire* que la palme de la Poésie revient à la Belgique. Je m'associe à votre joie, et voilà qui va peut-être hâter l'anacomide¹ de notre Berthe Bolsée dont je m'occupe beaucoup, vous le savez. Si l'on peut envoyer les médicaments que lui propose le grandissime neurologue M. Louis de Gonzague Frick, ma femme les lui expédiera aussitôt. Car il faut absolument épargner à notre Infante très choyée les abominables progrès d'une déception.

Quant à moi, il serait question d'entrer dans un Établissement qui sache guérir ou sensiblement améliorer les dystonies. Mes souffrances sont terribles, ce qui ne m'a pas empêché d'assister, hier, à la commémoration du 30^e anniversaire du grand Édouard de Max². Bien que ce grand seigneur se dévouât à la Poésie, il n'y avait devant sa tombe qu'un seul poète qui ne ressortît pas au théâtre et dont vous trouverez le nom au bas de ces feuillets. J'ai reçu [pour « revu » ?] des gens qui vinrent chez moi, sur ma rive droite natale, à leurs débuts. Ils paraissaient représenter le moins gracieux tableau à cause de leur vieillesse marquante, de leur enlaidissement. Un de mes amis intimes me dit : C'est vous qui avez conservé votre éphébie... malgré vos grandes douleurs causées par les suites de ma névrose d'angoisse. Et je souhaite, ma Poétesse bien aimée, que vous le pensiez aussi quand je baiserais vos mains lyriques avec autant de dévotion que l'Ermitte de Fontenay-aux-roses³. Je suis content que ma lettre pathétique, adressée à mon vieil ami, vous ai (*sic*) valu le galant billet que j'annexe à ma lettre. Si vous voulez bien m'en croire, ne bougez plus ; une autre occasion se présentera bien, qui vous permettra de correspondre avec le grand écrivain.

Tous les bons fluides du Lunain, cet adytum osphalien⁴, sont tournés vers vous et j'imagine que vous devez ressentir les vibrations de nos deux cœurs de kabbalistes !

1. *Anacomide* : rétablissement de la santé.

2. Le célèbre acteur De Max, mort en 1924, avait séduit vraisemblablement Louis de Gonzague Frick par ce qu'on a appelé son « maniérisme expressif ».

3. Paul Léautaud, appelé plus loin « le solitaire de Fontenay ».

4. *Adytum* : sanctuaire ; *osphalien* : lombarde, secret comme les reins que seul Dieu peut scruter, selon l'expression biblique.

L'automne parisien est assez doux, de sorte que, même en nos rêves, nous ne songeons guère à la Côte d'Azur.

J'ai reçu la visite de mon ami familier M. Bernard Guillemain qui se trouve à un doigt de devenir le vôtre attendu qu'il vous apprécie fort et la suave Berthe aux pieds mignons ¹ !

Comme je vous l'ai dit, il n'y a que le Président Pierre Mendès-France qui soit capable de redonner à la France une sève nouvelle, un retour de cette aménité qu'elle a perdue depuis la pénultième guerre. Où se trouve aujourd'hui, chez nous, la politesse raffinée de Stéphane Mallarmé ? Et nous n'avons plus, hélas ! de Duc de Morny, une belle figure de ma galerie ². Et je n'oublierai pas celle du maréchal de Saint-Arnaud qui échangea une longue correspondance avec mon père qui fut l'un des premiers officiers de marine à entrer dans Sébastopol ³.

Aujourd'hui, la civilité est devenue infiniment rare, de Valenciennes au Cap d'Antibes ! Quand je rencontre un confrère, il me jette un vague bonjour sans le faire suivre de Monsieur, titre auquel je crois avoir quelque droit. Oui, Paris, dans l'ensemble, s'est odieusement vulgarisé. Aussi, je me rappelle avec une douce émotion l'urbanité de mes anciens camarades de Condorcet. Le plus riche de mes Labadens ⁴ de 1894-15-16 (*sic*), etc, m'avait élu. Je lui soufflais si bien ses leçons que personne ne s'en est jamais aperçu. Il me demandait de lui désigner ceux de nos collègues (où) il pourrait, sans les gêner, distribuer des écus et des pistoles. Il voulut m'en remettre à moi-même quelques uns que j'employai pour l'achat de timbres. Mais il y a des siècles que je ne suis plus « timbrophile » comme se plaisait à mettre « cette qualité » sur ses suscriptions un baron

1. Toujours cette manie ridicule de prendre... le contrepied de « Berthe au grand pied ».

2. On ne voit pas à quel titre le duc de Morny (mort vingt ans avant la naissance de Louis de Gonzague Frick) pouvait figurer dans la galerie du poète. Est-ce parce qu'il mêla politique, vie mondaine et spéculation financière ? Est-ce à cause du *Nabab* et d'Alphonse Daudet ?

3. Le père mystérieux de Louis de Gonzague Frick participa-t-il à la guerre de Crimée aux côtés du maréchal de Saint-Arnaud ? Celui-ci, on le sait, mourut du choléra avant la fin du siège de Sébastopol, en 1854. Rappelons que nous n'avons pas trouvé le père « putatif » de Louis de Gonzague Frick parmi les correspondants du maréchal de Saint-Arnaud. Les lettres éditées en 1855 étaient adressées à la famille du grand soldat. Nous n'avons pu consulter la réédition de 1864, enrichie d'une introduction de Sainte-Beuve. Un seul point reste acquis : le parrain de Louis de Gonzague Frick (qui avait également signé comme témoin au bas de l'acte de naissance) était un ancien officier de marine, officier de la Légion d'honneur. Plus loin, il sera question d'un « beau-père » aussi fantômal.

4. Le mystère entoure cet ancien camarade de pension aussi bien que le baron belge philatéliste dont il est question plus loin.

belge qui m'avait consacré toute son amitié à l'époque où je commençais à lire Cicéron ¹ !

Le couple lunanien est totalement à vous, à votre poste.

L.G.F.

Cachet postal : novembre 1954 ?

Bien chère Amie
et noble Lyrique,

« Dans la vie, personne n'aime personne ; personne ne comprend personne : chacun est seul, tout seul, parmi les millions d'êtres qui l'entourent. »

Vous avez reconnu à cette phrase l'accent du cher Octave Mirbeau qui, écrivant cette phrase, songeait surtout à la France, comme le confirme le dernier fascicule de la revue *Quo Vadis ?* Et je pense, en effet, que la France n'a fait que déchoir depuis la mort du noble poète et pamphlétaire André Chénier.

J'annexe à ce billet une *Épître oddiaphane* qui, je le présume, touchera votre cœur magnanime. Soyez prudente envers Paul Léautaud ! Son petit et juste éloge de votre groupe n'amènera pas un abonné de plus, ni même un lecteur occasionnel. Pourtant, si vous y tenez absolument, faites part de votre projet au solitaire de Fontenay. Dites-lui que cela n'entre pas dans vos habitudes, mais qu'il vous serait très agréable, tout de même qu'à vos amis, de passer outre à votre façon d'agir en faveur d'un écrivain que vous et les vôtres aiment profondément et depuis maintes et maintes triétérides ². Attendez sa réponse sans tourment et, bien entendu, laissez choir votre idée si Paul Léautaud se montrait réticent.

Le Salon de Poésie s'est ouvert le 4 ct, dans les salons de la Coupole ; j'ai envoyé une petite pièce de vers, sachant que je ne serais là qu'espèce de poids mort. Et le samedi 20 de ce mois, il y aura, sur la crête de Montmartre, le dîner Apollinaire auquel j'assisterai de mon lit, car mes souffrances dépassent ce que l'on peut se représenter...

Guillaume Apollinaire ne m'a jamais parlé de ses voyages à l'étranger. Nos entretiens roulaient sur l'esthétique — l'auteur d'*Alcools* se montrait discret avec moi sur les autres questions — car vous savez sans doute que j'ai connu son impérieuse mère à Monaco. Il vint quelquefois chez celle qui me mit au monde quand ses amours avec Marie Laurencin devenaient tempétueuses (*inter nos*) et son amie, déjà nommée, se pré-

1. La plupart des expressions latines utilisées par Louis de Gonzague Frick sont empruntées à Cicéron.

2. *Triétérides* : période de trois ans.

sentait aussi rue N.-D. de Lorette pour demander des conseils à ma très tendre maman, décédée, à 76 ans, en 1931, quatre ans après mon beau-père, écrivain-économiste et rédacteur principal dans je ne sais combien de journaux financiers et d'établissements bancaires.

Ci-joint une chronique de Guermantes (Gérard Bauër) que j'apprécie beaucoup pour ses élégances et son équité — mais pourquoi écrit-il *en agir*, expression qui aurait fait bondir Racine le père qui la reprochait à son fils. L'on doit dire, correctement *en user* — en agir est du mauvais parler. Mais, aujourd'hui, l'on en (*sic*) est pas à cela près.

Savez-vous que je corrige les *Avis* au lecteur d'une revue précitée et qui baragouine dans ce genre de textes dont je m'occupais scrupuleusement dans les revues fondées par votre serviteur, et celles qu'il me fut donné de rénovier, changeant les titres, toujours mal venus.

Merci pour la coupure sur Le Roy de Saint-Arnaud dont mon père, ayant combattu à ses côtés, nous entretenait. Cette race n'existe plus dans nos républiques populacières. Aussi, quoiqu(*sic*) admirant Pierre Mendès-France, je doute pleinement qu'il parvienne à relever le niveau de nos mœurs, à redonner « au peuple le plus spirituel de la terre »... un semblant, à tout le moins, de politesse... A Paris, les gens qui nous connaissent nous abordent en nous lançant un vulgaire bonjour (ou bonsoir) sans faire suivre ce titre de Monsieur. Il est vrai que ceux-là ne sont plus des Messieurs mais des malappris, comme j'ai pu le constater à la cérémonie Edouard de Max où je me suis mussé, ahuri qu'un Guillot de Saix¹ (il semblait sortir d'un tas de neige polluée) se place d'autorité à la tête des Amis d'Oscar Wilde qu'il n'a jamais connu ni vu. Il alla chercher sa documentation wildienne notamment chez un de mes plus anciens amis : Louis Latourrette, disparu l'an dernier — et qui eut l'honneur (c'était un beau lettré, indianiste pour le surplus, ô Maitreya !) de s'asseoir à côté du grand Irlandais au bar Calisaya qui fut celui de mes premières années littéraires.

Pour nous résumer, renvoyez-moi seulement *Épître oddiaphane* et Guermantes et gardez pour vous cette courte poésie de désolation — et que vous pourriez montrer à quelques intimes !

Berthe Bolsée a eu la chance de tomber sur une bonne doctoresse qui, par le « quiétyl », la débarrasse rapidement de son commencement de dépression.

En ce qui me concerne, je cherche toujours un médecin, à Paris, qui puisse améliorer ma dystonie. Je pourrais vivre jusqu'à cent ans — que les puissances suprêmes m'en gardent ! — sans trouver l'ombre d'un neurologue vraiment compétent. La médecine est *maintenant* pratiquée *ici* par des farceurs, lesquels ne pensent qu'à faire un grand nombre de

1. Dans son important ouvrage sur Oscar Wilde, Philippe Jullian écrit (p. 389), à propos des apocryphes qui pullulent autour de la légende wildienne : « Guillot de Saix traduit une douteuse *Jézabel* »...

visites (3 ou 4 minutes) afin de grossir le plus possible leur bougette¹. L'on devrait installer le Veau d'or place de la Concorde.

La Phalérinienne, qui vous salue le plus gentiment du monde, est exténuée — car c'est elle qui me donne 4 ou 5 ou 6 fois par jour et par nuit mes médications : piqûres de phosphate de codéine, dunaphorine — et la suite...

Je vous prie de me savoir entièrement acquis à votre dévotion.

Louis de Gonzague Frick

Laissez Paul Guth. Je crois qu'il ne tiendra pas compte d'une lettre complémentaire. Je lui ai signalé votre groupe.

Cachet postal : 2 janvier 1955

Bien chère Amie,

J'ai tout de suite écrit à M. Jean Cocteau ; quant aux autres membres (que je connais), il me paraît difficile de les toucher à 3 jours de l'attribution du Prix G.A.² que vous remporterez. Tel est mon souhait avec maints autres y compris ceux de la Phalérinienne.

Un de nos plus importants organismes ayant appris que je souffrais derechef du terrible mal dont vous sortez à peine, a cru devoir mettre à ma disposition un médecin qui me visite une fois la semaine. Très doux et très humain, il veut me débarrasser de ma dystonie, laquelle, cette fois, me ravage atrocement.

J'ai proposé d'autres dédicaces à notre tendre Berthe Bolsée qui vous dira celle qu'elle a retenue, plus précise et plus synthétique, etc.

L'*Écho* m'a dit, dans une lettre amicale, que mes chroniques plaisaient beaucoup à sa clientèle !... J'userai de cette opinion en votre *faveur* chaque fois que cela me sera possible.

Vous avez dû lire, dans le *Flâneur*, mon article sur G.A. (souvenirs) et, sans doute, dans le *Figaro littéraire*, un texte (L.G.F.) de fin d'année. Je me suis là complu dans un euphuïsme renouvelé et qui, je l'espère, vous divertira...

J'ai fait envoyer à notre Berthe struttopode (*sic*) le nouvel ouvrage de M^{me} Marie-Jeanne Durry³, agrégée des lettres et docteur en la même

1. *Bougette* : bourse.

2. Prix Guillaume Apollinaire.

3. Marie-Jeanne Durry a bien voulu nous communiquer une copie des lettres qu'elle a reçues de Louis de Gonzague Frick, notamment celle où il est question

branche et poète particulièrement subtile. Demandez-le lui de ma part (il s'intitule *Effacé*) et cette femme de qualité vous l'expédiera, car j'entretiens avec elle d'excellentes relations littéraires et amicales.

Merci de tout cœur de ce que vous m'écrivez à propos de mon portrait. Je pense que la reproduction en sera réussie.

Excusez-moi de ne pas m'étendre davantage dans ce billet (oddia-phané aussi). Je me trouve si mal en point qu'il me faut recourir à un laconisme qui n'est pas dans mes habitudes.

Maint et maint gracieux compliments de la Phalérinienne — et je vous prie de me savoir *profondément pénétré* de votre esprit élevé et de votre art si noble.

Quaedam generosa virtus

L.G.F.
(votre serviteur et ami)
1, rue du Lunain (14^e)

Prière de montrer la pièce ci-jointe à B.B. Et merci ¹.

Sur un feuillet annexé :

L'on m'apporte *Génération*s. Titre ambitieux (dans le sens non péjoratif, bien entendu) et hardi ! J'ai d'abord lu quelques pièces d'une facture ferme, puis j'ai repris le livre, de l'alpha à l'oméga et je constate avec plaisir que toutes vos pièces forment un harmonieux ensemble. L'on suit votre idée directrice, d'émotion en émotion, et l'on approuve cette synthèse de l'histoire des hommes à travers les temps anciens jusqu'à cet aujourd'hui. Le chant mélancolique est relevé par un noble espoir jailli des profondeurs de votre tempérament qui nous offre :

*L'Enfant sacré des Génération*s.

Quel grand périple parcouru avec vous, qui prenez la figure d'une nouvelle Vestale ruisselante des « beautés vernaies » — et l'on applaudit à votre réussite de poète au cœur plus frais que la première fleur éclose sous le soleil de mai, du mai vraiment joli par votre grâce vivifiante et vos tendres sourires.

Merci de tout mon cœur fidèle.

de Berthe Bolsée et de sa chronique dans les *Cahiers Jean Tousseul*. Dédicacéant *Abrupta nubes* à sa correspondante, le poète écrivait : « A cette femme distinguée qui renouvelle sa flamme d'érudite et de lyrique au centre de l'Œuf de l'Univers selon la tradition des mages de Chaldée. »

1. Il s'agit de la copie (faite par Louis de Gonzague Frick) d'un poème de Julie Forest : *La nuit du poète*. Ce poème (« à la mémoire de Guillaume Apollinaire et pour Louis de Gonzague Frick, son ami ») a paru dans la revue *Le Lunain*, en novembre 1938, n^o 17.

Cachet postal : 7 septembre 1956

Chère Poétesse
et Grande Amie,

Êtes-vous rentrée à Liège ? En tout cas, votre carte mozartienne me prouve que votre dépression est vaincue. Je m'en réjouis. Ce mal est peu connu des médecins ; c'est pourquoi ils ne peuvent guère améliorer tel cas, comme le mien, par exemple, qui se nomme *anxiété mixte* et qui fait très fortement souffrir ceux qui en sont atteints.

J'aimerais recevoir de vos nouvelles plus complètes et j'espère que vous ne tarderez point à me les donner. Vous m'avez mis en relation avec Berthe Bolsée qui est devenue l'Amie aimée du Lunain où son beau nom résonne souvent.

Je compte publier en bref ¹ un nouvel ouvrage ; une pièce vous est *dédiée*. Mais je ne sais pas encore exactement quand il paraîtra. Sans doute chez Debresse (38, rue de l'Université) et qui mettra le petit volume en vente au prix de 500 frs l'exemplaire. Voulez-vous connaître son titre que j'ai déjà indiqué, je crois, à Berthe Bolsée ? Le voici :

Enif,
joyau zénithal ²,

avec un exorde de phlogistique ³ par Jérôme de Welteim qui rédige la chronique des poèmes à *La Tour de Feu* ⁴.

Les Phalériniens vous mandent la quintessence de leurs pensées.

Dernière lettre (8 ou 9 février 58 ?).

Très chère Élise Champagne,
(*Amicissima perfaceta* ⁵ et *castissima*)

L'anacomide que nous annonce votre schédula mitissima ⁶ a plongé le Lunain dans la solation ⁷. Mais il ne faut pas arrêter tout traitement

1. Vieille expression pour « bientôt ».

2. Ce recueil parut après la mort du poète, en 1959, aux Éditions Ophrys, à Paris.

3. *Phlogistique* : incendiaire ou brûlant.

4. Les rapports de Louis de Gonzague Frick avec la *Tour de Feu* devraient faire l'objet d'une étude particulière. Cette « revue internationale de création poétique » est toujours animée, à Jarnac, par Pierre Boujut et par son « Comité des arcanes ».

5. *Perfaceta* : spirituelle, très plaisante.

6. *Schedula mitissima* : billet très doux.

7. Au sens de *solatium* : soulagement, satisfaction.

afin de prévenir ces douloureuses crises d'alyisme. Voyez votre thérapeute (ceux de Belgique sont bien supérieurs aux nôtres, corrompus par un esprit de lucre et dont la bonne éducation est mythique depuis que des frelampiers ¹, vieilloques (?) et galefretiers ² sont entrés dans ce corps ! . .

J'ai composé sur la page de garde de *Statures lyriques* une dédicace — et si vous la trouvez « vraiment séodaliennne (?) », c'est à votre enthousiasme d'altesse lyrique que je le dois. La Phalérinienne vous expédiera ce nouvel ouvrage avec sa vivacité de passereau !

Berthe Bolsée, toujours si douce, si suave et bondissante comme la Chèvre-Muse ³ est devenue l'enfant chérie des cœurs phalériniens. Je consacre à son « Goût du Bonheur » une centaine de lignes encomiologiques ⁴. Elle le mérite pleinement. Ses poèmes sur l'Ibérie sont pourvus du plus véridique espagnolisme. Quelle très fine compréhension de ce pays de Góngora, de Quevedo et de Calderón !

Paul Léautaud m'écrit de la Vallée-aux-loups ⁵ qu'il est quasiment aveugle, qu'il peut à peine écrire 5 lignes, sous les plus pénibles difficultés. Jean Royère s'est mué en le Silenciaire de la rue Franklin. Quant à Jean Cocteau, mon ami depuis plus de 4 décennies, je le tiens pour l'artiste littéraire le plus intelligent — et pour ce qui concerne son imagination, elle est la poésie en sa robe matinale — car sa jeunesse nous émerveille. C'est lui qui a donné le plus extraordinaire jugement sur la virgoncule Minou ou Minette ⁶ (mots qui conviennent au catze théophilien). Cette poétesse « prodigieuse » ne serait rien de moins, à ses yeux de lynx, qu'une naine octogénaire retouchée par la chirurgie esthétique et ses pièces lui paraissent légèrement séniles...

1. *Frelampier* : homme de peu, bon à rien.

2. *Galefretier* : pauvre hère, va-nu-pieds.

3. *Chèvre-muse* : parce que la poétesse habite Chèvremont.

4. *Encomiologiques* : élogieuses, sinon dithyrambiques.

5. Paul Léautaud était à la Vallée-aux-Loups (chez le docteur Le Savoureux ?) depuis le 21 janvier 1956. Il y mourra un mois plus tard, le 22 février. Dans son *Journal littéraire*, à la date du 20 décembre 1947, il se demandait ce qu'étaient devenus trois écrivains oubliés : Camille Mauclair, Jean Royère et Louis de Gonzague Frick. Du troisième il écrivait : « Précieux, affecté, rare, dans ses allures et propos comme dans ses écrits. Extrêmement soigné dans sa mise. D'une politesse parfaite. Une sorte de dandy. » Suivent des anecdotes et quelques détails biographiques assez vagues. — Mauclair est l'auteur du *Soleil des morts*, biographie romancée de Mallarmé, écrite du vivant du poète. — Jean Royère dirigeait « la Phalange » à laquelle collabora Louis de Gonzague Frick. *Silenciaire* : allusion à Paul le Silenciaire, poète byzantin du VI^e siècle ?

6. *Virgoncule* : petite vierge. Il s'agit de Minou Drouet tenue, à l'époque, pour une enfant prodige. Les mots « catze théophilien » forment une allusion inintelligible.

Ma Schulamite ¹ et moi ne sommes pas débarrassés de tous maux ; mon anxiété a des répercussions physiques fort pénibles — et notre zothèque ² est transformée en magasin d'apothicaire !

La coupure semble être de Frenay-Cid ; je vous la réexpédie dans l'ex des Statures que Jacques Hébertot a agrémenté d'un *Lever de rideau* aussi pathétique qu'élégamment écrit.

Pour conclure, je vous offre le lys hiératique ou le zamet ³ dont l'arôme vous sera bénéfique, je le sais — en attendant l'envoi d'un livre assez étoffé, et pour lequel m'est venu à l'esprit ce titre : *Oddiaphanies* qui a reçu l'agrément des grands héliotropes portés doctement par un groupe — le plus égrégien — des Lunaniens...

Que les hygéliaux ⁴ soient avec vous et fassent de votre demeure « le palais des dames palazines » ⁵.

Je vous prie d'accepter les tendres pensées de ma femme et de me croire tout entier à vous en l'illustre souvenir de David de Haniscampy (?) qui découvrit un 5^e élément, lequel alambiqué des quatres (*sic*) premiers, constitue notre art divin.

« Médulleusement » à vous, ma Poétesse choyée de Wallonie.

Louis de Gonzague Frick

P.S. M. Jean Cocteau me fait parvenir de Milly une page de toute magnificence pour *Oddiaphanies*.

Au verso de l'enveloppe, à côté de l'adresse de l'expéditeur :

Jean Royère vient de décéder à 83 ans.

Sous la patte de l'enveloppe :

J'ai cueilli :

*La trine Rose absconse au fond des Harmonies
Dont l'insigne pouvoir défait les simonies...*

* * *

*Toutes les belles se sont jetées
Dans les bras tendres des bien-aimés ;
Du bocage ont surgi les nappées
Et plus n'est-il de cœurs abosmés ⁶...*

1. *Schulamite* : allusion à la Sulamite dont le nom serait... germanisé en raison du mot *Schule* désignant l'École du Lunain ?

2. *Zothèque* : cabinet de repos ou d'étude, boudoir.

3. *Zamet* : variété de tulipe.

4. *Hygéliaux* : dieux de la santé, génies guérisseurs ?

5. Expression du *Roman de la Rose* : palatines, du palais.

6. *Abosmé* : abattu, repoussé, détesté.

Une lettre d'Albert Mockel

Ce premier dossier des relations épistolaires entre Louis de Gonzague Frick et les écrivains français de Belgique ne contient pas de lettres du poète français à Albert Mockel. C'est pourquoi nous sommes heureux de publier, en appendice, un curieux document qui nous a été signalé — comme les lettres à André Baillon et à Jean de Boschère — par M. Jean Warmoes. Il s'agit d'une lettre où Albert Mockel remercie Louis de Gonzague Frick de lui avoir envoyé des poèmes de guerre : Sous le Bélier de Mars.

Le manuscrit se présente comme le brouillon d'une lettre dont on ne sait si elle fut « recommencée » et envoyée. Quoi qu'il en soit, Albert Mockel en avait conservé le premier état, surchargé de corrections et d'ajouts. En exergue, de la main de Mockel : A Louis de Gonzague Frick à propos de « Sous le bélier de Mars », — ce qui marque une volonté de faire de cette copie une pièce d'archives.

Le choix du papier à lettres et la disposition du texte prouvent qu'en se relisant Mockel a eu des repentirs et qu'il a voulu nuancer sa pensée. C'est un témoignage précieux sur la personnalité et la « poétique » de Louis de Gonzague Frick.

19 janvier 1917

Mon cher poète,

L'état déplorable de ma santé depuis quelques mois est la seule excuse que je trouve à mon silence. J'aurais pu vous remercier immédiatement en deux mots, mais je tenais à vous dire plus au long mes impressions.

Votre livre, « Sous le Bélier de Mars », m'a un peu déconcerté au premier instant. Étonnement, d'abord, de ce que les sensations de guerre se traduisent en vous sous cette forme. Vous semblez avoir passé sur le front comme un promeneur souriant et désintéressé. Le ton d'une prose ironique s'y mêle parfois au lyrisme, et vous êtes tour à tour, — souvent tout à la fois — très familier et très précieux.

Tel vous étiez avant la guerre, tel vous êtes resté, et vos vers ne sont pas d'un soldat, mais d'un Parisien qui regarde comment les choses se passent quand on se bat. C'est assurément une marque de sang froid, de parfaite possession de soi, — l'indice d'une âme que les circonstances n'émeuvent point aisément. Cela même contribue au caractère de votre livre, où les dons de l'artiste l'emportent évidemment sur la sensibilité.

A vous relire, on sent le prix de ces contrastes. On voisine de tout près avec l'homme — je le devine spirituel et dédaigneux, un peu dandy,

plus élégant que naturel, — et lorsque vous nous avez mis ainsi en confiance, presque en amitié, la voix du poète s'élève, plus distante et plus pure. Or comme il sied de montrer les différences, et que le langage des dieux n'est pas le langage des humains, tout à coup votre vers se pare de mille recherches, il se divertit d'une mélodie subtile, il s'amuse à faire la chasse aux mots les plus rares du vocabulaire. Après quoi, puisqu'il faut tout de même vivre et que nous ne sommes pas de purs esprits, votre musique pirouette gracieusement autour d'une image, retombe avec souplesse, — et vous revoilà sur la terre.

Peut-être auriez-vous souhaité de moi une analyse plus détaillée, des histoires de techniques (*sic*) et d'écoles, que sais-je ? J'aime mieux vous dire tout simplement ce que j'ai éprouvé à vous lire et vous féliciter d'avoir su [— à mon étonnement peut-être —] mettre de la malice dans vos vers sans y tuer toute poésie. Plus tard peut-être voudrez-vous chanter sur un autre mode ; et je vous dis franchement que je l'espère, car vos dons vous permettent de prétendre à une œuvre plus égale et plus grande. Mais le présent recueil me séduit par ses qualités propres et ses charmants défauts, et vous n'aurez pas lieu de regretter ces pages, où vous vous êtes montré lyrique avec esprit.

Croyez-moi sympathiquement vôtre

Albert MOCKEL

Un « portrait » de Benjamin Constant par Madame de Charrière

Communication de M. Roland MORTIER
à la séance mensuelle du 9 novembre 1974

En pleine campagne hollandaise, non loin d'Utrecht, sur le territoire de l'actuelle commune de Maarssen, niché dans la verdure à l'écart des grands-routes, se dresse le château de Zuylen, dont les aménagements à la française réalisés au XVIII^e siècle n'ont pas entièrement oblitéré l'austérité primitive et la rigueur de lignes.

C'est là que naquit en 1740, le 20 octobre pour être précis, dans une riche famille noble, l'aînée de sept enfants, Isabelle Agnès Elisabeth van Tuyll van Serooskerken, plus simplement Belle pour les siens et pour ses amis, et qui devait s'illustrer en littérature sous le nom de Belle de Charrière. C'est là qu'elle grandit et qu'elle vécut jusqu'à son mariage, en février 1771, avec un Suisse de peu de fortune, mais de beaucoup d'esprit et de sagesse, Charles-Emmanuel de Charrière, précepteur de ses frères cadets, qui l'emmena vivre aux côtés de ses deux sœurs célibataires à Colombier, non loin de Neuchâtel. C'est ce même château dont elle rêvait de s'enfuir à vingt ans, alors qu'elle bafouait les préjugés de sa classe au point d'imaginer, dans le petit roman intitulé *Le Noble*, discrètement publié en 1762, que l'héroïne (qui lui ressemblait comme une sœur) franchissait les douves à pied sec, pour retrouver son amoureux, après avoir jeté à l'eau les nombreux portraits de ses ancêtres et de leurs collatéraux. C'est là enfin, au milieu de ces mêmes portraits parfaitement conservés, dans le décor admirablement préservé

qui fut celui de sa jeunesse, sous la « chambre bleue » où elle écrivait pour consigner ses rêves de jeune fille, que s'est tenu, du 12 au 14 septembre dernier, le premier colloque international consacré à la mémoire de cette femme remarquable, dont la beauté fut célèbre jusqu'à Berlin, que James Boswell et Benjamin Constant ont aimée, chacun à sa manière, et qui — lorsque sa correspondance sera intégralement publiée — apparaîtra peut-être comme la plus grande épistolière de langue française au XVIII^e siècle.

Si l'on veut connaître les détails d'une existence commencée comme une fête et qui s'achèvera dans la grisaille, l'ennui et la maladie, il faut lire une des nombreuses biographies qui lui ont été consacrées. Car le paradoxe de Madame de Charrière est que, jusqu'à présent, sa vie semble avoir intéressé davantage la critique et le lecteur qu'une œuvre assez malaisément accessible. Dans cette abondante littérature critique et biographique, qui commence avec Sainte-Beuve et qui se poursuit de nos jours, on trouve des Français, des Suisses, des Anglais, un Italien, quelques Belges, des Hollandais bien sûr, et même Simone de Beauvoir qui a choisi l'exemple de Belle, dans *Le deuxième sexe* (t. II, 1949), pour illustrer l'impasse de la condition féminine dans la société du XVIII^e siècle. Mais deux livres émergent dans cette masse : l'un est l'ouvrage monumental du Suisse Philippe Godet, *Madame de Charrière et ses amis* (2 vol., 1906), véritable somme d'érudition assemblée avec patience et amour, et qui est resté la base de toutes les études ultérieures ; l'autre est la biographie rédigée en néerlandais par notre compatriote Madame Simone Dubois, *Belle van Zuylen. Leven op afstand* (1969), qui a ouvert la voie aux nouvelles recherches entreprises depuis peu, et dont elle a été l'initiatrice.

Le problème du mariage, ou plus exactement celui du couple, a été au centre de la vie de Belle, comme il est au centre de presque tous ses romans et d'une partie de sa correspondance. Tout un livre (celui de la Baronne Constant de Rebecque et de Dorette Berthoud, publié en 1940) est consacré à ce que les auteurs appellent *Les mariages manqués de Belle de Tuyll*. Mais je m'en voudrais de céder ici à la tentation biographique, si puissante quand il s'agit de cette femme exceptionnelle, et je

me bornerai à souligner que l'échec de ces négociations matrimoniales fut la conséquence de sa supériorité intellectuelle, de l'idée qu'elle se faisait du statut et du rôle de la femme, du malaise que son esprit, sa verve, sa culture, mais surtout son indépendance, suscitaient auprès des hommes tentés de la courtiser.

Elle n'avait pas vingt ans quand elle rencontra en 1760, à un bal offert au Duc de Brunswick, un officier suisse au service des États de Hollande, le brillant Constant d'Hermenches, célèbre à La Haye pour ses succès galants et pour ses relations personnelles avec Voltaire. C'est Belle qui brisera la glace, contre tous les usages, en lui demandant : « Vous ne dansez pas, Monsieur ? » et de là naîtra une merveilleuse correspondance, qui durera de 1760 à 1775, et qui ne sera publiée qu'en 1909 par Philipp Godet. Belle y apparaît comme une jeune femme d'une exceptionnelle qualité intellectuelle et morale, d'une franchise qui étonne, et qui a parfois scandalisé, d'une curiosité inlassable, d'une vivacité de plume enfin qui fait dire à Constant d'Hermenches, pourtant blasé, qu'il la mettait « de pair avec Voltaire et M^{me} de Sévigné » (lettre du 17 novembre 1763). Leur relation ambiguë, intellectuelle et sentimentale à la fois, est un extraordinaire document, dont les protagonistes ne le sont pas moins, puisque Constant en viendra à échafauder (à l'insu des parents de Belle au début) un projet de mariage entre son meilleur ami, un officier savoyard catholique au service hollandais, et la jeune femme qui allait coiffer Sainte-Catherine. Le mariage ne se fit pas, pour bien des raisons, dont la plus décisive était certes le manque d'enthousiasme du futur époux, qui multiplia les préalables financiers et religieux. Un autre mariage qui ne se fit pas, mais dont il est permis de rêver dans une histoire littéraire imaginaire, est celui auquel songea un instant James Boswell, le futur biographe du Corse Paoli, l'infatigable interlocuteur de Samuel Johnson, et un des plus curieux voyageurs du XVIII^e siècle. Venu à Utrecht pour y approfondir le droit et y améliorer son français (la langue de la bonne société hollandaise), le jeune Écossais fut fasciné par celle qui se faisait alors appeler Zélide, et qu'il divertit énormément par son ton sentencieux, par ses perpétuels revirements, par sa naïve suffisance. Les papiers de Boswell datant de cette époque (1763-1765) ont été publiés seulement en

1952, et n'ont donc pu être utilisés dans le livre de Godet. On y trouve, sous la plume de Boswell, des aveux révélateurs : « She is a charming creature. But she is a *savante* and a *bel esprit*, and has published some things. She is much my superior. One does not like that », ou encore : « She would have unlimited dominion over men, and would overthrow the dignity of the male sex » (17 et 20 avril 1764). Gageons que tel fut aussi le sentiment de plusieurs parmi ceux que Belle-Zélide appelait alors ironiquement « mes épouseurs ».

Quand elle eut trente ans, elle fit un mariage de raison, alla vivre en Suisse et y devint romancière. Madame de Staël admirait beaucoup *Caliste* et Madame de Charrière devint, à Neuchâtel, le centre d'un cercle intellectuel d'une belle qualité. Sa vie se serait confondue avec son œuvre si elle n'avait fait à Paris, vers la fin de 1786, la connaissance d'un autre membre de la famille Constant, un neveu de M. d'Herminches, le jeune Benjamin Constant de Rebecque, alors âgé de dix-neuf ans et à la recherche d'une situation. L'histoire de cette célèbre liaison (le mot n'avait pas alors la connotation particulière qu'il a prise depuis) a été maintes fois retracée, par Godet, par Gustave Rudler, par Arnold de Kerckhove, par Domenico Zampogna, mais il a fallu l'ouverture du fonds manuscrit Constant à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne, le 1^{er} janvier de cette année, pour qu'elle prît enfin toute sa dimension intellectuelle, qui est considérable, et qu'elle se dégageât des préjugés romantiques qui la viciaient inconsciemment. C'est ce que je me suis efforcé de faire dans une communication au colloque de Zuylen sur *Isabelle de Charrière, mentor de Benjamin Constant*. Je n'y reviendrai donc pas, la matière étant d'ailleurs trop copieuse et trop complexe pour se prêter aux simplifications d'un résumé. Je me bornerai à dire que tous les problèmes de l'époque, y compris ceux de la Révolution, y sont abordés avec une intelligence, une originalité et un talent littéraire qui confondent le lecteur moderne.

Dans cette masse de lettres, toutes en français, un document insolite se détache, qui ne porte ni date, ni signature, mais qui est de la belle écriture régulière d'Isabelle. Il s'agit d'un texte anglais, intitulé *Character of M.B. Constant*. Benjamin a évoqué

à plusieurs reprises l'image un peu triste d'une Isabelle vieillissante, blessée par la vie, au scepticisme dévastateur, souvent bizarre, mais toujours au-dessus des médiocres et des idées reçues (voir les *Journaux intimes*, le *Cahier rouge*, *Cécile* et *Adolphe*). Nous ne possédions pas, jusqu'à présent, le portrait inverse de Benjamin vu par sa vieille amie, si ce n'est dans les remarques occasionnelles des lettres citées par Godet. Le « portrait anglais » est donc un document d'un intérêt considérable pour la connaissance du jeune Constant, car le ton chaleureux et presque lyrique par instants permet de supposer qu'il fut écrit avant la brouille de 1794, et le refroidissement qui s'ensuivit dans leurs rapports. Il n'est guère nécessaire de rappeler que le « portrait littéraire » était resté, depuis le salon de M^{me} de Sablé et les *Caractères* de La Bruyère, un genre littéraire et un jeu de société très apprécié. Isabelle avait composé dans sa jeunesse, en 1763, un auto-portrait intitulé *Le portrait de Zélide*, où elle s'analysait sans complaisance, mais aussi sans fausse modestie, et que Boswell cite pour justifier ses hésitations matrimoniales. Quant à l'emploi de l'anglais, il n'est surprenant que parce qu'il concerne un texte complet, car Isabelle adorait (comme le fera Stendhal) truffier ses lettres de mots ou de phrases d'un excellent anglais. En 1766, elle avait séjourné à Londres, y fréquentant l'aristocratie aussi bien que les « pubs », reçue à la Cour, mais aussi par le philosophe David Hume. Toute sa destinée s'inscrit dans ce prodigieux cosmopolitisme qui fut celui des élites de l'âge des « lumières ».

Penchons-nous maintenant sur le contenu de ces deux belles pages, dont voici le texte original et complet.

CHARACTER OF M. B. CONSTANT

By nation a Swiss, by inclination an Englishman, formed to acquire new talents and improve those he already possesses, while, at the same time, he neglects the first and perverts the second. Feeling the charms of friendship, and yet reasoning against his feelings, a slave to the passion of love, yet varying perpetually in its objects ; constant in versatility, in inconsistency consistant. An affectation of singularity forms a conspicuous feature of his character ; and this, tho at present attended with disadvantages, may in time prove beneficial, since if he continues in these sentiments, he must

in the end be a Christian. An Atheist professed, he maintains at the same time the cause of Paganism, and while he spurns Jehovah cringes before Jupiter, while he execrates the bigotry and laughs at the follies of superstitious Christians, yet makes the vices || of adulterous Deities the subject of his panegyric, and prostitutes his genius to support the ridiculous mummeries of its Priests. In politics warm, zealous, keen, invariable, he resembles an Englishman of the purest times ; and here, indeed, alone, we find an exception to his general character. He seems, indeed, to have drawn freedom with his first breath, and sucked the principles of liberty with the milk of his childhood. But it is impossible, in any respect but this, to pursue him thro the endless mazes of his character. He outdoes even Proteus himself. Now he is one thing, now another ; your friend, your foe ; your advocate, your accuser ; he supports you to day, pulls you down to morrow ; composes now a panegyric, now writes a satyr, and yet what is strangest of all, to use a simile resembling one in Helvetius, the basis of his character is still the same, for like the sea in a storm, when the surface is agitated by the most dreadful tempests and the billows run mountains high, the bottom is still found undisturbed and peaceable.

Ce qui donne, en français, à peu près ceci :

CARACTÈRE DE M. B. CONSTANT

De nationalité suisse, mais anglais d'inclination ; formé pour acquérir de nouveaux talents et pour améliorer ceux qu'il possède déjà, alors qu'en même temps il néglige les premiers et pervertit les seconds. Sentant les charmes de l'amitié et raisonnant pourtant contre ses sentiments ; esclave de la passion amoureuse, mais variant perpétuellement dans ses objets ; constant dans la versatilité, consistant dans l'inconsistance. Une affectation de singularité forme un trait marquant de son caractère, et ceci, bien que comportant à présent quelques désavantages, pourrait se révéler bénéfique à la longue puisque, s'il persiste dans ces sentiments, il doit finalement devenir chrétien. Athée déclaré, il soutient en même temps la cause du paganisme et, tandis qu'il rejette Jéhovah avec mépris, il rampe devant Jupiter ; tandis qu'il exècre le fanatisme et rit des sottises des chrétiens superstitieux, il fait pourtant des vices de divinités adultères le sujet de son panégyrique et prostitue son génie pour soutenir les ridicules momeries des prêtres païens. En politique, il est ardent, zélé, acharné, invariable, il ressemble à un Anglais des temps les plus purs, et en effet, ici seulement nous trouvons une exception à son caractère général. Il semble, en effet, avoir aspiré la liberté avec son premier souffle et sucé les principes de liberté avec le lait de son enfance. Mais il est impossible, sous tout autre rapport que celui-ci, de le poursuivre à travers l'infini dédale de son caractère. Il surpasse Protée lui-même.

Tantôt il est une chose, tantôt une autre ; votre ami, votre ennemi ; votre avocat, votre accusateur ; il vous soutient aujourd'hui, vous démolit demain ; compose un panégyrique, puis écrit une satire ; et pourtant, le plus étrange, pour employer une image qui ressemble à une comparaison faite par Helvétius, c'est que la base de son caractère est toujours la même, comme la mer pendant une tempête : alors que la surface est agitée par les tempêtes les plus épouvantables et que les lames se dressent comme des montagnes, le fond reste toujours tranquille et paisible.

* * *

Ce brillant portrait appelle évidemment quelques commentaires, d'ordre littéraire d'abord. On aura reconnu d'entrée de jeu la démarche antithétique qui constitue un des traits fondamentaux du portrait, et surtout du portrait-charge, depuis les célèbres portraits de La Rochefoucauld par le cardinal de Retz, et de Retz par La Rochefoucauld. Ce procédé se double ici par moments d'un jeu phonétique et langagier :

nation — inclination
consistant — inconsistant
usage ironique du nom Constant.

Car le noyau de ce portrait réside dans l'opposition entre constance et inconstance, le caractère de Benjamin se définissant par la versatilité. Mais cette donnée se renversera à son tour, puisqu'il apparaîtra que ce mouvement perpétuel n'est qu'un mouvement de surface, derrière lequel se profile une stabilité fondamentale que l'auteur découvre dans un amour profond de la liberté, ce qui rejoint la phrase initiale, un peu sibylline : « Anglais par inclination ». Conformément aux lois du genre, le portrait procède par renversements successifs, mais il s'en écarte dans son propos laudatif, puisqu'en définitive c'est bien d'un éloge qu'il s'agit.

Il est intéressant, d'autre part, d'examiner ce que le portrait nous apprend sur le caractère de Constant, ou dans quelle mesure il corrobore ce que nous savions déjà par d'autres témoignages. Et d'abord sur sa mobilité, tenue par beaucoup pour simple versatilité (on notera que le correspondant anglais « versatility » n'a pas la connotation péjorative du mot français). Belle de Charrière y voyait un effet de son intelligence hyper-critique et,

à certains moments, d'un désir de briller en se singularisant. Dans une lettre (toute française) du 27 novembre 1794, elle le définit soudain en anglais : « Too quick and witty to be steady and wise » (trop vif et trop spirituel pour être régulier et sage). Et Benjamin concédait de bonne grâce un défaut qui n'était que l'excès d'une qualité : « Croyez-moi — écrivait-il à Isabelle le 6 juin 1794 — nos doutes, notre vacillation, toute cette mobilité... vient, je crois, de ce que nous avons plus d'esprit que les autres. » Mais il refusait avec force l'accusation d'instabilité, d'incohérence. Le 26 mars 1796, après leur brouille donc, il lui écrit : « Je ne cesserai jamais de vous aimer... mon caractère est à la fois âpre et décousu, mais mon cœur n'a jamais varié ». Reste que Constant se savait mobile, volontiers paradoxal, jacobin devant les réactionnaires de Brunswick, libéral devant les extrémistes de tout poil, insolent avec les médiocres, écartelé dans ses relations féminines, trop intelligent pour se laisser entraîner par les élans du cœur, toujours divisé contre lui-même et plus soucieux de s'observer que d'agir : c'est bien ainsi que se dépeint le narrateur d'*Adolphe*, dont on remarquera qu'il est à la fois un habile plaidoyer et le plus terrible des actes d'accusation.

Si le « portrait anglais » nous éclaire déjà, à dix ans de distance, sur les hésitations et les états d'âme d'Adolphe-Benjamin, il nous apporte aussi la confirmation de ce que nous savions par d'autres voies de la pensée et des convictions intimes du jeune Constant, agnostique intégral, puis athée déclaré. La lecture des « philosophes » du XVIII^e siècle, et celle d'Helvétius en particulier, l'avait détourné de la foi de ses pères, ardents réformés, mais non point de la religion en tant que fait de culture et fait mental. Dès 1785, alors qu'il n'avait pas dix-huit ans, il se proposait d'écrire un grand livre sur *Le polythéisme romain*. Il y travaillera vingt-cinq ans, et le résultat, devenu *La religion, considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, ne paraîtra qu'après sa mort. Nous constatons ici combien sa curiosité pour le polythéisme ancien suscitait de malentendus, jusque dans son entourage le plus proche. Certes l'ouvrage de 1833, qui a été remis à l'honneur dans les dernières années par MM. Pierre Deguise et Patrice Thomson, ne ressemblait plus que de

loin à la machine de guerre conçue en 1785 ; or c'est celle-là que visent les remarques sarcastiques du « portrait anglais », lequel atteste de la part de Belle une certaine incompréhension à l'égard des études religieuses comparées. Mais Benjamin n'en était-il pas un peu responsable, lui qui relisait et corrigeait les manuscrits de son amie, mais refusait de lui montrer ses propres notes, griffonnées au dos de cartes à jouer ?

Jusqu'ici la part de l'ironie l'emporte résolument dans le « portrait anglais », mais elle va aussitôt se dissiper, puis disparaître, dans l'éloge du penseur politique. Le libéralisme de Constant y est présenté comme une conviction innée, indéracinable, presque viscérale, et nullement comme une position tactique. Là se trouve le vrai secret de ce Protée, toujours changeant en apparence, mais fondamentalement immuable sur l'essentiel. On admirera la prescience de Belle, qui a su voir dans l'amateur dilettante des années 1790 le chef de l'opposition libérale, et son plus intelligent penseur, sous l'Empire d'abord, sous la Restauration ensuite. Cet homme au cœur innombrable n'a eu, dans sa vie, qu'une grande passion : ce fut celle de la liberté. En dépit de ses réserves, de ses pointes caustiques, le portrait de Benjamin Constant est tout à l'honneur de son modèle, car si Madame de Charrière a vu les limites et les faiblesses de Benjamin, elle a su — mieux que quiconque — situer sa grandeur et reconnaître son vrai génie.

SÉANCE PUBLIQUE DU 30 NOVEMBRE 1974

Roger Caillois et le fantastique

Discours de M. Marcel Thiry

Au temps où régnait la conférence, on redoutait l'introducteur du conférencier qui tendait à faire de cette introduction un premier discours aussi long que le principal. Par l'usage que vous avez bien voulu, Monsieur, accepter de venir suivre avec nous, je m'aperçois avec un sentiment de culpabilité que nos séances publiques de fin d'année, du moins comme se présente celle dont une responsabilité m'incombe aujourd'hui, ne feraient peut-être pas autre chose que de consacrer cet abus. Elles l'auraient institutionnalisé, si je puis risquer ce vocable douteux dont le gigantisme est devenu bien encombrant dans ce pays depuis quelques années. Nous invitons quelqu'un de réputé pour sa prédilection et sa science de telle question à venir nous en instruire à notre tribune, et l'un de nous l'y précède, assurément pour le saluer et le remercier, mais aussi, me semble-t-il — et toujours en considérant le cas où nous sommes — pour qu'avant la voix de l'expert se fasse entendre celle du profane qui a suivi passionnément l'expertise. Le tort du système est visiblement dans cette partition égale du temps de parole entre les deux. Mais vous êtes habitué, Monsieur, à prendre les rites comme ils sont, aussi bien les bantous que les académiques.

En faveur de celui-ci je vous dirai, sachant que vous avez un faible pour les réalités voisines de l'irréel, qu'il se déroule chaque hiver en un lieu plus ou moins errant depuis que nous avons perdu certain palais dont la retrouvaille recule toujours dans la

brume de l'espérance administrative. D'évoquer ce palais, pour nous devenu fantôme aussi bien dans le souvenir que dans une futurologie, encore que matériellement sa masse de pierre inhabitée soit tous les jours sous nos yeux, aura été, cet après-midi, notre premier contact avec un fantastique.

Quand, au printemps dernier, quelqu'un ou plus d'un à la fois et aussitôt tout le monde eut émis chez nous le souhait de vous entendre en cette séance annuelle, comme tout naturellement il fut admis qu'on vous demanderait de parler du fantastique ou d'un de ses aspects. Et quand ensuite j'eus reçu l'honneur d'être chargé de vous accueillir, la première des réflexions qui m'occupèrent en préparation de notre rencontre fut de me demander si vraiment il était ainsi fatal que le sujet de votre discours fût celui-là. N'êtes-vous pas sociologue et grammairien, n'êtes-vous pas féru d'ethnologie, d'entomologie, de cristallographie, n'êtes-vous pas grand voyageur, n'êtes-vous pas moraliste puisqu'il n'y a pas un précepte de votre *Art poétique* qui ne puisse être transposé en règle de vie ? Ne pouvait-on donc vous laisser plus librement choisir entre tant de pays de l'idée et de la connaissance que vous avez explorés, et pourquoi une nécessité unanimement sentie devait-elle vouloir que si l'on s'adressait à vous ce fût pour vous écouter sur le fantastique ?

Or, me disais-je, nul esprit n'est moins fantastique. Cette « fureur de l'exactitude » que vous vous connaissez, cette exigence du vrai, qui vous ont fait prescrire à la poésie de servir avant tout (je vous cite) « l'image juste, issue de la seule imagination juste », alors que régnait — comme elle règne toujours — sur tant de poètes la croyance en la vertu des rapprochements incohérents pour faire jaillir l'étincelle d'étonner, c'est l'opposé de l'irrationnel, et cela semblerait devoir être la sorte de génie fermée aux inventions apparemment anarchistes du fantastique, lequel a sa ressource dans la transgression des lois vérifiées de ce qui est.

Cependant une tendance, celle sans doute qui nous intéresse à nos contraires, vous avait porté d'abord vers ce fantastique naturel que vous deviez nommer plus tard, vers ces étranges qui sont bien de notre monde physique, mais comme à sa frontière, et dont on dirait qu'ils habitent une zone de transition, de com-

promis, déjà touchée par l'imaginaire d'un monde extérieur. Vous qui, très tôt, deviez voir se confirmer par l'expérience votre instinct de tenir en observation méfiante les paroxysmes efforcés de la littérature, vous étiez attiré par des extravagances de la nature au-delà de ses bornes coutumières. D'abord vous avez voulu connaître la mante religieuse et distinguer sa vie de sa légende. Et, sans que je veuille rapprocher trop catégoriquement ces périphéries, du règne animal ou du règne littéraire, qu'on vous voit fréquenter alors, on relève qu'à la même époque vous entrez en surréalisme. Vous deviez en sortir bientôt en conséquence de la fameuse querelle des haricots sauteurs. Il fallait d'ailleurs que la recrue fût d'importance pour qu'on l'eût admise en acceptant sa cotisation sous la forme d'un texte qui me paraît contrer de plein choc le dogme de la révolution surréaliste, puisque la dernière phrase en éclate ainsi : « La poésie n'a pas droit à l'autonomie ».

Donc vos explorations de logicien né vous entraînaient alors d'une part vers des êtres de la nature qui sembleraient vouloir dérouter une raison naturelle, d'autre part vers des menées irrationalistes en poésie, au point que vous voulûtes éprouver celles-ci en vous y engageant. Alain Bosquet prononce, à propos d'une autre catégorie de votre recherche, celle du rêve, que votre logique est un fardeau dont vous aimeriez vous affranchir, mais en la rendant plus rigoureuse encore. Tel est bien le complexe, telle la riche contradiction interne de votre démarche dès son origine et tout le long de son progrès. Le goût du fabuleux, qui vous pousse à tant d'expéditions répétées vers toutes les régions du mythe, ne s'est-il pas dégagé du duel critique même où votre raison s'est toujours escrimée sur toute non-vérité ? Car on se prend souvent d'amour pour ce que l'on combat.

De le supputer m'a fourni peut-être la réponse à la question que je m'étais posée. On associe votre nom au fantastique comme on donnait aux conquérants le nom de la nation conquise, Germanicus ou l'Africain, usage qui séduit parce qu'il fait penser à un vainqueur toujours gagné plus ou moins secrètement par une assimilation à son vaincu.

Votre action sur le fantastique — je ne parlerai guère que des fantastiques en littérature, puisque nous sommes en réunion littéraire — reproduit d'ailleurs le type des grandes entreprises

de soumission. Vous avez divisé les forces de l'irréel en les définissant. Vous avez distingué à jamais ses catégories, le sacré, le merveilleux féerique, le fantastique de terreur, la fiction scientifique, l'hypothèse d'anticipation, les attentats contre le temps ; vous avez relevé leurs limites et mesuré leurs puissances. Vous les avez dénombrées et classées, voire installées dans une de ces réserves d'Indiens qu'on appelle anthologies. Vous leur imposiez ainsi ce pouvoir de recensement qui déjà du temps d'Hérodote pesait lourd, et de nos jours encore fut senti par certains comme une atteinte au droit de rester mal connus pour échapper à des inconvénients de la clarté. Mais contre votre dénombrement et votre classification il n'y eut pas de soulèvement des fables.

Le centre de ce règne, c'est le récit d'épouvante. La fibre même du fantastique, l'émoi spécifique dont ces trois syllabes sont chargées, on ne les sent pas le plus essentiellement vibrer dans les incantations du dieu ou du démon, dans l'histoire de Peau d'Ane ou dans la Belle et la Bête, dans les inventions de la futurologie ; le fantastique à l'état le plus intense est dans l'horreur qui nous prend quand il se manifeste que la Mort Rouge est entrée dans le bal, ou que le docteur Moreau a su charcuter des bêtes pour en faire des demi-humains et qu'il y a se cachant dans l'île une peuplade d'hommes-singes, d'hommes-porcs et d'hommes-léopards. Admettons, encore que vous et moi ne l'admettrons pas sans un peu de résistance, que ce genre ne nous a pas donné dans l'absolu de chef-d'œuvre comparable aux plus hautes réussites du poème ou du roman. Pourtant, dominant ces récits de terreur dont l'avènement est récent — vous avez montré pour quelles raisons historiques ils devaient prendre la place des contes de fées — il y a un verbe d'effroi beaucoup plus ancien, qui l'emporte immensément en grandeur et fait surgir la peur la plus universelle qui soit, celle de la fin du monde. L'histoire a vu périodiquement apparaître des apocalypses. Depuis deux mille ans les principales ont parlé assez ponctuellement tous les dix siècles. Le nouveau millénarisme auquel nous assistons est économique, plus actuellement encore qu'atomique.

Je lisais il y a peu qu'au cadran d'une horloge de l'apocalypse nucléaire, montée par une équipe de savants américains, il est minuit moins neuf. Mais j'avais lu l'an dernier, dans une inter-

view de M. André Malraux, que l'auteur de *l'Espoir* ne croit pas aux modernes apocalypses. J'y prends courage pour confesser que je n'y crois pas non plus, du moins quant à l'annonce de la mort de faim ; quant à la guerre, c'est autre chose : nous n'avons pas besoin de prédiction pour nous souvenir. Pour l'avertissement famélique, c'est plus fort que moi : j'ai beau me mettre en garde contre l'optimisme introverti des vieillards, enclins à se persuader que puisqu'ils ont tant duré à travers tant de choses le monde s'arrangera bien pour durer aussi, je n'arrive pas à croire aux fatalités du fameux nénuphar envahissant ; sans du tout être à même de mettre scientifiquement en doute le calcul implacable qui nous condamne à mourir en famine, un refus d'ignare enfoncé dans sa glèbe me fait nier que celle-ci puisse faillir dans ses ressources si souvent variées et renouvelées, que les limites de l'étang dont il s'agit soient si certainement inextensibles, qu'il ne puisse advenir toujours une imprévisible betterave pour tenir lieu de canne à sucre et une énergie inventée pour tenir lieu de pétrole. Je suis aussi sournoisement tenté par ce raisonnement — enfantin, je ne manque pas de le sentir, mais d'autant plus puissant sur moi — que si les statisticiens d'il y a un siècle avaient été armés pour calculer la portée des risques mortels accumulés pour nous par les guerre totales, l'arme nucléaire, le dessèchement d'immenses régions, le dérangement porté dans le ciel aux habitudes désertiques de planètes, la pollution de l'air et de la mer, la criminalité, la surexcitation, l'automobile, la drogue, la cigarette, même sans compter avec la surconsommation ils auraient peut-être conclu à la fin de l'espèce pour quelque vingt-cinq années avant l'an 2000.

Cette incrédulité intime, qui est têtue et donc bête (j'aime mieux le dire le premier), ne m'empêche pas d'éprouver grand intérêt, grande sympathie et grand plaisir devant les variations sur le thème de la croissance zéro. Grande sympathie, car qui ne voudrait que ces monitions réussissent à freiner nos boulimies, de consommation ou de travail ? Plaisir aussi, sans que je sache si ce n'est pas un assez mauvais plaisir ; car elles renouvellent le frisson eschatologique dont il semble que nous ayons besoin de temps en temps, qu'il s'appelle péril jaune, comète de Halley, ou bien, commençant dans la bénignité trompeuse, inflation.

Il peut arriver et il nous est arrivé, et terriblement, que le frisson soit suivi de l'événement dont il tremblait. Mais l'expérience enseigne aussi que le plus souvent l'apocalypse n'a pas lieu, et qu'on aura crié au loup sans qu'il paraisse, pour la bonne raison que somme toute le loup est bête assez rare, et que la peur humaine est fréquente.

Du point de vue littéraire, l'alarme de fin du monde, comme tout état de transe, peut faire jaillir de ces cris mémorables qui seront les monuments des grandes terreurs. La littérature qui s'est développée depuis quatre ans autour du spectre de la mort de faim aura-t-elle atteint à cette grandeur ? Malgré ses sévères architectures de chiffres ou peut-être à cause d'elles, qui inspirent à beaucoup le respect de l'impénétrable, ces spéculations ont valeur de beauté tout au moins par une ampleur de dimension dont ne passera pas bientôt le souvenir, quelle que doive être leur vérification par l'histoire. La situation actuelle du monde, avec ses parties scandaleusement pauvres et ses parties outrageusement riches, n'est-elle pas d'ailleurs celle-là qui de toute mémoire a donné lieu aux grandes admonestations prophétiques ? C'est au cours de festins trop lourds que surgissent des objurgations qui après tout ne sont peut-être que diététiques en leur principe, et qui s'écrivent sur le mur en lettres de feu. Comment Swedenborg, alors au faîte de sa première carrière et de sa renommée, est-il visité par sa première vision ? Il est seul à table, à l'auberge, devant un gros repas londonien, il a dîné très tard et de grand appétit quand un brouillard passe devant ses yeux, il a la sensation que la nappe est couverte de reptiles repoussants, puis dans un coin de la chambre déserte apparaît un être de lumière qui ce soir-là ne lui dira qu'une seule parole, celle même qu'en moins laconique nous avons reçue du Club de Rome : *Ne mange pas tant*. De là vont se développer à profusion le commerce avec l'apparition surnaturelle et puis toute la théosophie de la *Nouvelle Jérusalem*. Du dégoût d'un glouton peuvent naître des hallucinations énormes et une religion nouvelle, et il peut bien ne pas en aller autrement si le consommateur excessif est un monde.

On peut disputer si les écrits de Swedenborg dans sa période visionnaire doivent lui mériter autant de gloire que d'avoir ouvert ses chemins à la cristallographie ou rivalisé avec Herschel

pour localiser le système solaire. Mais des créatures en art plus certaines sont nées d'une panique à l'annonce qu'un monde qui mangeait trop devait mourir. L'accent de l'angoisse médiévale retentit toujours aussi grandiose dans le *Dies irae*. Et ce n'est pas seulement le poème inspiré par cette peur, l'œuvre d'art issue de ce sentiment, que nous sentons faire partie intime et nécessaire de notre univers affectif ; c'est ce sentiment lui-même. Connaître les causes des choses et par là se soumettre les craintes, *atque metus omnes*, c'est l'ambition qui fut moderne au temps de Virgile et qui heureusement ne nous a pas quittés, mais qu'aujourd'hui nous pourrions bien nous donner le luxe de tempérer, ou plutôt d'enrichir, d'une certaine crainte d'oublier la crainte. Nous aurons émoussé tant de nos sensations qu'il nous faut peut-être prendre garde à ne pas nous priver du sens de l'horrible. L'horripilation devant le terrible ou le monstrueux n'est pas seulement une sauvegarde, c'est aussi une fonction noble, un signe de noblesse comme l'est devant l'extrême opposé le frisson de l'extase. Il me semble que de n'avoir plus peur du monstre abolirait une distance sacrée, et que nous serions rapprochés de lui dans une assimilation qui tendrait à l'identité. Il me semble qu'il ne faut pas nous laisser diminuer de cette réaction sensitive, aussi délicate que celle de la chauve-souris et aussi nécessaire dans nos volètements parmi les choses obscures.

Il me semble aussi, Mesdames, Messieurs, que je m'aventure, que je me suis engagé dans une proposition hasardeuse, et que je n'en sortirais pas si je ne pouvais m'aider d'un apologue dont je prendrai matière dans un récent livre de notre invité. C'est l'actualité de la question de savoir si nous allons tous mourir tout de suite qui m'avait distrait trop longuement du fantastique de Roger Caillois ; profitons d'encore un moment de survie pour y revenir.

Vous avez publié il y a un peu plus d'un an, mon cher ami, un petit traité de la pieuvre ; traité démythifiant comme celui que vous aviez consacré trente-six ans plus tôt à la mante religieuse, et qui vous montre, interrogateur acharné, revenant sur le théâtre de votre première enquête pour questionner un autre animal fantastique, après avoir fait le tour des pierres non moins extraordinaires et des papillons non moins marginaux. Dans

l'histoire de la pieuvre à partir du moment où cet animal est ainsi nommé, le fantastique porte dès le début la marque de l'humaine invention poétique, puisque au commencement le nom même de pieuvre fut donné par le Créateur, Victor Hugo, à l'*octopus vulgaris*, qui jusqu'alors en français s'appelait le poulpe, et la pieuvre seulement dans le parler des îles anglo-normandes. L'imagination n'avait toutefois pas attendu *les Travailleurs de la mer* pour exagérer et dramatiser le poulpe, pour le porter au paroxysme du monstrueux ; elle l'avait fait engloutir des navires de guerre en même temps qu'elle lui prêtait des mœurs gratuitement cruelles et une lubricité anthropomorphique. Cette amplification légendaire n'a fait que s'épanouir dans notre littérature après le roman sensationnel de Victor Hugo, et jusque dans la chronique du boulevard et du music-hall, où il y eut la Pieuvre avant la Goulue.

Mais l'avatar le plus curieux que votre livre rapporte de la représentation de la pieuvre est le japonais. On connaissait le parti qu'un Hokousai avait tiré de cette qualité lascive qu'à cause sans doute de la mimique d'enlacement de ses tentacules les hommes ont prêtée au poulpe depuis l'antiquité ; l'estampe est célèbre où l'on voit une baigneuse enserrée dans les deux fois huit bras de deux pieuvres inégales et savantes, sans qu'on puisse dire si l'embrassée est mourante ou pâmée. Au Japon votre surprise fut de découvrir la pieuvre gaie. On la figure, indiquez-vous, sous les traits d'un personnage plaisant, sinon joyeux, familier, sinon taquin, le front traversé d'une serviette nouée, à la manière du menu peuple. Chez vous, devant vos vitrines où s'alignent vos collections de minéraux précieux ou de papillons incroyables, j'ai tenu dans ma main ces figurines en matière plastique rapportées de là-bas, poupées ou jouets de quelques sous, de la hauteur d'un soldat de plomb. La pieuvre humanisée et japonisée y tient souvent dans un ou deux de ses bras un tonnelet de saké ; car elle apparaît gentiment pompette, ou bien elle sert gentiment l'ivrognerie en cocasse petite cantinière. Ma paume, à qui vous aviez confié un instant auparavant le poids somptueux d'une de vos grandes améthystes, obsidiennes ou chrysopases, soupesait à peine la légère carcasse, réduction lilliputienne, travestie et riante du calmar qui attaqua le *Nautilus* ou

du kraken fabuleux sur le dos duquel, quand il dormait à la surface d'une mer calme, on aurait fait manoeuvrer un régiment.

Or, et voici pourquoi j'ai eu recours à cette digression indiscreète par votre appartement qui déborde de votre longue trouvaille, cette paume, qui tenait la presque impondérable et charmante petite camelote où le fantastique s'est amenuisé en fantasmagorie, sentait que la vieille horreur des pieuvres devenue ainsi dérision ludique n'était par là pas éteinte, mais se transférait sur l'auteur de l'invention dérisoire. Celui qui maîtrise l'épouvante s'en revêt lui-même, alors même que c'est par le risible qu'il l'a désarmée. Si le monstre tourné en drôlerie était déchu de sa puissance d'effroi, une forme de celle-ci, plus redoutable parce que plus ou moins raisonnée, passait à la race qui exhibe la pieuvre domestiquée au rayon des jouets et l'astreint au comique, comme faisaient, mais tristement, les montreurs d'ours. L'atavique répulsion horrifiée devant les poulpes, devant le poulpe donné en poupée folichonne aux bébés japonais j'en éprouvais un certain analogue pour le génie, non moins prodigieux en dimension que le kraken, du peuple ainsi capable de réduire et de défigurer son captif longtemps terrible en en faisant un objet de risée.

Ainsi, n'entreprenons pas d'éliminer le fantastique fût-ce en le ridiculisant : il revient à côté sous une forme plus prochaine et dangereusement plus solidaire de la nôtre. Et certes ce n'est pas à vous, Roger Caillois, qu'il faudrait aller faire cette recommandation, à vous qui avez cultivé vos populations de fantasmes successivement soumises avec des sollicitudes de grand colonisateur. Car si jamais conquérant fut gagné par sa conquête, si jamais proconsul revint régner sur ses provinces pour toujours y approfondir la possession dont il les avait empreintes, c'est bien l'auteur qui à vingt-trois ans se voit diplômé pour un mémoire sur les démons de midi et qui brûlera toujours de se faire détacher en missions lointaines par sa sociologie et sa grammaire d'appartenance pour aller explorer des régions liminaires du rationnel et puis pour y retourner. De ces régions une encore fut celle des masques ; et parmi les masques dont vous avez scruté le sens de l'absurde, le plus grandiose est celui de Bellone. La guerre, étant un fantastique, ne pouvait échapper à votre prospection. Elle est fantastique en ce qu'elle délire de la raison ; c'est par là

qu'elle exerce sur les hommes, comme toute ivresse, une tentation si puissante.

A l'automne de 1938, peu après Munich, je fus invité à une réunion que présidait Alexis Curvers, le futur auteur de *Tempo di Roma*. C'étaient des jeunes gens, de tendance antifasciste, qui s'interrogeaient sur les moyens de conjurer la guerre. On fut d'accord pour reconnaître que l'une des choses à faire était de détromper les jeunes de l'illusion belliqueuse. Et je me risquai à dire : « Il faudrait leur proposer autre chose. Ce qui les attire dans la guerre, c'est l'évasion du quotidien, c'est les grandes vacances dans le hasard, c'est le renversement des valeurs et la rupture avec les normes, c'est l'abnégation des ordinaires raisons de vivre pour en gagner une qu'ils croient plus haute. Tout cela, ne voyons-nous pas qu'il y a une puissance supralogique plus haute que la guerre qui peut le dispenser ? Cette puissance, c'est la poésie. »

En somme, je proposais de clamer aux jeunes hitlériens, aux jeunes mussoliniens : « Ne faites pas la guerre, faites des vers. » On a dit mieux depuis, dans une formule non assonancée mais néanmoins tout aussi séduisante et capable de se faire entendre à beaucoup plus d'adeptes, et c'est une raison ajoutée à d'autres pour que je ne pense pas aujourd'hui à défendre une idée dont j'ai peur que ce soir-là elle n'ait pas été jugée très sérieuse. Si je me suis laissé aller à ce souvenir, c'est par besoin de nommer la poésie et pour le plaisir de la placer au-dessus de la guerre dans la série des fantastiques auxquels vous vous êtes attaché. C'est pour que son nom soit le mot de la fin de mon exercice. Mais c'est aussi pour m'accuser devant vous, Monsieur et cher ami ; car je ne méconnais pas qu'en présentant la poésie comme la suprême subversive de la logique et des dures lois causales je m'engageais alors — et pour tout confesser ce ne fut pas la seule fois — dans des systèmes que vous avez sévèrement dénoncés.

Car vous avez dénié à la poésie la transcendance. Vous avez eu la nouveauté de ne pas vous satisfaire de l'excuse de l'ineffable dont on pallie souvent les incapacités de dire. Vous avez restauré la compatibilité de la signification et de la poésie dans le poème, vous êtes allé jusqu'à ce défi d'admettre et même de prétendre que le poème fût discours. En tout cela, aux yeux de ce siècle, celui

qui prononçait d'ailleurs hardiment « qu'il s'était toujours senti plus disposé à combattre la poésie qu'à s'y adonner » ne devait-il pas apparaître comme l'antipoète, de même que j'ai pu proposer que ce maître ès connaissances fantastiques serait l'esprit anti-fantastique en soi ?

Mais non. « Qui aime bien châtie bien », écriviez-vous sur un exemplaire que vous m'adressiez de vos *Impostures de la poésie*. L'explication n'était pas nécessaire. On n'avait pu s'y tromper : ce zèle correctif, cette véhémence mise en garde, cette interpellation passionnément lancée à la poésie pour l'adjurer de ne pas espérer en l'incohérence et de demeurer mémorable, c'était évidemment une querelle d'amoureux. Comment d'ailleurs celui dont toutes les proses, descriptives ou méditatives, sont habitées par la poésie et nourries d'elle, pourrait-il, sans une astucieuse confusion de termes entre poésie et poème (ou faux poème), nous convaincre qu'il a toujours été le cordial ennemi de cette poésie ?

Vous êtes revenu de cette attitude d'amant querelleur. Vous avez écrit naguère que peu à peu, par osmose, vous aviez été gagné à ce lyrisme qui vous avait inspiré tant de méfiance. « Plus j'investissais la poésie et plus elle m'envahissait de son côté. »¹

Est-ce que nous ne retrouvons pas ici la classique représaille du fantastique ? Celui qui hante le fantôme devient fantôme : c'est vous encore qui l'avez écrit à peu près quelque part en citant la Cabbale. De ce phénomène de possession réfléchie, qui fait que de grand inquisiteur de la poésie vous vous sentez passé en son pouvoir, apparemment vous ne vous plaignez pas. Vous êtes un possédé heureux. Les poètes ne le sont pas moins, que vous rejoignez par cette conversion. Mais ils n'y voient aucun miracle. Non, la poésie, que vous aviez durement querellée, ne vient pas de vous gagner à elle. Vous ne l'auriez pas tant recherchée, reprise et redressée si de toujours vous ne l'aviez pas eu trouvée.

1. Lettre à Alain Bosquet, dans *Roger Caillois*, par Alain Bosquet. Seghers.

Un nouveau fantastique

Discours de M. Roger Caillois, de l'Académie française

J'éprouve un très vif plaisir à répondre à une invitation qui m'honore. J'en sens tout le prix et je sais en même temps que je m'apprête à parler devant des amis, certains de longue date, dont la bienveillance tempérera certainement, sans d'ailleurs l'endormir le moins du monde, la nécessaire vigilance. Je me propose en effet de vous entretenir de conjectures aventureuses. Je m'efforcerai de les avancer devant des auditeurs aussi avertis avec une méticuleuse hardiesse, qui sera de ma part un double hommage de gratitude et de déférence.

Cher Marcel Thiry,

Non : pour des raisons très précises, je ne pouvais, puisque vous étiez mon interlocuteur désigné, traiter d'autre chose que du fantastique et particulièrement de la science-fiction. C'est un de vos ouvrages, l'admirable *Echec au Temps*, qui m'a conduit à aborder ce domaine aussi redoutable par sa nouveauté réelle que par son apparente diversité. J'écrivis une préface pour la réédition en 1962 de ce récit précurseur, écrit dès 1938. Elle m'entraîna à prolonger jusqu'au monde contemporain l'hypothèse que j'avais proposée pour une métamorphose antérieure de la littérature fabuleuse. Je ne pouvais donc trouver meilleure occasion d'essayer de justifier devant vous et vos confrères une théorie naguère esquissée non sans précipitation. L'Académie royale, en me suggérant ce sujet parmi tant d'autres possibles, a fait

preuve d'une perspicacité remarquable dont il ne me reste plus qu'à tirer profit, si je puis.

Vous venez de m'apporter une rare récompense en annexant à la poésie le rebelle qu'il semble à beaucoup que je suis et que moi-même j'ai cru trop longtemps que j'étais. De la part du grand poète que vous êtes, pareille reconnaissance prend valeur d'investiture et constitue pour une partie au moins de mon œuvre l'aval qu'entre tous j'aurais souhaité pour elle, si je ne m'étais retenu de l'espérer. Permettez-moi de vous en remercier profondément.

Mesdames, Messieurs,

J'ai formé l'hypothèse que la science-fiction représente le troisième âge du genre de littérature par laquelle l'homme définit sa condition dans le cosmos et par quoi il exprime ce qui lui manque comme ce qui l'inquiète, plus encore que les ressources dont il dispose effectivement et les disgrâces réelles qui l'affligent. Autrement dit, j'avançais que la science-fiction pourrait bien succéder en cette fonction à la féerie et au fantastique.

Pour l'établir, il me faut au préalable m'acquitter de deux tâches au moins : d'abord recenser les plus fréquents des thèmes classés sous cette rubrique, puis tenter d'expliquer pourquoi et comment la science-fiction est née d'un changement radical de l'appréciation du grand nombre à l'égard de la place occupée par l'homme dans l'espace infini, telle que la science lui en offre une image désormais concrète et pressante.

Il est de fait que la science n'apparaît plus seulement comme l'instrument admirable qui permet à l'espèce de dominer la planète, mais conjointement comme une calamité qui menace ou de la faire sauter ou de la rendre inhabitable. Or c'est à ce moment que surgit une sorte de narrations entièrement différentes à la fois des contes destinés à charmer les enfants et des récits qui utilisent le surnaturel pour faire frissonner les adultes. Comme naguère pour les histoires de fantômes, une thématique très caractérisée permet, malgré quelques inévitables chevauchements,

de distinguer aussitôt la nouvelle manière. Il ne peut guère s'agir d'un hasard, mais plutôt d'une relève. On ne s'en convaincra pas néanmoins sans montrer que la variété déroutante d'un genre qui a conquis en si peu de temps la faveur populaire, éparpille sous diverses formes une interrogation unique. Aussi convient-il de procéder à un rapide inventaire de l'invasion en pleine croissance.

La pluralité des mondes habités fournit un premier élément. Dans l'étendue galactique, il semble inévitable que d'autres astres portent d'autres espèces. Des écrivains à l'imagination paresseuse se dépêchent alors de transposer les différentes variétés de l'épopée et du roman d'aventures dans un décor, où les péripiéties traditionnelles sont rajeunies, à vrai dire sans rien perdre de leur ancienne et monotone candeur. L'astronef et le désintégréateur y remplacent la diligence et le colt, comme la lutte du cosmonaute contre l'extra-terrestre à tentacules est substituée à celle du scaphandrier et de la pieuvre ou à celle du cow-boy contre l'Indien des prairies. A un niveau plus élevé, des problèmes quasi philosophiques entrent en jeu. Tel auteur, comme Boileau-Narcejac dans *Le grand Secret*, insinue par exemple que, dans des mondes innombrables, des populations identiques dans le moindre détail et jusqu'au dernier individu vivent une existence parfaitement synchrone.

D'autres fois, la destruction de la terre est à l'ordre du jour. Les hommes disparaissent dans un cataclysme qui dévaste le globe. Une guerre nucléaire ou planétaire en est la cause la plus banale. La plus scientifique (par exemple dans *Le ciel est mort* de Campbell) en est procurée par une accélération de l'entropie qui, par la dégradation ultime de toute énergie, aboutit à l'immobilité, à la tiédeur et à l'uniformité universelles.

On doit l'une des plus saisissantes à l'initiative d'une lamaserie thibétaine qui fait venir des États-Unis un ordinateur géant. Les prêtres espèrent ainsi dénombrier plus rapidement les neuf milliards des noms de Dieu, en quoi consiste la mission des hommes sur la terre, sinon la raison de l'existence du monde. Les ingénieurs qui sont allés installer la calculatrice voient sur le chemin du retour s'éteindre les premières étoiles (Arthur C. Clarke, *The nine Billion names of God*).

Un troisième domaine est consacré au perfectionnement, à la suprématie grandissante, puis à la révolte des robots et engins électroniques qui finissent par se programmer et par se reproduire eux-mêmes. Ils éliminent alors leurs créateurs humains, les réduisent en esclavage et gouvernent l'univers à leur place.

La neuro-chirurgie et les interventions génétiques au niveau des chromosomes modifient la physiologie humaine. Elles développent en elle des facultés inédites et font de l'homme une créature ultra-réceptive, pourvue de pouvoirs psychiques ou sensoriels quasi fabuleux.

Le plus souvent, l'auteur s'attache à mettre en relief les défauts ou les travers de la société où il vit. Il les projette dans le futur ou sur un monde lointain. Il pousse à l'extrême les conséquences de la publicité, de la surproduction, de la pollution, de la mécanisation de la vie. Il montre les effets de la production et de la diffusion de sensations d'abord presque insensibles, puis peu à peu indispensables, par exemple un fond sonore insidieux ou quelque spectacle mobile continu, presque hypnotique. L'écrivain compose ainsi des utopies satiriques ou semi-prophétiques qui lui servent à grossir et à dénoncer les dangers latents d'une société où pareils besoins artificiellement suscités n'existent encore qu'en germe, mais dont le développement inéluctable rendra toute société invivable.

Les plus ambitieux s'attaquent aux paradoxes du temps, de l'espace et de la causalité, tels que les progrès de la physique mathématique, les problèmes posés par les relations de la matière et de l'énergie ou par les scrupules de la réflexion épistémologique ont conduit à les formuler.

Guerres des mondes, expéditions intersidérales, incursions dans le passé ou le futur, anticipations fantaisistes ou extrapolations rigoureuses, machines incontrôlables et vindicatives, métamorphoses bio-chimiques de l'organisme, futurologie sarcastique ou menaçante, problématique raffinée, telle se présente la diversité déconcertante de la littérature qu'on s'accorde à nommer science-fiction. Elle doit bien cacher quelque dénominateur commun, puisqu'une désignation unique lui est spontanément conférée. Mieux : si un des éléments disparates qui la composent se retrouve en quelque œuvre antécédente, chez des

précurseurs récents, comme Wells et Jules Verne, chez les auteurs plus lointains, comme Swift et Voltaire, chacun se rend compte immédiatement, sans d'ailleurs pouvoir l'expliquer, que malgré de manifestes, d'écrasantes similitudes, ce n'est cependant pas tout à fait la même chose — et qu'un tout autre ton s'y fait entendre.

* * *

L'auteur, et le lecteur à sa suite, est invité chaque fois à imaginer une histoire naturelle à la fois surprenante et plausible, des anatomies, des physiologies différentes, des systèmes nerveux et cardiovasculaires inédits, des modes de reproduction plus élémentaires que la scissiparité ou plus poétiques que la collaboration des guêpes et des orchidées. L'écrivain demeure libre de déterminer à sa guise les données fondamentales du contexte imaginaire, mais il est tenu de ne pas y contredire dans le courant de son récit et le détail de ses descriptions. Il se doit de composer une totalité cohérente, dont toutes les manifestations sont interdépendantes et forment un système clos. La tâche est pratiquement impossible. Elle demande en principe une culture encyclopédique et une perspicacité intrépide. Aussi n'indiquet-elle qu'une direction, un pari rarement accepté, encore plus rarement tenu. Pareil défi me paraît cependant un des ressorts essentiels de la science-fiction, je dirai presque celui qui la justifie.

Ce style de raisonnement trouve dans l'axiomatique ses lois et démarches. Il conduit à tout considérer comme cas particulier d'une série d'éventualités non moins légitimes. Il pousse à rechercher, si possible à dénombrer les différentes réponses qui satisfont à un énoncé donné. Énumérer, classer les homologues, à l'extrême les déduire, si l'on a cru avoir déterminé le principe qui permet de remplir le cahier de charges correspondant, constitue un procédé d'analyse que la science-fiction a rendu familier, fût-ce par des voies sommaires, voire caricaturales. Elle a accoutumé le lecteur à faire table rase de la perception et de l'expérience pour poser les problèmes dans leur plus abstraite généralité. Elle l'incite à en considérer sans parti pris les solutions les plus

déroutantes au premier abord. L'élargissement cosmique aboutit à l'ouverture logique.

* * *

La diversité des récits suggère une conclusion unique : partout dans la science-fiction, l'homme se trouve remis à sa place. Il n'est plus l'effigie même du Créateur, mais un animalcule parmi des milliers d'autres s'affairant sur un astéroïde parmi des milliers d'autres. Il a créé la science pour conquérir son habitat. Il a assuré sa seigneurie sur la faune et la flore. Il domine l'atome et la biologie. En revanche, il est menacé par les missiles nucléaires, la surpopulation, la pollution, par les machines qu'il a fabriquées pour travailler, pour calculer, pour prévoir à sa place et dont il craint assez sottement le similaire d'intelligence quand celui-ci n'existe que par la sienne. Une littérature abondante le persuade que les ordinateurs, pourtant simple ferraille programmée par lui, se préparent à l'asservir. Il imagine d'hypothétiques extra-terrestres qui sont meilleurs que lui, plus sages, plus lucides, plus généreux, plus puissants et mieux outillés, en avance sur ses propres techniques. Ils en font les civilisateurs du barbare qu'il croit maintenant qu'il est et qui s'est trop longtemps vanté de détenir le monopole de la culture.

Dans sa fureur d'humilité, il s'accuse jusque dans les machines révoltées dont il craint la vengeance : si elles se montrent cruelles, c'est qu'il les a construites et qu'elles gardent en elles, comme une sorte de péché originel, le reflet de la perversité de leur créateur.

De la même manière, les mutants, en qui la nature humaine se trouve altérée par des émanations radio-actives imprudemment libérées ou par des manipulations hasardeuses de chromosomes ou de neurones, sont peints comme des martyrs ou comme des monstres, les uns victimes de leur sensibilité exacerbée, les autres savants tortionnaires par irrépressible férocité. Génies ou monstres, ils sont en tout cas voués à une dégénérescence prochaine.

Plus le rôle de la science augmente dans la science-fiction, et plus il y souffle un vent de panique et de contrition. Les héros des puérils conflits galactiques demeurent des paladins et des

conquérants dont on dissimule peu qu'ils sont directement issus des romans de chevalerie. Mais aussitôt que la part de la réflexion s'accroît, c'est la comparaison humiliante avec les habitants des étoiles, le despotisme des ordinateurs et les mutations dés-humanisantes. C'est aussi l'annihilation totale du globe par une déflagration en chaîne ou par le rétrécissement progressif de l'espace consécutif à un accident topologique, c'est encore la disparition de toute vie à la suite de la fausse manœuvre d'un généticien sur une quelconque espèce de rongeurs, erreur qui se répercute sur la nature entière. Au niveau scientifique le plus abstrait, dilemmes insolubles et paradoxes insupportables déconcertent l'évidence et soumettent la raison à d'étranges supplices. Ce qu'en recueille et en colporte la science-fiction, dérive sans doute pour une part du fonctionnement à vide d'intelligences grisées de leur propre subtilité. Toutefois, on les crédite volontiers d'une docilité forcée à l'égard des structures fines de l'univers. Elles ne font que s'incliner, désarmées devant des contradictions objectives, où l'inadmissible coïncide avec l'obligatoire.

L'homme attendait de la science clarté, sécurité, suprématie. Il s'aperçoit (ou croit s'apercevoir) que la clarté mène à l'inintelligible ; la suprématie à plusieurs désastres, contreparties de chacun des triomphes obtenus ; et la sécurité promise à une angoisse permanente.

Fort de la science et des techniques qu'elle engendre, l'homme, plus précisément l'homme occidental, s'est ménagé une sorte de monopole de droit divin. Il se voyait à juste titre l'artisan ou l'héritier unique d'un outil conceptuel incomparable et le dépositaire exclusif de ressources énergétiques (vapeur, électricité, atome) disproportionnées à la médiocre vigueur du primate originel, Privilège communicable, extensible à l'espèce entière, comme d'ailleurs la science-fiction ne se prive pas d'en procurer une illustration subsidiaire : c'est pure question de délai. Le rameau zoologique, sur ce plan, est irrémédiablement solidaire.

La pluralité des mondes habités, naguère sujet de discussions philosophiques pour quelque Fontenelle, est devenue hypothèse sérieuse, raisonnable, si obsédante que des « soucoupes volantes » sont à tout moment aperçues dans le ciel et que rumeurs, fables

et enquêtes se multiplient autour de ces objets, comme on dit prudemment, non-identifiés. Ballons-sondes, illusions d'optique ou supercheries, peu importe ici : c'est le fait de la croyance qui compte. Pour la première fois, l'homme doute réellement d'être seul dans l'univers. Il est même si bien persuadé du contraire qu'il voit la nuit peuplée de disques fluorescents dirigés, il va de soi, par des visiteurs d'outre-ciel. Que la conviction soit répandue et tenace montre que la science-fiction, qu'elle en bénéficie ou qu'elle la nourrisse, coïncide avec une préoccupation nouvelle, qui succède à la peur de l'au-delà métaphysique. L'affabulation néglige désormais l'arrière-monde et la mort insondable au profit des univers reculés, mais fraternels, où règnent des genres de vie malgré tout parents, où s'ébattent des êtres peut-être moins étonnants que la transparente méduse, les radiolaires polyédriques épineux et platoniciens, les molles amibes ou le scarabée-bombardier.

La pluralité des mondes confirme et multiplie la pluralité des possibles. Les habitants des nébuleuses possèdent aussi, il va de soi, des organes des sens, des appendices préhensiles et locomoteurs. Ils communiquent à l'aide d'un langage comportant un vocabulaire, une morphologie, une syntaxe, des paradigmes. Ils disposent d'institutions politiques, d'une littérature, d'une musique, d'arts plastiques, avec des écoles concurrentes et des esthétiques antagonistes. Ils ont élaboré des sciences et des techniques, ou leurs équivalents. Quelque chose leur tient lieu de morale, de philosophie, de religion.

La science, instrument de sa puissance et source de son orgueil, a fini par inquiéter celui qui en est à la fois le responsable et le bénéficiaire. Sa fatalité d'exactitude et de progrès convainc petit à petit l'homme occidental ou assimilé (je veux dire celui qui fréquente bibliothèques, laboratoires et universités) de la banalité relative et de la précarité foncière de sa condition. Elle l'écrase sous la pluralité des mondes et des possibles, elle l'affole par les périls dont elle le menace et par les impasses où elle l'accule. La science-fiction séduit ses lecteurs en les entretenant dans un état de désarroi mental et d'appréhension à demi motivée. Il s'est produit par rapport aux perspectives offertes par la science du siècle dernier un renversement comparable à celui que la

victoire de la science militante avait naguère provoqué. De la révolution d'hier, était issu le fantastique. De celle d'aujourd'hui est née la science-fiction, en partie amalgame d'apothéose et d'apocalypse, plus modestement image nouvelle venue de l'homme fortuit, périphérique et éphémère, perdu dans une immensité décourageante.

* * *

Quand l'homme eut assuré sa domination sur la planète, le fantastique vint alors compenser son triomphe ou plutôt le conjurer. Enfin, au moment où l'étendue même de sa réussite ouvre les yeux de l'animal industriel, le voici pris entre l'étroitesse d'un habitat qu'il contribue à rendre inhabitable et l'immensité des univers où il se prévoit dépossédé de sa suprématie, en tout cas de son unicité. Il est sans doute trop tôt pour désigner le ressort de ce troisième âge de la littérature de l'imaginaire. L'avenir seul, une fois l'étape accomplie et après un certain recul, pourra en choisir le nom. Ce sera peut-être *perplexité* ou *anxiété*, de toute façon un des termes qui désignent la forme intellectuelle de l'angoisse.

**Allocution de M. Henri-François VAN AAL,
Ministre de la Culture française**

Mesdames, Messieurs,

Tirer les conclusions d'une séance sans en être l'initiateur, venir pour apprendre et devoir décider ; tel est le rôle paradoxal dévolu au Ministre de la Culture française lors de vos séances annuelles.

Le sujet choisi m'intéresse ; les réflexions de Marcel Thiry et de Roger Caillois peuvent apparaître comme définitives. Elles en suscitent d'autres.

La première sera marginale, comme l'une des vôtres, Marcel Thiry, dans votre discours.

Oui, nous sommes aujourd'hui au siège provicire des Académies royales, et de votre Académie en particulier.

Apercevoir votre Palais en cours de restauration chaque fois que vous passez le seuil de l'avenue des Arts, c'est pour vous plus un souci qu'une consolation.

Depuis peu en fonctions, je pense pourtant à cette question dont la solution ne m'incombe pas à moi seul. Ce qu'il sera possible de faire pour ramener le Palais des Académies du « fantastique » au « réel » : je le ferai.

Marcel Thiry, plusieurs chapitres de votre discours portaient sur celui qui parlerait après vous. S'agissant de Roger Caillois, qui pourrait le regretter ? Cependant, je voudrais répéter ce que Roger Caillois vous a dit déjà : dans la littérature fantastique, vous occupez une place de choix.

Oui, dans *Échec au temps*, vous avez eu l'idée de corriger la bataille de Waterloo. Mais vous avez écrit aussi les extraordinaires *Nouvelles du Grand Possible*, comme si le fantastique, votre compagnon presque toujours fidèle, était un « Grand Possible », aux frontières et aux virtualités sans cesse étendues.

Vous avez décrit la Mer de la Tranquillité un bon quart de siècle avant qu'un cosmonaute y pose le pied, ce pas le plus regardé de l'histoire du monde.

Les années-lumière sont entrées dans vos poèmes aussi aisément que les instants du souvenir, irremplaçables et fugitifs.

En pensant à vous, à votre œuvre, je pense à d'autres. Vraiment, le fantastique tient dans la littérature française de Belgique une place privilégiée. De Jean Ray à Thomas Owen, de Gaston Compère à Folon, nous marchons sans cesse vers le fantastique, vers l'insolite, vers l'improbable, compagnons naturels de notre vie.

Votre discours aborde les menaces les plus redoutables de la science-fiction ; vous avez dit votre détermination face à elles. Vous refusez les apocalypses, notamment celle de la faim.

Quel réconfort que votre optimisme !

Le choc du futur n'est pas pour vous choc opératoire. Vous êtes optimiste, sans crainte aucune.

Vous éprouvez cette volonté têtue de croire en l'avenir, fût-il à la fois fantastique et dangereux.

Tous, nous avons besoin de ce courage, de votre courage.

Roger Caillois, je conçois que l'Académie ait réclamé votre présence !

Marcel Thiry l'a dit, « le fantastique vous est naturel ». Il vous est parfois philosophique, voire sociologique, mais il est démarche instinctive de votre esprit, avide d'explorations, mais décidé aussi à étendre une lumière de définition, d'identification, sur les zones d'ombre rencontrées ou provoquées par l'homme.

Le titre de vos œuvres désigne cette démarche : *L'Incertitude qui vient des rêves, Les Jeux et les Hommes, Pierres*.

Êtes-vous inquiet ? Êtes-vous inquiétant ?

Selon vous, l'homme retrouve sa place dans l'univers, place infime, dérisoire. Depuis que la science et le scientisme ont cessé de nous garantir un avenir heureux, le prévoyant au contraire terrifiant, l'homme ressemble à l'apprenti sorcier.

Vous vous rappelez aussi — parole capitale — que ces ordinateurs aux méfaits présumés exterminateurs, sont notre œuvre.

Ce sont, avez-vous dit, des machines fabriquées par l'homme, travaillant, calculant, prévoyant pour l'homme, cet homme qui craint assez sottement le simulacre des intelligences quand elles n'existent que par la sienne. Je vous cite : « Ordinateurs, simple ferraille programmée par l'homme. »

Réflexion salutaire que de ramener à cette vérité la technique, source d'autant de craintes que d'émerveillements.

Certes, si quelques auteurs et des milliers de lecteurs en étaient trop convaincus, il n'y aurait plus guère de littérature fantastique. Quel dommage !

Mais on peut faire confiance au goût de l'homme pour l'imagination, pour l'évasion, pour le frisson.

Avec Pascal, le roseau pensant devint conscient de sa précarité, mais en même temps de son unicité.

Aujourd'hui, le contemporain des cosmonautes se sent, dites-vous « fortuit, périphérique et éphémère ». Mais il le sent, il le constate et il l'écrit.

Le troisième âge de la littérature de l'imaginaire, dont on ne peut en effet désigner le ressort, sera-t-il, dans son anxiété, pascalien ou convaincu de l'inutilité de tout ? Nous le verrons si les apocalypses nous sont épargnées.

* * *

Je reviens à un fantastique plus proche de nous. L'homme politique, s'il réfléchit à ce qu'il est et à ce qu'il veut faire, plonge sans cesse dans l'avenir. Gérer le présent, imaginer l'évolution des choses : n'est-ce pas là sa mission ?

L'homme politique s'appuie sur le présent.

S'il l'ignore, il n'est qu'un utopiste aimable ou dangereux.

Mais sa pensée se tourne vers d'autres horizons. Sans être futurologue, l'homme politique est un homme du futur.

Sa réflexion comme son imagination l'aident dans son choix entre des futurs possibles, ou entre des « futuribles », comme dit Fabre-Luce.

Son devoir est de les orienter selon sa conscience et sa conviction. Là réside sa tâche véritable.

Les programmes politiques sont généralement des perspectives et des prospectives, des doctrines où l'expérience s'allie à la vision, où le connu conduit à un inconnu deviné, désiré, jugé utile ou nécessaire et dont l'arrivée reste à préparer.

Par vocation, l'homme politique doit désirer un certain visage de l'avenir et en détecter les possibilités. Sa foi, son programme, ses espérances constituent ses vœux et ses paris, sa morale et son imagination. Il leur confère le rôle que Jules Verne donnait à son fantastique scientifique lorsqu'il lançait les hommes dans la lune ou sous les mers. Vous avez dit, Roger Caillois, que la science avait rattrapé, puis devancé Jules Verne.

L'homme politique est rejoint lui aussi par l'évolution des choses mais il ne dispose pas de cette liberté qu'avait Jules Verne dans ses anticipations fabuleuses : la politique, vous le savez, est « l'art du possible » et les hommes sont moins maniables que les mots.

Mieux : la politique est l'art *des* possibles : l'homme politique devant elle rejoint dès lors le futurologue ou l'écrivain fantastique.

Il risque toutefois des sanctions plus lourdes.

La littérature fantastique touche souvent à la politique-fiction, qu'il s'agisse du *Meilleur des Mondes* de Huxley, ou de *1984* de Georges Orwell ou des *Monadés Urbaines* de Robert Silverberg.

Quoi de plus normal.

Notre époque ressemble à ce qu'on pourrait appeler une culture-fiction, et un Ministre de la Culture se sent, lui aussi, acculé à être futurologue.

La culture est un patrimoine qu'il nous appartient de conserver et d'accroître.

Elle nous a fait ce que nous sommes ; elle nous est chère ; elle est à léguer, purifiée, à ceux qui viennent après nous.

La culture est mouvement perpétuel. Le choix conteste en éliminant ; le nouveau n'est-il pas une forme de contestation de l'ancien ?

Mais la culture acquise doit, elle aussi, être assez forte, assez rayonnante, pour affronter le défi.

Que de progrès dans la technique, la diffusion et la transmission de la culture : la musique jadis écoutée au concert et aujourd'hui dispensée grâce au disque et à la cassette ; l'information, longtemps « rumeur », puis « imprimé », nous est donnée par la radio ou la télé ; le théâtre vulgarisé par le cinéma et encore la télévision.

« Hamlet » a plus de téléspectateurs en un soir qu'il n'eut de spectateurs au théâtre depuis sa création.

Cette évolution irrésistible ne finira pas de si tôt : désormais aux programmes politiques s'inscrit obstinément la culture.

Les états se sentent responsables, et de la culture et de sa liberté.

Quelle tâche en si peu de mots !

L'avenir est à préparer, deviner, susciter.

Nous le ferons ensemble, en utilisant et en défendant d'abord la Culture et la langue qui nous sont nôtres.

Mesdames et Messieurs,

Sur la médaille de votre Académie est gravée une parole du Roi Albert :

Ce verbe jailli d'une inépuisable inspiration a eu toutes les audaces en réalisant chaque fois tous les équilibres.

Parole juste et belle.

Elle nous rappelle ce que nous possédons.

Elle nous dicte notre action.

Homage à Charles Plisnier

Le 14 septembre 1974 a eu lieu à Mons, dans le Jardin du Château (square du Beffroi), l'inauguration du buste de Charles Plisnier. De nombreuses personnalités étaient réunies autour de l'œuvre du sculpteur Akarova, et plusieurs orateurs prirent la parole : M. Alexandre André, Président des Artistes du Hainaut ; M. Charles Bertin, Vice-Directeur de l'Académie ; M. Albert Ayguesparse, Directeur de l'Académie et Président des Amis de Charles Plisnier ; M. Jean Remiche, Administrateur général représentant le Ministre de la Culture française ; M. Abel Dubois, Bourgmestre de Mons. M. André Gevrey lut des pages de Charles Plisnier.

Nous publions ici l'allocution de M. Charles Bertin dont on sait combien il était proche, par le sang comme par le cœur, de l'auteur de Mariages.

Mesdames et Messieurs,

Beaucoup d'entre vous le savent : parler de Charles Plisnier n'est pas pour moi un exercice comme un autre. L'homme dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire sur cette colline qui lui était chère, a été mon père et mon ami. La moitié de mon sang est sienne. Et tout ce que le cœur et l'esprit d'un être peuvent devoir au cœur et à l'esprit d'un autre, je le lui dois. A mesure que j'avance de plus en plus vite, vers l'âge qu'il avait quand il mourut voici vingt-deux ans, je prends davantage conscience qu'il demeure dans la mort autant qu'il l'était dans la vie, le témoin et l'arbitre de mon destin. Car il était de ceux qui laissent partout leur brûlure. J'en sais d'autres que moi qui n'en ont jamais guéri.

Ainsi, pour vous parler de lui, il me suffit de puiser dans mes souvenirs et d'évoquer des images. En voici une. C'est un jour d'été au jardin. J'ai 11 ou 12 ans. Je viens lui apporter en tremblant mon premier poème. Il le lit. Puis, il me dit doucement :

— Ce n'est pas mal ! Mais un jour, tu renieras ceci.

Et il ajoute :

— Pour écrire, comme pour vivre, il faut d'abord beaucoup d'amour...

Le temps a passé. A la veille de l'intervention chirurgicale dont il devait mourir, je me retrouve près de lui, dans sa chambre de clinique. Nous parlons du problème de la foi, du salut. Il est debout près de la fenêtre. Il rêve un peu, une phrase vient doucement à ses lèvres. Et c'est la même, à peu près. Il me dit :

— Pour être sauvé, je crois qu'il faut seulement avoir eu beaucoup d'amour...

Il y a vingt ans entre ces deux images. C'est le même Plisnier.

D'où tenait-il ce charme étrange qui vous bousculait le cœur, cette puissance de persuasion, qui, au cours d'une conversation, médusait et séduisait l'adversaire le plus farouche ? D'où lui venait ce don d'éveiller les consciences, d'arracher aux âmes leurs secrets, de découvrir, en chacun de nous, la meilleure part ignorée de nous-mêmes ? Combien de fois l'ai-je vu sortir épuisé de ces débats, de ces soirées où il brûlait tous ses dons et toutes ses forces, pour défendre un ami ou un poème, ou, plus souvent encore, pour secouer la passivité de ses compatriotes wallons devant la montée d'un impérialisme qui était alors bien moins évident qu'aujourd'hui, mais dont il avait deviné les périls un quart de siècle avant la plupart de ceux qui, maintenant, font silence autour de son nom ? Je lui reprochais affectueusement cette dépense, cet emportement où je le voyais, cet ébranlement nerveux qui allait si tragiquement abrégier sa vie. Je lui rappelais l'œuvre qui l'attendait, le livre commencé qu'il fallait poursuivre. Il me regardait. Il disait : « Je sais, mais certains

devoirs priment l'œuvre... Il eût été vain d'insister. Je me taisais. Mais, en même temps, je me découvrais plein de joie, car je me rappelais ces vers d'«*Élégies sans les Anges*» qu'il avait écrits dans sa jeunesse :

« J'ai pitié de vous tous qui n'apportez pas chaque soir au sommeil sacré.

Des yeux rougis, des mains consumées, et des nerfs déchirés »...

Rares sont les hommes qui peuvent ainsi, au seuil de la mort, saluer sans rougir l'exigeant visage qu'ils proposaient à leur vie de vingt ans.

Tout commença le 13 décembre 1896, dans une petite maison de Ghlin. C'était alors un village campagnard, aux maisons basses, où l'on vivait encore au ras des semailles et des saisons. Des prés, des bois, des champs, qui s'allongent à quelques pas de la grand'place et de l'église de briques. A l'horizon, vers Jemappes, les premiers terrils de la plaine picarde... Tel est le berceau de la famille de Charles Plisnier. Des terriens. Il ne faut pas remonter très loin, pour trouver, avant le père instituteur, l'ancêtre-fermier, qui fonda la dynastie. Mais l'ascension est commencée, l'ascension vers les gloires urbaines et douteuses de la consécration bourgeoise, cette ascension dont Charles Plisnier fera un jour le principal sujet de ses romans, parce qu'il l'a d'abord vue se réaliser autour de lui. Cet ancêtre fermier, il le décrit dans une admirable page du prologue de «*Meurtres*» à l'occasion d'un pèlerinage familial au cimetière du village, — ce village qu'il appelle Dieulaine dans son livre, mais dans lequel les curieux de l'histoire anecdotique pourront sans peine reconnaître Ghlin.

Mais c'est à Mons que se déroulera la plus grande partie de l'enfance et de l'adolescence de Charles Plisnier : sa famille s'y installe dès avant le siècle dans cette maison, aujourd'hui détruite, de la rue Chisaire, où je suis né moi-même.

Que Mons ait joué, dans la vie et dans l'œuvre de Plisnier, le rôle d'un lieu d'élection, c'est une évidence. Non seulement elle lui a fourni le cadre de quelques-uns de ses livres principaux : «*Mariages*», «*Figures détruites*», «*L'Enfant aux Stigmates*», mais elle y remplit véritablement la fonction d'un personnage.

Cette symphonie d'ardoises bleues, de tuiles passées, ces rues qui montent en tournant au pied du beffroi, ces façades sans regard, ces jardins pleins de secrets, sont bien autre chose qu'un simple théâtre accidentel. Les vies qui s'y déroulent, les destins qui s'y jouent, n'auraient pas ailleurs la même coloration, le même accent. Comme Saumur, Tours ou Provins le furent pour Balzac, comme Manosque pour Giono, Mons fut d'abord pour Plisnier un « catalyseur » d'âmes, et le parfum romanesque qu'il y découvrit un jour, il ne se lassera jamais de le humer dans ses livres.

Mais pourquoi dissocier le romancier de l'homme ? C'est ici qu'un enfant nommé Charles Plisnier a épelé les premières couleurs, les premières douleurs du monde. C'est ici qu'il a eu, pour la première fois, peur et soif de la vie. C'est de cette ville qu'il a dit un jour que chacune de ses pierres, « comme les fils barbelés des prairies retiennent la laine des brebis », retenait un peu de son cœur.

André Gevrey va vous lire des pages de son œuvre où Mons est évoquée. Je lui en ai proposé trois. Mais il y en a d'autres. Comment ne pas songer, par exemple, à « L'Enfant aux stigmates », ce poème en prose si mal connu qui est un des livres les plus ravissants et les plus originaux de notre littérature ? Si l'éducation sentimentale d'un homme est le thème le plus fréquemment traité qui soit, son éducation poétique n'a tenté jusqu'ici que peu d'écrivains. « L'Enfant aux stigmates » que traverse toute la nostalgie d'un âge descendu au sommeil n'a pas d'autre sujet que celui-là. Écoutez cette phrase qui résonne comme une musique de chambre de l'âme :

« Cette ville, je la connaissais jusque dans le dernier arbre de ces squares, jusque dans la dernière ruelle de son cœur (...) Si l'on m'avait bandé les yeux et laissé quelque part, au bruit particulier de mes pas, à l'odeur spéciale du vent, des feuilles, je me fusse retrouvé »...

Mesdames et Messieurs, il me plaît de penser en nous voyant tous réunis aujourd'hui autour de son visage que l'homme a enfin rejoint l'enfant perdu, et que c'est dans ce jardin qu'ils se sont « retrouvés ».

Robert Vivier, romancier

Le 18 octobre 1974, des amis de Robert Vivier se sont réunis à la Bibliothèque Royale Albert I^{er} pour fêter l'auteur de Chronos rêve à l'occasion de son 80^e anniversaire. M. Roger Brucher introduisit cette amicale séance d'hommage ; M. Roger Foulon, Président de l'Association des Écrivains Belges, célébra Vivier poète ; enfin M. Albert Ayguesparse, Directeur de l'Académie, évoqua le romancier dans une allocution que nous publions ici.

Il n'entre point dans mon propos de broser de l'œuvre de Robert Vivier un panorama qui se voudrait exhaustif ou inédit. Mon dessein est plus modeste : je voudrais tenter de dégager quelques-unes des lignes de force d'une œuvre qui occupe dans notre littérature un versant orienté vers certaines formes du bonheur des hommes.

Avec une parfaite maîtrise, Robert Vivier a su être poète, romancier, essayiste et traducteur. Mais, chose curieuse, pourquoi est-ce toujours le Vivier poète que nous nous attendons à retrouver et que nous retrouvons derrière le prosateur ? A quoi faut-il attribuer cette primauté du poète dans une œuvre où les ouvrages en prose ne sont pas moins importants ni moins nombreux que les œuvres poétiques ? S'interrogeant sur les qualités de l'œuvre romanesque de Robert Vivier, on est amené à reconnaître que *Folle qui s'ennuie...* et *Mesures pour rien* sont des romans de poète par bien des côtés. Je ne dis pas qu'il s'agit de romans poétiques, mais qu'il s'agit de romans visiblement écrits par quelqu'un pour qui les voies de la poésie n'ont pas de secrets et qui, bon gré mal gré, en subit la magie et la transvase spontanément dans sa prose.

L'écrivain qui excelle dans plusieurs ordres de création est souvent l'objet d'une sournoise discrimination de la part du public, et plus encore des critiques. Poète pour les uns, romancier pour les autres, il arrive rarement qu'on lui accorde la double et égale souveraineté de poète et de romancier. Robert Vivier est précisément dans ce cas. Certes, Robert Vivier est poète, et grand poète, mais l'éloge qu'on adresse au poète empêche parfois de se souvenir du prosateur, un prosateur d'une richesse et d'une profondeur peu communes, qui use de la langue avec un instinct très sûr, presque divinatoire, du génie français.

Pour comprendre certaines constantes de son œuvre romanesque, il ne me paraît pas inutile de rappeler qu'en 1914, s'échappant de la Belgique occupée, Robert Vivier s'engagea dans l'armée belge et qu'il fit toute la guerre au front comme simple soldat, parmi ses camarades du rang. Si allusif que ce détail biographique apparaisse dans son œuvre, il n'en reste pas moins signifiant et chargé d'un inépuisable pouvoir d'évocation que les pages de *la Plaine étrange*, écrites pendant la guerre, laissaient déjà deviner comme devant être un des thèmes majeurs et foisonnants de l'inspiration du romancier.

Comme tous les écrivains de sa génération qui ont fait la guerre de 1914, comme Constant Burniaux et Marcel Thiry, comme Lucien Christophe et Max Deauville, Robert Vivier a gardé à l'esprit et dans la chair le souvenir dévorant de cette tragédie. Expérience humaine dont l'emprise indélébile va teinter d'innombrables pages de méditations sur le destin de l'homme et de la société, et conférer à de vastes pans du domaine romanesque de Robert Vivier un climat qui rappelle celui du populisme.

Dans son premier roman, *Non*, au moment même où le populisme se met à exister comme mouvement littéraire, Robert Vivier en adopte les caractères et applique dans ce livre ce qu'il appelle « la vérité moyenne ».

Le populisme, qui a connu un certain éclat en France sous l'influence féconde d'André Thérive, de Léon Lemonnier, d'Eugène Dabit et de quelques autres, n'a pas exercé en Belgique un très vif attrait sur les écrivains. Avec une tranquille persévérance, et à peu près seul, Robert Vivier s'est réclamé du populisme. Grâce à une habileté qui n'excluait pas une profondeur et une

originalité réelles, il en a utilisé les techniques et, se faisant critique, il a analysé avec beaucoup de lucidité l'esprit et les procédés du mouvement dans une étude minutieuse consacrée à *Anna*, le roman d'André Thérive, celui que Robert Vivier tient fort justement pour un archétype du genre. « Le populisme, écrit Robert Vivier, se donne pour tâche, au moyen d'une structure de faits empruntés au quotidien, de nous montrer la pulpe de celui-ci, de nous ouvrir des jours sur le plan intérieur de notre existence banale, sur son mystère ¹. »

De toute évidence, *Non, Folle qui s'ennuie...*, *Mesures pour rien*, obéissent à cette règle, mais le populisme de Robert Vivier est autre, il est toujours empreint d'une distinction foncière. Une brève note en bas de page dans son étude sur *Anna et le Hasard* éclaire nettement ce qui sépare le populisme de la littérature prolétarienne qui s'affirme vers la même époque et qui prétend donner une peinture plus authentique des milieux sociaux où le populisme choisit ses personnages : « Le populisme, dit Robert Vivier, est amené à prendre la plupart de ses héros tout près du peuple ou dans le peuple. Il ne doit pourtant pas être confondu avec la littérature prolétarienne. Car le populisme n'a pas de buts polémiques, et ne poursuit pas l'exaltation d'une classe sociale déterminée ». Voilà qui explique pourquoi Robert Vivier, dans ses romans, donne le pas à l'humain sur le social. Mais sans être le moins du monde ce qu'on appelle, au lendemain de la dernière guerre, un écrivain « engagé », Robert Vivier demeure toujours sensible au destin des hommes, à leurs souffrances, aux problèmes sociaux et aux drames de son époque — et, parmi ceux-ci, la guerre sera pour lui l'un des plus obsédants.

Si le thème de la guerre occupe une place capitale dans *Non*, s'il reparait comme toile de fond cette fois, dans *Folle qui s'ennuie...*, c'est dans *Avec les hommes* — et quarante ans plus tard — que ce thème atteindra son expression la plus forte, une résonance pleine et pudique qui constitue, sans aucun doute, la dominante des ouvrages de prose de Robert Vivier.

1. *Anna et le Hasard*. Réflexions sur le populisme et les ressorts du roman (*Le Flambeau*, 16^e année, 1933).

Ce goût pour les personnages moyens qui l'a poussé à choisir les sujets d'inspiration que prône le populisme donne à l'œuvre son véritable tempo, une voix à la fois retenue et émouvante qui me porte à dire que Robert Vivier écrit en mineur, qu'il compose ses romans en mineur comme le musicien compose une symphonie. C'est en ut mineur que Beethoven compose la Cinquième Symphonie, et en ré mineur, la Neuvième ; on les tient parmi les plus belles.

Si l'un des traits les plus courants du populisme, chez nombre d'auteurs qui se réclament de lui, est un parti pris de prosaïsme, une prédilection pour la peinture des destinées tout ordinaires, voire un peu frustes, les héros de *Folle qui s'ennuie...*, les soldats de *Non* et les compagnons d'armes qui peuplent les récits d'*Avec les hommes* ont une grande pureté d'âme, témoignent d'une dignité naturelle ; les qualités natives de l'inspiration de Robert Vivier ne seront jamais altérées par l'excipient littéraire que constitue pour lui le populisme.

Les récits d'*Avec les hommes* sont particulièrement révélateurs de ce qu'il n'est pas trop téméraire d'appeler une éthique, et restituent avec fidélité certains aspects quotidiens de la guerre des tranchées. Certes, les héros de Robert Vivier appartiennent à la même famille que ceux du *Feu* de Barbusse, que ceux des *Croix de bois* de Dorgelès, que ceux des autres romans de guerre ; ils vivent les mêmes aventures meurtrières et sordides, mais ils se séparent d'eux par leur attitude morale, par leur style de vie. « L'épreuve, écrit Robert Vivier dans ce qu'il appelle *la guerre des bonshommes*, fut élémentaire et monotone, soit, mais ceux qui l'ont vécue en furent pénétrés jusqu'aux fibres. Ils n'oublieront jamais que leur fut donnée cette chose simple qui est la chose des choses : être des hommes avec les hommes. Cela ne doit pas demeurer enfoui. Et si, lisant ces pages, on m'objectait qu'il n'y a pas beaucoup de tués dans ma guerre, je répondrais : Que voulez-vous, ce qui nous intéressait, ce n'était pas la mort. »

Ces lignes, tirées d'*Avec les hommes*, possèdent l'inimitable gravité de ton de Robert Vivier disant le coude à coude, la camaraderie fraternelle de ces hommes harassés, couverts de vermine, qui s'obstinent, les pieds dans la boue, à rêver de

l'amour, du retour au foyer, d'un quelconque bonheur, malgré la déconcertante proximité de la mort. Personne ne réussit, comme Robert Vivier, à faire apparaître, derrière de menus faits, derrière la triste routine, le drame quotidien de l'homme jeté dans l'impitoyable engrenage de la guerre.

Marcel Thiry, qui a écrit sur le talent et sur l'œuvre de Robert Vivier des pages exemplaires dictées par l'admiration, par l'amitié et aussi par une connaissance inégalable de l'œuvre et de l'homme, a fort bien traduit l'attitude du romancier devant les réalités sinistres ou avilissantes de la vie, quand il dit que Robert Vivier « réclame la liberté de placer son chevalet de telle façon que la laideur ne soit pas dans le tableau ». Il est vrai que, par son atmosphère, par son souci du détail véridique, par sa composition intimiste, l'œuvre romanesque de Robert Vivier fait penser souvent à une peinture de chevalet, je veux dire à un art qui place sous nos yeux ce que Robert Vivier nomme si justement « le portrait des hommes et de leur vie », l'analyse des drames intérieurs plutôt que des actes. Il convient d'ailleurs lui-même que les héros du roman populiste subissent l'événement mais ne le suscitent pas.

Pourquoi le cacher ? On souhaiterait parfois à ces personnages un peu d'allant, plus de panache, même s'ils acceptent et subissent la mauvaise fortune avec une sorte de grandeur qui, tantôt appelle la sympathie, tantôt force le respect.

Le tissu des romans de Robert Vivier, faut-il le dire ? est le tissu de la vie de tous les jours, ourdi de détails quelque peu terre à terre, de péripéties en apparence insignifiantes mais dont le poids, si léger qu'il soit, agit sur le cours lent du récit. De fait, Robert Vivier est un écrivain intimiste, et il le reste paradoxalement jusque dans *Délivrez-nous du mal*, cette vie romancée du père Antoine, de ce guérisseur de la région liégeoise dont il a relaté l'étonnante aventure avec une curiosité qu'il ne songe guère à dissimuler.

La parution de *Délivrez-nous du mal*, en 1936, constitue à mes yeux un événement assez inattendu dans l'œuvre de Robert Vivier. Le père Antoine, voilà bien un personnage qui sort de l'ordinaire, de la moyenne humaine, du gabarit propre aux héros du roman populiste. Il se dit détenteur du prestigieux pouvoir

de guérir et, pourquoi le nier ? il est entouré d'une aura d'ambiguïté. A première vue, rien vraiment ne pouvait laisser prévoir que Robert Vivier pût s'attacher à pareil type d'homme. La manière de légende populaire qui entoure cet ancien ouvrier métallurgiste, l'émotion qu'il suscite en créant une secte religieuse « les Vignerons du Seigneur », ses pratiques de thaumaturge, tout, chez Louis Antoine, appelé d'abord le Généreux, puis le Guérisseur, et à qui l'on finit par donner le nom de Père, tout semble en contradiction évidente avec les théories que professe Robert Vivier à propos de la création romanesque. Et pourtant, cela ne l'empêchera pas d'écrire un livre dont l'ampleur et le lyrisme tempéré, mais soutenu, font songer par endroits à une fresque déployée autour d'un personnage qui, malgré sa renommée grandissante, ne posa jamais au messie. En dépit des apparences, c'est l'humanité du père Antoine qui a séduit Robert Vivier, plus que le destin hors série que semble être la vie d'Antoine le Guérisseur. En racontant l'histoire de ce fondateur d'une nouvelle religion, c'est au premier chef l'histoire d'un homme qu'il raconte, l'histoire d'un homme très simple, issu du peuple, et qui resta proche du peuple, bien qu'il se crût investi d'une puissance et d'une mission surnaturelles.

Robert Vivier, enfant, fut sans doute intrigué par quelque temple de briques fréquenté par une poignée de fidèles, comme je fus moi-même intrigué par le petit sanctuaire que ceux-ci édifièrent dans ma commune, au sud de Bruxelles. Robert Vivier entendit parler de l'antoinisme, de cette aventure insolite qui prit dans plusieurs régions de Wallonie le visage d'une religion, et cet événement singulier fit son chemin en lui et revêtit les couleurs d'une passionnante expérience humaine.

Pour composer la vie romancée du père Antoine il fallait, au départ, un instinct de faiseur de romans, mais aussi une compli-cité sentimentale doublée d'une générosité secrète et agissante. Par le plus heureux des hasards, ces éléments disparates se trouveront rassemblés. Élargissant le cadre de cette biographie romancée, Robert Vivier s'est attaché à décrire, autour du père Antoine, le peuple des mineurs et des métallurgistes du pays de Liège au siècle dernier, tout un monde de travailleurs dont

l'intelligence pour les choses de la mine, du fer et du verre est universellement réputée.

Fidèle à ce qu'il appelle tantôt la « vérité des moyennes », tantôt « le réalisme des moyennes humaines », Robert Vivier observe avec une sorte de connivence fraternelle les ouvriers de son pays, les soldats des tranchées, les gens du peuple promus, par son génie créateur, au rang de personnages romanesques. Il nous introduit de plain-pied dans leur existence même et fait jouer comme sous nos yeux les ressorts les plus cachés de leur vie. Que cette vie soit d'apparence banale, qu'importe ! Ce qui compte pour ce peseur d'âmes, c'est la nature et la forme du bonheur dont rêvent ses personnages. Dans la solitude des jours de pluie, dans la boue du front, dans l'ennui d'une existence manquée ou mesquine, cet appétit de bonheur, si ténu qu'il soit, constitue, avec l'idée du temps qui passe, un autre thème majeur de l'œuvre de Robert Vivier.

Il eût été invraisemblable que le poète de *Chronos rêve*, qui connut au cours de ce siècle plusieurs ères de la civilisation humaine, pût n'être pas subjugué par le bouleversement actuel de la notion du temps. Témoin sagace de notre époque, il fait sentir les morsures et les conquêtes de cette étrange métamorphose dans les petits essais réunis dans *le Calendrier du distrait*, et dans *A quoi l'on pense*. Derrière la trame des jours, Robert Vivier s'attache à saisir la coulée lente du temps dans la vie de ses créatures. « Le temps finit toujours par réaliser nos rêves », écrit-il dans *Mesures pour rien*. Et comme s'il craignait d'avoir imprudemment cédé à l'espoir têtue que nourrissent les hommes de triompher de l'adversité, il ajoute : « Il ne les réalise pas exactement comme nous les avons rêvés ».

Des pensées de cet ordre, tournées vers ce monde intérieur qui se défait sans fin en nous à mesure que nous vieillissons, on pourrait en relever à chaque page de *Mesures pour rien* et du *Calendrier du distrait*. Cet écoulement du temps, il arrive que Robert Vivier le freine brusquement, comme dans un film au ralenti, pour en mieux montrer la fuite ; il en scrute les impondérables imbrications et découvre quel univers de sensations et de rêveries peut abriter un seul instant de l'existence humaine. Les protagonistes du nouveau roman devaient, plus tard, faire

de ce procédé un mobile essentiel, une règle d'or de leur art ; ils allaient l'exploiter avec l'audace et l'ardeur que suscite la découverte d'une nouvelle forme de création.

Le héros de *Mesures pour rien*, Étienne Longueur — ce nom de Longueur, je soupçonne fort Robert Vivier de ne pas l'avoir choisi par hasard —, bien qu'il appartienne à une lignée d'hommes d'affaires, d'ingénieurs et de bourgeois entreprenants, a perdu la volonté de réussir qui était la raison d'être des siens. Héros qui se cherche soi-même dans la confusion morale et intellectuelle de notre époque, mais qui refuse d'obéir aux impératifs, de croire aux mythes précaires que cette époque produit et propage. Averti de l'hypocrisie des conventions sociales, de la férocité des relations mondaines et de la vanité des beaux sentiments, Étienne Longueur se méfie, dit Robert Vivier, « des manœuvres de famille et des tâtonnements matrimoniaux » ; de guerre lasse, il renoncera à devenir un personnage important. Il puisera dans son propre fonds sa ligne de vie, son éthique, sa conception du monde. Mais alors qu'au regard de son entourage sa vie est un échec, Étienne, au contraire, se réalise pleinement dans le bonheur anonyme auquel aspirent obscurément les héros de Robert Vivier. Et nous retournons ici à cette « vérité des moyennes » que Robert Vivier tient pour un des axiomes du roman populiste. Mais le populisme de Robert Vivier est d'une essence si riche, si particulière, qu'il occupe dans ce mouvement littéraire une place à part, d'une originalité insigne. Pour parvenir à cette réussite, Robert Vivier détenait un maître atout : je veux parler de son style, de son style limpide et savant que l'angoisse du monde effleure parfois, mais qui garde sa magie familière et son mystérieux pouvoir de réconcilier l'homme avec lui-même.

Sur la page de garde de l'exemplaire du *Calendrier du distrait* qu'il m'adressa voici déjà plus de dix ans, Robert Vivier écrivait : « Pour Ayguesparse ». Et après une formule amicale, il ajoutait, entre parenthèses, un bref et peut-être sceptique : « Relira-t-il ? ».

Cher Robert Vivier, je n'ai pas attendu ce jour pour relire votre *Calendrier du distrait* et vos autres ouvrages ; ils sont à la portée de la main dans ma bibliothèque. Quel que soit celui de vos livres que je choisisse, je suis sûr d'y retrouver

le témoignage d'un écrivain qui raconte, sur le ton de la vérité la plus nue, le destin des hommes que nous côtoyons au fil des jours. Tout au long de votre œuvre de romancier, vous avez évoqué une humanité dont nous sommes les tenants, vous avez su donner à vos récits une ferveur que j'admire, un ton à la fois fraternel et viril pour décrire la grandeur quotidienne de l'existence. Dans notre siècle traversé par le fracas de deux guerres mondiales, hanté par les spectres des camps de concentration, par la révolte des peuples colonisés, par la menace des désastres économiques, votre voix égale et mesurée, pudique mais juste, prend un accent inoubliable.

Post-scriptum d'une lettre de Robert Vivier à Albert Ayguesparse.

Permettez-moi, sur le terrain des faits, de préciser un peu ce que vous dites des raisons qui auraient pu m'amener à écrire une vie du Père Antoine.

Au cours d'une conversation avec André Thérive, qui s'était intéressé aux adeptes parisiens du Père à l'occasion de son roman *Sans âme*, j'avais dit qu'un de mes professeurs à l'athénée de Liège se trouvait être Delcroix, l'un des principaux disciples du Guérisseur. « Vous avez connu Delcroix ? me dit Thérive. Vous connaissez donc l'antoinisme ? Pourquoi n'écrieriez-vous pas une vie du Père ? » Il songeait à une collection qui devait s'appeler « les Grands Illuminés ». Celle-ci s'arrêta après deux volumes parus, mais lorsqu'un an plus tard j'eus terminé mon enquête et mon livre, Thérive présenta le manuscrit aux éditions Grasset, et c'est sur rapport de Gabriel Marcel que celles-ci en décidèrent l'édition. Je n'étais pas un inconnu pour la maison de la rue des Saints-Pères, ayant reçu l'année d'avant, pour *Folle qui s'ennuie...* (paru chez Rieder), le prix Albert Premier, fondé à Paris à l'initiative de Grasset.

J'ajouterai que je ne connaissais que très superficiellement l'antoinisme lorsque j'eus ainsi l'idée de le prendre pour sujet d'un livre. Mais je fus aidé par un second hasard, c'est que j'avais eu pour bon camarade le fils du professeur Delcroix. Il m'introduisit dans les milieux où l'antoinisme s'était développé et où les souvenirs étaient encore frais. Pendant six mois, j'allai

fréquemment dans la région de Seraing et de Mons-Crotteux, village natal du Père, j'interrogeai beaucoup de gens, j'interrogeai aussi les paysages, et je me souvins aussi de ce que mon enfance de fils d'ingénieur et plus tard les fréquentations et camaraderies de la vie aux tranchées m'avaient appris de la vie ouvrière du pays de Liège.

Robert VIVIER

Hommage à Paul Palgen

Le 13 octobre 1974, la Société des Écrivains Ardennais tenait son congrès à Luxembourg. M. Carlo Bronne, membre de l'Académie, est aussi le vice-président de l'Association. Il prononça une allocution qui est un hommage à Paul Palgen. Voici son texte.

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

L'Académie royale de langue et de littérature de Belgique m'a prié d'apporter son salut à l'occasion de son 44^e Congrès à la *Société des Écrivains Ardennais*, qui, comme elle, rassemble des écrivains de plusieurs pays dans un commun amour des Lettres françaises. Elle ne pouvait être indifférente à l'effort et à la vitalité d'une association internationale selon le droit, mais nationale selon le cœur, puisque notre seconde patrie à tous, Luxembourgeois, Français et Belges, est l'Ardenne.

* * *

Puisque notre rencontre — et nous nous en réjouissons — a lieu cette fois sur le sol grand-ducal, je voudrais évoquer la mémoire d'un écrivain luxembourgeois qui connut autant d'amis en Belgique et en France que dans son pays et qui fut tout dévoué à notre société car il en fut le trésorier, puis le vice-président.

Paul Palgen était né, le 9 octobre 1883 en France à Audun-le-Tiche, dans le département de la Moselle. Ses parents étaient Luxembourgeois mais d'origine lorraine pour l'un et alsacienne pour l'autre. Son arrière grand-père avait été soldat dans la

Grande Armée. Ces attaches multiples en faisaient un Européen à part entière, profondément enraciné dans ce que Pierre Nothomb appelait la séculaire Austrasie, et généreusement ouvert à tous les courants de la sensibilité dans le temps comme dans l'espace ainsi que nous allons le voir.

A peine sorti de l'université de Louvain, Palgen fut happé à la fois par la guerre et par l'amour. Incarcéré par l'occupant, il publia en 1918 à Luxembourg et à Paris, chez le vieil éditeur Figuière, les *Seuils noirs de la guerre*. Mais dès avant d'avoir franchi ce seuil, il en avait passé d'autres moins sombres encore que douloureux. *Petits poèmes d'amour* réunit des pièces, composées de 1914 à 1915, en offrande à une ombre chère en train de s'évanouir dans l'oubli.

La première œuvre marquante : *la Pourpre sur les Crassiers* mettra dix ans à se manifester. C'est à cette époque que je fis la connaissance du poète. Ingénieur dans le bassin liégeois, il avait toutes les séductions d'un gentleman. Son élégance sobre, sa parole discrète, un brin ironique, le faisaient davantage ressembler à un P.D.G. qu'à un Rodolphe de la Bohême. Avec sa charmante femme « au nom de lumière », ainsi qu'il le dit dans une dédicace, on le voyait partout où l'on tentait de capturer de la beauté. « Un ingénieur est un monsieur qui s'ingénie » disait Raoul Dautry. Paul Palgen s'ingéniait à extraire de la poésie des paysages de feu et des hommes de fer dont était fait son univers professionnel et quotidien.

*J'ai prêté mon cerveau, mon cœur à la machine
et mon cerveau, mon cœur sont devenus acier
et j'ai prêté mon âme aux flammes de l'usine
et mon âme est brasier.*

Il disait la fulgurance des coulées dans la nuit, le labyrinthe des galeries de mines, les pyramides noires des terrils mosans, le « grisou qui rôdaille et la roche qui chute ».

Le spectacle hallucinant des décors industriels ne lui faisait pas oublier la condition pitoyable des acteurs, les travailleurs perpétuellement en péril, les hiercheuses harassées, les enfants blêmes des coronas. Sans doute, Verhaeren et quelques autres avant lui, avaient exalté la grandeur et la misère du machinisme ;

c'était la première fois que l'enfer était vu de l'intérieur, par quelqu'un qui y participait, qui en pénétrait chaque jour la collective tragédie.

La pourpre sur les crassiers fut édité par la Société des Écrivains Ardennais sous une couverture écarlate (1931). Il était dédié « à la terre rouge de mon enfance » et certains poèmes à Marcel Noppeney, son ami et son compatriote.

Un autre thème majeur devait inspirer, deux ans plus tard, *Guanabara*, paru aux éditions des Cahiers du Sud. Guanabara, c'est la baie de Rio, l'un des plus beaux sites du monde, l'anse aux 360 îles

*une pour chaque jour tout le long de l'année
mais quant à moi l'unique est Paqueta la jaune
avec ses palmiers hauts de trois cent soixante aunes.*

Quiconque a mis le pied au Brésil est saisi par l'explosion permanente de vie qu'il exhale. Vingt ans après avoir ouvert le livre de Palgen j'ai découvert, tels qu'il les a peints « avec le vin fruité des mots » la marqueterie éclatante du marché aux fleurs, les descendants des esclaves des fazendas, les lézards et les urubus, les vierges noires et les couchants marins, la touffeur de la forêt envahissante et la tristesse du tropique.

Le poète a revêtu son écriture, ici, d'une richesse quasi parnassienne. Il chante

*Les fleuves inversés de sève qui charrient
de leurs lacs souterrains aux sources minuscules
les feuilles, les couleurs, les courbes, les parfums
tous les trésors, toutes les formes de la vie.*

Il est permis de se demander si l'attrait exercé par la nature brésilienne sur le poète ne recelait pas quelques affinités avec le milieu ardent de la *Pourpre sur les crassiers*. Même force brutale, occulte et flamboyante, mêmes dangers sournois guettant l'homme : cobra en Amérique, grisou en Wallonie, même splendeur qu'il importe de maîtriser des deux côtés de l'équateur.

Palgen est aussi l'auteur d'un roman la *Margrave aux chiens* (Rodez 1952) et d'autres recueils de vers : *Réveil à minuit*

(1935-1945) Bruxelles 1945 et *Poèmes en prose et en vers* (1949-1951) Lyon 1952. Dans une interview accordée à Pierre-Louis Flouquet, il avait exposé sa conception de la poésie. Il voyait dans son évolution, de Villon à nos jours, une continuité sans faille, une chaîne parfaitement constituée comme si elle avait été « l'œuvre d'un seul homme qui eût vécu des siècles et eût été influencé par les vicissitudes politiques et les apports philosophiques » de chaque période. Il glorifiait le désintéressement du poète qui n'aspire qu'à s'élever au-dessus de toutes choses à commencer par lui-même

L'Oratorio pour la mort d'un poète (Paris 1957) est conçu selon un schéma musical. La voix du poète alterne avec celle des chœurs, les chœurs des Joies et des Peines, des Illusions, des Mères, des Lumières.

*J'ai prié Notre-Dame au ciel de poésie
et j'ai baisé le bord de sa robe fleurie.*

Paul Palgen est mort plus qu'octogénaire, la même année (1966) que son ami Marcel Noppeney. On ne saurait mieux résumer sa vocation et son héritage qu'en empruntant sa propre parole, et je finis par cette citation testamentaire :

*... J'ai chanté
C'est peu et c'est assez, car c'est la plénitude
de ma longue journée et de mon dernier soir
où va se dessiner dans le silence noir
le point d'orgue final de mes Béatitudes.*

Chronique

Séances mensuelles de l'Académie

Au cours de sa séance mensuelle du 21 septembre, l'Académie a entendu une communication de M. Marcel Lobet sur *Les Amitiés belges de Louis de Gonzague Frick*. Le texte en est publié dans ce Bulletin. Elle a attribué un certain nombre de subventions pour l'aide à l'édition, proposées par la Commission consultative du Fonds National de la Littérature.

L'Académie a en outre adopté trois motions : l'une relative à la généralisation du langage administratif et technique telle qu'elle est recommandée par le Conseil International de la Langue française ; une autre sur la situation du Musée de la Littérature ; une autre enfin sur la publication en anglais seulement de l'Annuaire de la Science et de la Technologie.

Réunie le 12 octobre, l'Académie a décerné le prix Sander Pierron à M. Bosquet de Thoran pour son roman *Le Songe de Constantin* et le prix Polak à M^{me} Lucienne Hoyaux.

Lors de sa séance du 14 novembre, l'Académie a entendu une communication de M. Roland Mortier : *Un « portrait » inédit de Benjamin Constant par M^{me} de Charrière*, dont le texte paraît dans ce Bulletin.

Elle a attribué le prix Denayer à M^{me} Simone Berson pour l'ensemble de son œuvre.

La séance publique du 30 novembre a permis d'entendre M. Marcel Thiry et M. Roger Caillois, de l'Académie française, évoquer certains aspects nouveaux du Fantastique en littérature. M. Henri-François Van Aal, ministre de la Culture française, a apporté les conclusions de cette séance. On lira les trois textes dans la présente livraison.

Au cours de la séance du 14 décembre, l'Académie a élu par acclamations son bureau pour 1975 : M. Charles Bertin, Directeur, M. Marcel Lobet, vice-Directeur. La Commission administrative sera composée en outre de MM. Carlo Bronne, Joseph Hanse et Maurice Piron.

M. Maurice Piron a fait une communication sur *Apollinaire : une saison en Ardenne*.

L'Académie a constitué les jurys de ses divers prix pour 1975. Elle a attribué le prix Lockem à M. Yves Namur pour son recueil *De mémoire inférieure*. Sur proposition de la Commission consultative du Fonds National de la Littérature, elle a attribué plusieurs subventions d'aide à l'édition.

* * *

Le 24 septembre a eu lieu à Mons un hommage à Charles Plisnier dont nous parlons d'autre part. Le 18 octobre, à la Bibliothèque Royale Albert I^{er}, ses amis ont fêté M. Robert Vivier qui l'avait été quelques semaines plus tôt à Liège à l'occasion de son 80^e anniversaire.

* * *

En vertu de l'accord intervenu entre notre compagnie et l'Académie tchécoslovaque, M. Marcel Lobet a été invité à se rendre à Prague sous les auspices de l'Institut des littératures tchèque et mondiale. Devant des amis de la Belgique, notre collègue a fait une conférence sur « Marcel Thiry et la poésie française de Belgique ». Des poèmes de Marcel Thiry et Edmond Vandercammen, traduits en tchèque, ont été lus par des acteurs de renom. A l'Université Charles, M. Marcel Lobet a pris contact avec les professeurs Fischer et Livansky, lesquels l'ont interrogé sur les lettres françaises de Belgique.

* * *

M. Francis Huré, ambassadeur de France, a remis le 10 décembre à M. Georges Sion les insignes de chevalier de l'Ordre des Arts et Lettres.

Table des matières

TOME LII - ANNÉE 1974

SÉANCES PUBLIQUES

SÉANCE PUBLIQUE DU 15 JUIN 1974	73
Réception de M. Italo Siciliano	73
Discours de M. Maurice Delbouille	73
Discours de M. Italo Siciliano.....	83
Réception de M. Jean Tordeur	91
Discours de M. Charles Bertin	91
Discours de M. Jean Tordeur	106
SÉANCE PUBLIQUE DU 30 NOVEMBRE 1974	249
Discours de M. Marcel Thiry	249
Discours de M. Roger Caillois	260
Allocution de M. Henri-François Van Aal	269

COMMUNICATIONS

LA CHAMBRE DE LA TOUR. Communication de M. Charles Bertin à la séance mensuelle du 15 janvier 1974	5
SIMONE DE BEAUVOIR ET LA « SITUATION » DE LA FEMME. Communication de Mgr Charles Moeller à la séance mensuelle du 9 mai 1974	20
LE MARÉCHAL DE LIGNE DANS LE MIROIR DE SON TEMPS. Communication de M. Carlo Bronne à la séance mensuelle du 11 mai 1974	122
SOUVENIRS SANS MADELEINE. Communication de M. Robert Goffin à la séance mensuelle du 8 juin 1974	138

LES AMITIÉS BELGES DE LOUIS DE GONZAGUE FRICK. Communication de M. Marcel Lobet à la séance mensuelle du 21 septembre 1974	189
UN « PORTRAIT » INÉDIT DE BENJAMIN CONSTANT PAR M ^{me} DE CHARRIÈRE. Communication de M. Roland Mortier à la séance du 14 novembre 1974	239

TEXTES

POUR LES 90 ANS DE MARIE GEVERS.	
Allocution de M. Georges Sion	49
Allocution de M. Pierre Falize	55
LES MIDIS DE LA POÉSIE ONT 25 ANS, Allocution de M. Marcel Thiry	58
ROBERT VIVIER ET LE BONHEUR, par M. Marcel Thiry	156
MAETERLINCK AU SART TILMAN, par M. Joseph Hanse	175
HOMMAGE À CHARLES PLISNIER, Allocution de M. Charles Bertin	275
HOMMAGE À ROBERT VIVIER, Discours de M. Albert Ayguesparse	279
HOMMAGE À PAUL PALGEN, Discours de M. Carlo Bronne	289

CHRONIQUES

Séances mensuelles de l'Académie	64, 180, 293
Catalogue des ouvrages publiés par l'Académie	66, 181, 297

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. — 1972 150 fr.
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Pouillart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 400,—
- ACADÉMIE. — *Galerie des portraits*. Recueil des 74 notices biographiques et critiques publiées de 1928 à 1972 dans l'*Annuaire* sur Franz Ansel, l'abbé Joseph Bastin, Julia Bastin, Alphonse Bayot, Charles Bernard, Giulio Bertoni, Émile Boisacq, Thomas Braun, Ferdinand Brunot, Ventura Garcia Calderon, Joseph Calozet, Henry Carton de Wiart, Gustave Charlier, Jean Cocteau, Colette, Albert Counson, Léopold Courouble, Henri Davignon, Auguste Doutrepoint, Georges Doutrepoint, Hilaire Duesberg, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Servais Étienne, Jules Feller, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Arnold Goffin, Albert Guislain, Jean Haust, Luc Hommel, Jakob Jud, Hubert Krains, Arthur Langfors, Henri Liebrecht,

- Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Albert Mockel, Edouard Montpetit, Pierre Nothomb, Christofer Nyrop, Louis Piérard, Charles Plisnier, Georges Rency, Mario Roques, Jacques Salverda de Grave, Fernand Severin, Henri Simon, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien-Paul Thomas, Benjamin Vallotton, Émile van Arenbergh, Firmin van den Bosch, Jo van der Elst, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Georges Virrès, Joseph Vrindts, Emmanuel Walberg, Brand Whitlock, Maurice Wilmotte, Benjamin Mather Woodbridge, par 43 membres de l'Académie. 4 vol. 14 × 20 de 470 à 500 pages, illustrés de 74 portraits. Chaque volume 400,—
- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebve, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. — 1968 250,—
- ANGELET Christian. — *La poésie de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 200,—
- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 300,—
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 280,—
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. — 1971 Réimp. 1972 480,—
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960. Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de vii-304 p. — 1958 200,—
- Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de xxxix-219 p. — 1966 300,—
- Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUGER. 1 vol. in-8° de xix-310 p. — 1968 300,—

- Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8°, 468 p. — 1972 350,—
- BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des Écrivains français de Belgique. 1 br. in-8° de 36 p. — 1968 60,—
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942 250,—
- BOUMAL Louis. — *Ceuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 250,—
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. 1 vol. in-8° de 203 p. 250,—
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933 350,—
- BRUCHER Roger. — Maurice Maeterlinck. *L'œuvre et son audience*. Essai de bibliographie 1883-1960. 1 vol. in-8° de 146 p. — 1972 180,—
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 350,—
- CHAINAYE Hector. — *L'Ame des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 200,—
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez*. I. *Sa vie*. 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 250,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)*. I. *La Bataille romantique*. 1 vol. in-8° de 423 p. — 1931 480,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)*. II. *Vers un Romantisme national*. 1 vol. in-8° de 546 p. — 1948 480,—
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)*. 1 vol. in-8° de 116 p. — 1959 160,—
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 200,—
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. 1 vol. in-8° de 270 p. — 1955 300,—
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren*. 1 vol. in-8° de 156 p. — 1958 200,—
- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel* (Lettres inédites). 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955. 100,—

- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis*. I vol. in-8° de 184 p. — 1952 220,—
- DAVIGNON Henri. — *De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux*. I vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963 250,—
- DEFRENNE Madeleine. — *Odilon-Jean Périer*. I vol. in-8° de 468 p. — 1957 480,—
- DE REUL Xavier. — *Le roman d'un géologue*. Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). I vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour*. I. *Cassandre*. I vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour*. II. *De Marie à Genèvre*. I vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965 350,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour*. III. *Du poète de cour au chanfre d'Hélène*. I vol. in-8° de 415 p. — 1959. 450,—
- DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936 150,—
- DOUTREPONT Georges. — *Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique*. I vol. in-8° de 169 p. — 1938. 200,—
- DUBOIS Jacques. — *Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle*. I vol. in-8° de 221 p. — 1963 250,—
- ÉTIENNE Servais. — *Les Sources de « Bug-Jargal »*. I vol. in-8° de 159 p. — 1923 220,—
- FRANÇOIS Simone. — *Le Dandysme et Marcel Proust* (De Brummel au Baron de Charlus). I vol. in-8° de 115 p. — 1956. 160,—
- GILLIS Anne-Marie. — *Edmond Breuché de la Croix*. I vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957 220,—
- GILSOUL Robert. — *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*. I vol. in-8° de 418 p. — 1936 480,—
- GILSOUL Robert. — *Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880*. I vol. in-8° de 342 p. — 1953 380,—
- GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951 220,—
- GUIETTE Robert. — *Max Elskamp et Jean de Bosschère*. Correspondance. I vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963 100,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. I vol. in-8° de 247 p. — 1962 300,—

- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. I vol. in-8° de 303 p. — 1956 350,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*, I vol. in-8° de 108 p. — 1959 150,—
- GUILLAUME Jean S.J. — « *Les Chimères* » de Nerval. Édition critique. I vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte 220,—
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e* (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). I vol. in-8° de 215 p. — 1941 280,—
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 200,—
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. I vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 250,—
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). I vol. in-8° de 150 p. — 1964 200,—
- JAMMES Francis et BRAUN Thomas. — *Correspondance* (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun. I vol. in-8° de 238 p. — 1972 300,—
- KLINKENBERG Jean-Marie. — *Style et Archaïsme dans la légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, 2 vol., in-8°, 425 p. + 358 p., 1973 650,—
- LECOCQ Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. I vol. in-8° de 336 p. 480,—
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. I vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 180,—
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. I vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952 380,—
- MARET François. — *Il y avait une fois*. I vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 160,—
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. I vol. in-8° de 432 p. — 1935 480,—
- MORTIER Roland. — *Le Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle*, I vol. de 14 × 20 de 145 p. — 1972 180,—
- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck*, textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire, 332 p. in-8°, plus iconographie — 1974 320,—

- NOULET Émilie. — *Le premier visage de Rimbaud*, nouvelle édition revue et complétée, 1 vol. 14 × 20, 335 p. — 1973 . 300,—
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962 320,—
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. 1 vol. in-8° de 224 p. 280,—
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 150,—
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 p. — 1932 400,—
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlers français de Belgique*. — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962 300,—
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933 320,—
- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959 250,—
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. 1 vol. in-8° de 213 p. — 1954 280,—
- RENCHON Hector. — *Études de syntaxe descriptive*. Tome I : *La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969 280,—
- Tome II : *La syntaxe de l'interrogation*. 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969 350,—
- ROBIN Eugène. — *Impressions littéraires* (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957 . . 280,—
- RUELLE Pierre. — *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1953 280,—
- SANVIC Romain. — *Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête*. Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p. 450,—
- SCHAEFFER Pierre-Jean. — *Jules Destrée*. Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. — 1962 480,—
- SEVERIN Fernand. — *Lettres à un jeune poète*, publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 312 p. — 1960 180,—
- SOREIL Arsène. — *Introduction à l'histoire de l'Esthétique française* (troisième édition revue et augmentée). 1 vol. in-8° de 172 p. — 1966 220,—
- SOSSET L. L. — *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1937 250,—

- TERRASSE Jean. — *Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or*. I vol. in-8° de 319 p. — 1970 400,—
- THOMAS Paul-Lucien. — *Le Vers moderne*. I vol. in-8° de 274 p.
— 1943 300,—
- VANDRUNNEN James. — *En pays wallon*. Réédition. I vol.
14 × 20 de 241 p. — 1935 200,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *L'influence du naturalisme français en Belgique*. I vol. in-8° de 339 p. — 1930 380,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *Histoire d'un livre: « Un Mâle », de Camille Lemonnier*. I vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961 220,—
- VANZYPE Gustave. — *Itinéraires et portraits*. Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. I vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969 200,—
- VERMEULEN François. — *Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)*. I vol. in-8° de 100 p. — 1935 140,—
- VIVIER Robert. — *L'originalité de Baudelaire* (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). I vol. in-8 de 296 p. 1965 350,—
- VIVIER Robert. — *Et la poésie fut langage*. I vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970 280,—
- VIVIER Robert. — *Traditore*. I vol. in-8 de 285 p. — 1960. 350,—
- « LA WALLONIE ». — *Table générale des matières* (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — I vol. in-8° de 44 p. — 1961 95,—
- WARNANT Léon. — *La Culture en Hesbaye liégeoise*. I vol. in-8° de 255 p. — 1949 300,—
- WILLAIME Élie. — *Fernand Severin. — Le poète et son Art*. I vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941 250,—

VIENT DE PARAÎTRE

Pour le Centenaire de Colette, textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne, 1 plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard. 80,—

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.

Le présent tarif annule les précédents.